

TRAITÉ DE L'ÉPIDÉMIE MUQUEUSE.

TRAITÉ

DE

L'ÉPIDÉMIE MUQUEUSE

Qui régna à Gottingue en 1760, 1761 et 1762,

PAR J.-G. RŒDERER ET C.-G. WAGLER;

Augmenté de la description des Vers Trichurides par HENRY-AUGUSTE WRISBERG, Professeur de médecine et d'anatomie à Gottingue.

TRADUIT DU LATIN

PAR F. G. POULIN, Docteur en médecine de Montpellier, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

A LYON,

Chez REYMANN et Comp.e, Libraires, rue St.-Dominique, N.° 63.

1806.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A MESSIEURS

CHARLES-LOUIS DUMAS, Docteur en médecine, Professeur de clinique de perfectionnement à l'Ecole de médecine de Montpellier, Membre de l'Institut et autres Sociétés savantes;

ET

MARC-ANTOINE PETIT, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, ancien Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, Professeur d'opérations et de chirurgie clinique, Membre de plusieurs Sociétés savantes.

MESSIEURS,

EN associant vos noms à celui du célèbre RŒDERER, *je ne pouvois faire un rapprochement plus heureux. Chargés comme lui de l'enseignement clinique, le zèle et les ta-*

lens que vous avez apportés dans cette partie de l'instruction médicale, vous ont valu la réputation distinguée dont vous jouissez. Comme lui, par votre bonté et votre bienveillance à accueillir le jeune médecin, vous vous êtes fait autant d'amis que vous comptez de disciples.

Qu'il me soit permis à moi, qui jouis particulièrement de vos faveurs et de votre protection, de vous témoigner, en vous faisant hommage de cette traduction, la reconnoissance la plus sincère et le profond respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble Serviteur,

POULIN, D. M. M.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LA célébrité justement méritée de l'Ouvrage de Rœderer et de Wagler, ayant pour titre *Tractatus de morbo mucoso*, m'engagea il y a quelques années, à m'occuper de sa traduction : le docteur Bodin, rédacteur de la bibliothèque analytique de médecine, me fit le plaisir de l'annoncer en l'an 10 (1802), dans le N.° 25 de ce Journal. Quelques circonstances m'ayant empêché de la livrer alors à l'impression, je ne me suis décidé qu'en dernier lieu à la donner au public. La dixième feuille étoit sous presse, lorsque la traduction du docteur LEPRIEUR a été annoncée dans cette ville ; j'ai cru qu'elle ne devenoit point un obstacle à la publication de la mienne, pensant que le traité de l'Épidémie muqueuse étoit du nombre des ouvrages qu'on ne sauroit trop répandre.

Il est en effet reconnu que l'his-

toire des maladies populaires est un trésor précieux pour la science, et que les ouvrages qui, comme celui-ci, sont le résultat d'une observation exacte et judicieuse, facilitent bien plus l'étude de la pathologie, que les descriptions générales des maladies qui ne fixent point assez l'attention, et dans lesquelles sont entassés les uns à côté des autres, des préceptes qui surchargent la mémoire, et qu'on se rappelle rarement au lit du malade. Un des grands avantages des tableaux d'épidémies, c'est qu'ils nous présentent une maladie sous ses différentes nuances. Les variétés qu'elle éprouve suivant les lieux, les climats, le tempérament, le sexe, les âges; les modifications qu'elle reçoit de la succession des saisons; la filiation (1) qui existe entre les affec-

(1) Grimaud dans son Traité des fièvres, a bien fait sentir cette succession des maladies, en indiquant leur passage de l'état bilieux à l'état muqueux, et de celui-ci à l'état inflammatoire.

tions des différens systêmes y sont notées avec soin, ce qui facilite beaucoup la connoissance des complications des maladies.

La description de l'épidémie de Gottingue, est recommandable sous ces différens points de vue, et peut tenir un des premiers rangs parmi les ouvrages assez multipliés qui ont traité des affections catharrales et pituiteuses, depuis qu'elles ont obtenu la prédominance sur les maladies des autres systêmes (1), par suite de révolutions qui, dans les derniers siècles, les ont rendues comme endémiques dans certaines contrées. Car, quoique ces maladies se trouvent

(1) Cette révolution s'opéra vers la fin du quinzième siècle, (Voy. le discours préliminaire de la traduction du traité de phtisie de Thomas Reid, par M. le professeur Dumas.) C'est aussi vers cette époque que la vérole qui a de grandes analogies avec les maladies pituiteuses (*a*), a fait son invasion

(*a*) Sur cette analogie, Voy. le traité des fièvres de Grimaud *passim*, et l'ouvrage de M. le professeur Dumas cité dans la note précédente.

très-bien décrites dans les ouvrages de l'immortel Baillou, dans Charles Pison, *de colluvie serosâ ;* Baglivi, *de febri-*

---

en Europe ; et sans doute elle a beaucoup contribué elle-même à disposer nos corps en les affoiblissant, à la diathèse pituiteuse ; mais dans les deux cas, on peut établir une identité de nature entre les deux maladies d'après les faits suivans.

1.° Quelques phénomènes de l'économie animale ont conduit des physiologistes à regarder le cerveau, les organes digestifs, les glandes, les vaisseaux lymphatiques, le tissu cellulaire, la peau comme appartenans à un même système, qu'ils ont nommé système nutritif. Or, les maladies pituiteuses affectent sur-tout ce système ; car leurs symptômes se manifestent à la tête par le délire et l'assoupissement ; dans l'estomac et les intestins par la turgescence des follicules muqueux, etc. ; à la peau par les eruptions ; dans la bouche par des aphtes ; les glandes, le tissu cellulaire sont aussi affectés : d'un autre côté, les symptômes de la vérole se portent sur les glandes, les vaisseaux lymphatiques, l'organe cutané, quelquefois même ils se manifestent dans les voies digestives et dans le cerveau. Voilà donc une analogie entre ces deux maladies par rapport au siége.

bus malignis et mesentericis, pag. 51; *et de febribus mesentericis*, pag. 338, édit. de Lyon 1704; ainsi que dans

---

2.° L'enfance, les températmens foibles, le sexe féminin, les températures froides, humides, etc. sont propres au développement des maladies muqueuses; les mêmes circonstances favorisent la communication du virus vénérien, et la propagation de ses ravages.

3.° Si nous considérons ces maladies dans leurs symptômes, nous verrons que l'analogie se soutient. Par exemple, les fièvres pituiteuses ont leur redoublement sur le soir, et sont parfois accompagnées de douleurs, s'exaspérant sur-tout la nuit. Ces phénomènes ont de grands rapports de ressemblance avec les douleurs ostéocopes nocturnes qui ont lieu dans la vérole.

4.° Les deux maladies sont susceptibles de se transmettre par voie de contagion.

5.° La nature emploie les mêmes moyens pour parvenir à la cure des affections muqueuses et de la vérole; savoir, l'établissement de la fièvre, et en parlant le langage de quelques médecins, la production d'un état de bilescence dans les humeurs. Rœderer et Wagler ont vu la maladie pituiteuse se terminer d'une manière critique par l'ictère

plusieurs histoires d'épidémies, telles celles que nous ont laissées Malpighi et Borelli de l'épidémie qu'ils observèrent

et par de petites fièvres nocturnes. Stoll parle d'une maladie vénérienne rebelle à tout remède, qui céda à une légère fièvre inflammatoire. J'ai vu moi-même un vénérien qui avoit subi deux années de suite le traitement mercuriel, pour un ulcère qui lui rongeoit la verge, sans que ce cruel symptôme en reçût de soulagement. Une fièvre d'accès, qui sans doute étoit déterminée par l'usage du mercure, amena la guérison.

6.° L'usage du mercure convient dans l'une et l'autre maladie, et cela parce qu'il développe l'état fébrile (Ce métal ne passe dans l'économie animale que sous l'état d'oxide; et la surabondance d'oxigène est très-propre à exciter l'action du système vasculaire sanguin, qui réagit sur le système lymphatique et lui donne le degré de ton nécessaire pour se débarrasser de la cause morbifique). Pendant l'épidémie de Gottingue, les maladies vénériennes s'aggravèrent et devinrent même mortelles par la complication de l'affection muqueuse.

8.° Enfin un dernier phénomène qui vient terminer ce tableau d'analogies entre les maladies pituiteuses et le virus vénérien, c'est

à Pise; Sarcone de celle qui régna à Naples en 1764; cependant le traité de Rœderer et de Wagler n'en garde pas moins le mérite essentiel d'être un ouvrage, fruit d'une pratique éclairée, et de présenter une théorie qui n'est presque toujours qu'une conséquence rigoureuse de l'observation judicieuse des faits qu'a offerts dans son cours l'épidémie, à l'étude de laquelle ces médecins avoient consacré leurs recherches et leurs travaux.

C'est ainsi qu'en procédant du simple au composé, et par des espèces de corollaires tirés des histoires particulières des maladies qu'ils eurent occasion d'observer en grand nombre, ils sont parvenus à en déduire des généralités sur cette épidémie; à établir ses rap-

que des ouvertures de cadavres ont démontré que les ravages de ce dernier introduisoient dans les humeurs un état vraiment muqueux. Nicolaüs Massa trouva dans des personnes mortes de la vérole, les veines gorgées d'une humeur muqueuse.

ports avec les fièvres intermittentes et la dyssenterie qui avoient précédé son invasion, et avec le scorbut dont quelques symptômes parurent la compliquer; à désigner ses causes et les mutations qu'elle éprouva, soit dans son siége, soit dans sa nature. C'est par le même procédé et avec le même succès, qu'ils ont divisé la maladie en espèces et en variétés, d'après son état de simplicité ou de complication avec des maladies de nature différente, et d'après l'impression qu'elle reçut des révolutions de l'atmosphère et de la succession des saisons.

Une partie très-intéressante de ce traité contient quatorze observations, faisant partie de celles qui ont servi de matériaux aux deux sections dont nous venons de donner un aperçu. Ces observations qui ont été recueillies avec beaucoup de soin et de sagacité, peuvent servir de modèle au jeune médecin qui se dispose à l'étude de la clinique; elles offrent en outre cet avantage, qu'étant écrites jour par jour, le

médecin, en les lisant, se croit transporté au lit du malade; et là, il suit la maladie dans son début, son accroissement et son déclin : témoin des signes décréteurs et de l'établissement des crises, il peut prévoir les indications, juger de l'efficacité des médicamens ou de leur inutilité, et porter son jugement sur la terminaison favorable ou funeste de la maladie.

Chacune de ces observations se trouve accompagnée de réflexions lumineuses, sur l'espèce à laquelle se rapporte l'affection qui en est le sujet, sur les révolutions survenues dans son cours, la validité des indications, la juste application du traitement, etc.

Je termine, en prévenant qu'on trouvera dans ce traité beaucoup de termes, qui aujourd'hui ne sont plus en usage; telles sont, par exemple, *la colliquation des humeurs*, *leur qualité délétère*, etc. Toutes les fois que cela m'a été possible, j'ai employé des expressions conformes au langage médical plus généralement reçu; et si je n'ai pas cru

devoir placer une note chaque fois que j'ai eu à traduire de pareilles phrases, c'est que j'ai présumé que le lecteur sauroit lui-même les rappeler à leur juste signification.

Nota. *Les notes du Traducteur sont désignées par les lettres alphabétiques.*

PRÉFACE
DE C. G. WAGLER.

TOUT médecin qui a fait des recherches sur une épidémie, et qui a tenté de la décrire dans tous ses rapports, avouera que cette entreprise est en quelque sorte au-dessus des forces d'un seul homme. En effet, la multitude des objets est si grande, qu'une société d'observateurs suffiroit à peine pour les embrasser tous ; et lors même que plusieurs médecins réuniroient leurs soins et leurs travaux, la différence d'opinion et d'habileté les écarteroit du but, à moins qu'ils ne fussent pénétrés de l'esprit d'un seul maître, et dirigés par un même principe. Je dois donc me féliciter d'avoir été admis au nombre des élèves destinés à suivre les leçons de médecine clinique, et regarder comme un vrai bonheur d'avoir pu accompagner le célèbre Rœderer dans ses visites, et observer les maladies sous sa direction, avantage précieux que je désirois depuis long-temps.

Dans la suite, ayant été appelé à remplir les fonctions de Prosecteur à l'amphithéâtre d'anatomie, je me liai plus intimément avec mon savant maître ; de sorte que depuis ce moment, il ne faisoit rien dans l'exercice de son art, que je ne fusse à sa disposition, et qu'il ne m'associât à

ses occupations. Une maladie épidémique étant venue joindre ses ravages aux calamités de la guerre qui vient de désoler notre pays, Rœderer consacra tout son temps à faire des recherches sur cette maladie, qui offrit un vaste champ à nos observations.

Suivant l'intention de notre Professeur, nous notions avec soin tout ce qui se passoit pendant cette constitution épidémique, et après l'avoir soumis à sa censure et à sa correction, nous nous le communiquions réciproquement; de sorte que le fruit des travaux de chacun de nous devenoit commun à tous. Nous sommes redevables au docteur Storm qui, rendu à Holbeck sa patrie, est un praticien distingué de cette ville, d'un bon nombre d'histoires de maladies, fruit de l'assiduité de son travail, et de son génie vraiment observateur. Pour moi, je fus chargé des dissections; ce qui m'occupa tellement, que la plus grande partie de mon temps fut employée à l'amphithéâtre d'anatomie, ou à ouvrir des cadavres en ville, sous les auspices de Rœderer : le peu qui me restoit, fut consacré à la pratique.

Entraîné par l'importance du sujet, je brûlois du désir de faire part au public du fruit de nos recherches sur cette épidémie. Mon maître, suivant sa coutume, se rendit à mes souhaits, et me favorisa au point qu'il me communiqua toutes ses observations, et même les desseins qu'il

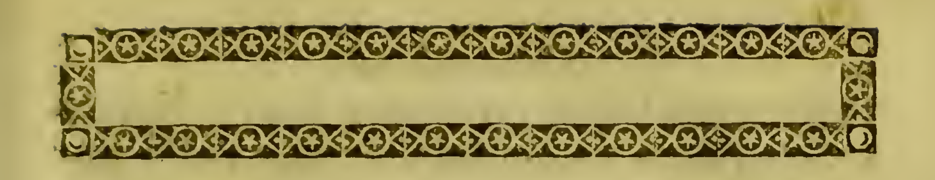
vouloit faire graver; en sorte que, sous son inspection et sa direction, je mis au net des travaux épars, que la multiplicité de ses occupations l'empêchoit de publier. Je me suis astreint autant que j'ai pu, à sa manière de voir et aux règles de la pathologie; d'un amas d'observations, j'ai tiré cet opuscule, sans y rien ajouter qu'avec son approbation.

C'est sur le même plan que Hensler, mon compagnon d'étude, composa sur la constitution épidémique de l'année suivante, une dissertation enrichie d'essais et d'observations sur la petite vérole qui, derniérement a été présentée sous forme de thèse inaugurale, dans notre Université. Quant à moi, je tiens pour honorable qu'un homme d'une aussi grande réputation que Rœderer, ait daigné par un effet de sa bienveillance adopter mon ouvrage, et l'annoncer sous son nom.

Quel que soit le succès de ce traité, on y verra quelle utilité on peut tirer de l'anatomie, pour reconnoître d'après les altérations des parties internes du corps, le caractère des maladies, et même en établir la thérapée. En effet, il n'est pas douteux que si nous n'avions pas eu des occasions multipliées d'ouvrir des cadavres, nous ignorerions aujourd'hui la nature de notre épidémie; et les signes pathognomoniques de la maladie, les tubercules granulés du foie, l'état particulier

du canal alimentaire, l'existence des follicules muqueux, le siége des vers et leurs effets, les causes de mort, tout cela seroit encore enveloppé d'épaisses ténèbres. D'ailleurs, le haut point de gloire auquel la médecine a été portée, par les écrits du médecin de Cos, tous fruits de l'observation, nous démontre combien il importe d'établir les fondemens de l'art sur une pareille base, plutôt que sur des hypothèses toujours fort éloignées de la vérité, compagne inséparable de l'étude de la nature.

S'il y a quelque chose d'utile et de neuf dans les principes théoriques et pratiques de Rœderer, il avouera lui-même qu'il le doit à ce qu'il a visité également la chaumière du pauvre et le domicile du riche, et à ce qu'il a fait aller de pair l'anatomie et la médecine. Persuadé que les recherches faites dans le cadavre, éclairent l'histoire des maladies, il ne se dégoûta jamais d'un travail qui déplaît à tant d'autres, qui peu désireux de s'instruire, ou n'ayant pas le courage de surmonter les répugnances inséparables de ce genre d'occupation, menent la barque comme on leur a montré, et vont où l'on va, et non où l'on doit aller.



TRAITÉ
DE
L'ÉPIDÉMIE MUQUEUSE.

SECTION PREMIÈRE.
Généralités sur l'Epidémie muqueuse.

I.
Aperçu général sur les Épidémies.

LA Nature est surprenante dans ses opérations ; elle agit par des ressorts cachés, et son champ est d'une immensité telle que l'intelligence humaine ne peut le mesurer. Nous sommes cependant persuadés que, rien n'étant dû au hasard, chaque chose se fait suivant des loix fixes et immuables, et dépend de causes qui lui sont propres. Mais, que l'esprit humain embrasse peu d'objets dans cet océan qui

l'environne ! Que de choses dont la Nature se réserve la connoissance, et qu'elle dérobe à nos yeux par un voile épais ! Que de maladies, dont les causes tant prochaines qu'éloignées nous sont cachées, et nous le seront toujours ! Car, il faut l'avouer, le plus souvent l'empire de nos connoissances ne s'étend pas au-delà des effets de ces causes ; et lorsque par une observation soutenue et par une longue expérience, nous trouvons la manière d'éloigner les maladies du corps humain ou de les détruire, nous avons fait tout ce qui est en notre pouvoir.

Nous observons chaque année une ou deux constitutions épidémiques, et chacune d'elles a ses loix particulières ; mais la variété des causes, des saisons, des tempéramens, apporte de si grandes différences dans une seule et même maladie, que non-seulement elle revêt différentes formes, mais encore elle affecte différemment chaque individu; de sorte que, dans une telle confusion, l'observateur le plus sage peut à peine se reconnoître. Toute maladie épidémique, qu'elle soit particulière à une saison de l'année, ou qu'elle soit commune à plusieurs, présente les périodes d'augment et de déclin, soit qu'on la considère par rapport à la totalité de la constitution, ou seulement dans chaque malade. Les saisons, il est vrai, peuvent beaucoup, ainsi que leurs variations, pour

la génération, la durée et la destruction du germe épidémique; mais quels sont les changemens et les dispositions de l'air qui favorisent le développement des maladies, et quelle espèce de causes est nécessaire pour la production de chaque épidémie? C'est ce que nous ignorons complettement. Sous la même température de l'air, sous l'influence des mêmes vicissitudes de l'atmosphère, une même maladie ne débute pas toujours de même, et souvent on en voit naître d'espèces différentes. Il nous faut donc admettre un principe particulier et inconnu répandu dans l'air, qui marque les maladies du cachet épidémique.

Nous établirons ici la différence qui existe entre l'épidémie et la contagion; l'une et l'autre produisent des maladies d'une classe différente. Celles de la première classe dépendent de l'influence seule du génie épidémique, sans qu'il soit besoin du concours de la contagion et du contact d'autres malades: celles de la seconde sont indépendantes de l'influence épidémique, ne sont dues qu'à la contagion, et ne frappent que ceux que le miasme a atteints. Il est des maladies mixtes qui dépendent et de l'épidémie et d'un virus contagieux spécifique, quoique souvent la seule influence de la contagion suffise pour les produire. Il faut avouer que c'est le propre de plusieurs maladies épidémiques d'avoir un ca-

ractère de simplicité dès leur naissance, et d'être presque sporadiques; mais à mesure qu'elles prennent de l'accroissement, les efflaves qui naissent de la grande quantité de malades répandent la contagion; alors ces maladies deviennent compliquées, et présentent le caractère épidémique uni au contagieux; elles deviennent plus féroces, attaquent un plus grand nombre de personnes à la fois, et font dans leur vigueur un grand ravage, jusqu'à ce que l'épidémie soit diminuée par l'influence d'une saison qui lui est moins favorable, par un changement inconnu survenu dans l'air, et par la cessation d'autres causes. Alors l'épidémie frappe moins de monde, dépouille entiérement son caractère; ou bien elle laisse après elle quelques-unes de ses traces.

Les maladies épidémiques parcourent si lentement des régions entières, qu'il est possible de les suivre pas à pas. Elles ne suivent pas la direction des vents ou une ligne droite, mais elles tiennent d'autres routes qui ne sont point encore assez connues; souvent elles se dirigent d'après une ligne oblique : souvent aussi dans leur course elles font des sauts, et épargnent certains lieux pour se porter sur d'autres.

La marche des maladies diffère suivant le caractère de l'épidémie et de la contagion, le tempérament du malade, et les circonstances qui peuvent favoriser leur

développement ou s'y opposer. Quelques personnes sont gravement affectées et même périssent ; d'autres supportent mieux la maladie, et d'autres enfin en sont entiérement exemptes ; car le corps humain n'est pas dans tous les temps ni chez tous les individus également enclin à recevoir l'impression des vices épidémiques et contagieux, et à favoriser leur développement. Mais tantôt il n'y a chez lui aucun foyer qui puisse recevoir le levain morbifique, et pour-lors, il résiste à l'influence de l'épidémie et de la contagion ; tantôt aussi, quoiqu'il ait reçu le miasme, par une force particulière qui lui est très-opposée, il détruit son activité délétère.

On voit quelquefois une maladie épidémique se changer en une autre qui approche plus ou moins de sa nature. Et quoiqu'après la cessation d'une constitution épidémique, les maladies populaires fassent trêve pour quelque temps, la première qui s'élève diffère à peine du caractère des précédentes. Le plus souvent une maladie épidémique cesse pour reparoître sous une autre forme, ou pour donner naissance à une autre maladie très-peu différente d'elle-même. C'est ainsi que la dyssenterie, qui tient à juste titre le premier rang parmi les maladies épidémiques, souvent après avoir fait le plus grand ravage en très-peu de temps, laisse après elle des maladies plus cruelles encore.

I I.

Epidémie dyssentérique de 1760.

La dyssenterie exerça ses ravages chez le peuple depuis le mois d'Août jusqu'en Novembre de la même année. On l'observa dans le courant d'Août ; mais elle devint plus fréquente dans la suite ; et après avoir tué beaucoup de monde en Septembre et au commencement d'Octobre, elle devint moins violente et plus rare, le temps étant brumeux. Enfin, à l'approche du mois de Novembre, elle disparut entiérement. Elle s'annonça d'abord par des symptômes assez doux ; mais, comme dans toute épidémie, par la suite ils devinrent féroces, et beaucoup de malades périrent. Chez quelques-uns elle fut légère, quoiqu'il y eût de la fièvre ; chez d'autres elle fut plus grave, et chez quelques autres la maladie devint chronique. Elle fit peu de ravages pendant le premier mois ; mais ayant pris des forces, elle emporta un grand nombre de personnes. Enfin, dans l'état et sur le déclin de l'épidémie, plusieurs de ceux qui étoient malades depuis long-temps succombèrent. Elle fut également funeste, soit qu'elle affectât une marche aiguë, ou qu'elle devînt chronique. C'est ainsi qu'un misérable laboureur mourut phtysique le 10 Novembre, après avoir couru différentes chances pendant trois mois entiers qu'il

lutta contre la maladie. Elle n'épargna point ceux qui s'étoient abstenus des fruits de la saison. Tantôt elle fut sans fièvre bien marquée, et tantôt la fièvre ne s'éleva qu'après quelques prodromes chroniques; rarement dès le début de la maladie. Lorsqu'elle se mit de la partie, la dyssenterie se présenta sous trois aspects différens; car., ou la fièvre n'étoit qu'erratique et légère, ou bien elle étoit vraiment aiguë; mais le plus souvent elle s'accompagna de plus ou moins de malignité. Plus le froid de la fièvre étoit marqué, plus le pouls avoit de plénitude, de fréquence et de force, moins on avoit à craindre le caractère insidieux. Au contraire, plus on remarqua de gradation dans le nombre et la véhémence des symptômes, et de douceur dans le début, plus aussi les choses allèrent successivement de mal en pis. Dans l'espèce la plus grave, la fièvre se masqua sous une apparence trompeuse; tantôt elle succéda à une diarrhée qui avoit duré quelque temps, tantôt elle se manifesta par différens symptômes de catarrhe, avec toux et inflammation de la gorge.

Lorsque la maladie étoit légère et susceptible de guérison, on observoit de fréquentes déjections alvines, plus ou moins sanguinolentes, accompagnées de langueur, d'anorexie, de soif, de tenesmes et de tranchées. Cependant ces accidens

se calmoient peu à peu vers le moment de la crise. Alors le pouls devenant plus élevé, la crise se faisoit dans les urines par un sédiment briqueté, accompagné de flocons furfuracés. Sur la fin de la maladie, les pieds enfloient. Le sang tiré de la veine sortoit avec peine, laissoit échapper beaucoup de sérosité; la superficie du caillot étoit d'un rouge vif; sa couche inférieure étoit noire. Les redoublemens avoient lieu sur le soir. La langue sèche, rouge, rude, couverte de mucosité, peu à peu devenoit humide, plus nette et plus pâle.

Des symptômes beaucoup plus mauvais accompagnoient la maladie, lorsqu'elle étoit plus grave. Elle débutoit par une prostration de forces subite, accompagnée d'anorexie, de soif ardente, d'envies fréquentes d'aller à la selle, avec borborigmes, tranchées, douleurs atroces dans le bas-ventre; les tenesmes ne laissoient échapper que des excrémens délayés, mêlés de sang; quelquefois il ne sortoit que du sang pur; quelquefois aussi les matières ne présentant aucunes traces de sang, étoient bilieuses, muqueuses, plus ou moins putrides, exhaloient une odeur fétide. La gorge devenant sèche et douloureuse, s'ulcéroit. La langue rouge, sèche, rude, sillonnée de crevasses, enveloppée d'une mucosité blanche, jaune, ou puriforme, présentoit des papilles élevées,

s'enfloit peu à peu, devenoit d'un rouge obscur et s'ulcéroit pour ainsi dire ; le malade ne la pouvoit tirer qu'avec peine. Le pouls fréquent, petit, embarrassé, foible, accéléré, mou et intermittent vers la fin de la maladie, fuyoit sous le doigt. La face étoit rouge. Quelquefois des douleurs pongitives se faisoient ressentir dans le thorax, mais elles ne se soutenoient pas. L'urine rare, légèrement transparente, épaisse, grasse, jaune, ne présentoit ni nuage ni sédiment. La maladie empirant vers le cinquième jour, les parties génitales et les environs de l'anus s'enflammoient ; l'excrétion des urines et des matières fécales ne se faisoit plus qu'avec des douleurs atroces. Bientôt il survenoit des ulcères, et enfin la gangrène. A ces symptômes il s'en joignoit assez constamment de plus funestes encore, tels que des cardialgies, des anxiétés de la région précordiale, des douleurs dans les hypochondres, des nausées, des vomissemens, des chaleurs dans l'abdomen, un état soporeux, le ballonement du bas-ventre. La face pâlissoit, et devenoit même subitement hippocratique, à mesure que le malade approchoit de sa fin. Des excrémens noirs et fétides s'échappoient involontairement ; parfois on y vit quelques vers lombricaux. La respiration qui avoit été bonne dans le cours de la maladie, devenoit courte, sonore, pénible, profonde, in-

termittente, foible et fréquente; la voix étoit rauque, voilée, foible, entrecoupée. La bouche entr'ouverte laissoit appercevoir les dents enveloppées d'un enduit sale, et toutes ces parties étoient sèches. Les soubresauts des tendons, la rétraction des extrémités supérieures survenoient, et la mort terminoit la scène.

Nous vîmes périr là plupart de ceux chez qui la maladie dégénéroit en fièvre lente. Tout leur corps tomboit dans la langueur et l'amaigrissement; les yeux étoient caves, les ailes du nez se déprimoient; un enduit terreux recouvroit leurs membres exténués. L'abdomen tendu par des vents, étoit douloureux. La langue étoit sale, noirâtre, sèche, les dents humides. La peau présentoit çà et là des taches noires, exanthématiques, gangreneuses et profondes. Le trochanter, la région sacrée, après s'être ulcérés, se desséchoient et se frappoient d'escarres. Les malades éprouvoient une douleur dans la gorge et une difficulté d'avaler telles, que les boissons étoient rejetées, ou tomboient avec bruit dans l'estomac. Les excrémens étoient copieux et très-fétides. A peine, dans tout le cours de l'épidémie, observa-t-on un délire prononcé, et l'assoupissement étoit léger. Enfin, la respiration devenant pénible, profonde et courte, le malade expiroit. Quelques-uns supportant la maladie plus long-temps, laissoient entrevoir quel-

qu'espoir de guérison ; mais enfin ils périssoient phtysiques, une partie de la maladie s'étant portée sur le poumon.

Le traitement consistoit dans l'emploi de l'émétique, de la saignée, si elle étoit indiquée ; la rhubarbe, les adoucissans, la manne, les huileux, les antiputrides, les préparations d'opium trouvoient aussi leur place ; les lavemens n'étoient point à négliger ; et lorsque le moment étoit propice, on devoit placer l'extrait de quinquina. Le verre ciré d'antimoine trompa nos espérances, et augmenta toujours les anxiétés de la région précordiale et les déjections alvines. L'ouverture des cadavres présenta les mêmes phénomènes que ceux qui ont été décrits par Bonnet, (1) par Pringle, (2) et par d'autres médecins. Les cadavres conservoient leur chaleur long-temps après la mort, et la putréfaction s'en emparant aussitôt, ils répandoient une grande fétidité. Les intestins enflammés, parsemés çà et là de taches gangreneuses, étoient plus altérés dans les portions les plus éloignées de l'estomac. La tunique villeuse des intestins grêles présentoit un réseau de vaisseaux, qu'on eût dit injectés d'une matière colorée. Elle étoit parsemée d'une infinité de points noirs et de petites plaques de même couleur. La surface interne des gros

(1) V. Bonet, Sépulcret. Lib. III, Sect. XI.

(2) V. Pringle, Observations, P. III, p. 219 ; ou bien édit. Germ. p. 281-295.

intestins déchirée, inégale, d'un rouge obscur, noircie comme si elle eût été brûlée, étoit élevée, dure, noire en quelques endroits, autour desquels on voyoit des sillons déprimés, ulcérés, purulens. On s'en fera, du reste, une idée, si l'on se représente cette surface lâche et flasque dans la partie enflammée et brûlée, froncée sur les côtés par des tubercules semblables à des escarres, laissant appercevoir entr'elles des sillons ulcérés. Rarement trouva-t-on un ou deux vers lombricaux dans les gros intestins, encore étoient-ils desséchés, flasques, petits et flétris. Les intestins grêles n'en contenoient pas, et leur tunique quoiqu'enflammée n'étoit pas ulcérée. Le foie étoit bigarré de stries livides; sa face concave ainsi que son bord droit, étoient d'un bleu tirant sur le noir; sa substance ne présentoit aucune lésion remarquable. La rate et les autres viscères n'offroient aucun vice apparent. La bile étoit homogène, verte, un peu muqueuse; le pancréas très-dur. On ne trouvoit que très-peu de liquide dans le péricarde; le bas-ventre et la poitrine n'en contenoient pas; la partie antérieure des poumons étoit saine, de couleur cendrée; leur partie postérieure étoit gorgée de sang. Le cœur petit, dur comme s'il eût été comprimé; les vaisseaux coronaires étoient pleins de sang.

Au commencement de Novembre, les fièvres dyssenteriques dégénérèrent succes-

sivement, et on ne vit plus çà et là que quelques phtysies accompagnées de diarrhées purulentes, colliquatives, mêlées de quelques traces de sang, lesquelles étoient des restes de la dyssenterie. Outre ces maladies, on remarqua une diarrhée chronique très-répandue, qui affecta beaucoup de monde. Mais sous l'influence de différentes causes que je développerai dans la suite, la constitution dyssenterique donna insensiblement naissance à une nouvelle maladie, et cette diarrhée chronique fut une des nuances qu'elle présenta dans cette révolution. Il paroît cependant qu'il resta dans l'air quelque chose du miasme dyssenterique; mais la saison n'étant pas propre au développement d'une vraie dyssenterie, ce vice de l'air changea lui-même, ou la disposition des corps ne se prêta plus à son influence, et la maladie prit un autre caractère.

III.

TABLEAU météréologique (1), *depuis le mois de Juillet* 1760, *jusqu'en Juillet* 1761.

JUILLET 1760.

Baro.	plus hauts	29,76	plus bas	29,34.
Ther.	degrés.	81-88	degrés.	56-54.

(1) J'ai pris ce tableau dans les annales de Hoffmann, mon maître et mon protecteur, et à qui je suis redevable de beaucoup d'autres choses.

Le mercure du baromètre baissa pendant trois fois consécutives, et s'éleva deux fois. Le thermomètre, examiné matin et soir pendant plusieurs jours, est entre le 70.e et 77.e degré. Pendant quelques jours il se maintient entre 60 et 66, et le reste du temps entre 54 et 62.

Les vents soufflent légèrement de °//. L'aquilon s'élève par intervalles, l'ouest et le S. O. lui succèdent. Ensuite les vents N. W. et S. W. alternent par intervalles avec le W. Ils reviennent ensuite de W. au nord. Après quelques jours, ils soufflent du S. O. et ensuite le S. W. et N. O. soufflèrent mutuellement jusqu'à la fin du mois.

On eut très-peu de beaux jours. Après un temps serein, un peu nébuleux, le quatrième jour amena des tonnerres et une pluie abondante. Ensuite la température fut mixte ; cependant le ciel étoit obscur, et plusieurs fois il tomba de la pluie. Depuis le 10 elles se suspendirent jusqu'au

---

L'échelle du baromètre admise par les Anglais, offre sur la première colonne les pouces, sur la seconde les lignes et les centièmes.

Le thermomètre dont nous nous sommes servi, est celui de Farenheit. Une double colonne indique les degrés d'ascension et d'abaissement, et entre eux sont marqués les degrés moyens.

Les degrés du vent sont marqués par des signes. ° marque un vent doux, //// désigne une grande tempête.

17, encore le temps fut-il rarement serein. Le 17 il tomba de la pluie. Depuis ce moment la température fut mixte. Depuis le 24, le ciel fut couvert de nuages obscurs, et enfin il devint pluvieux.

AOUT.

Baro. / Ther.	plus hauts degrés.	29,70 / 82--89	plus bas degrés.	29,29. / 60--58.

Les vents furent doux et ne s'élevèrent pas au-delà de ″. Le S. W. régna presque toujours. Le douzième et le dix-huitième jour, le S. W. et N. W. soufflèrent alternativement. Depuis le 22 ce fut le S. O. et S., et le jour suivant N. W. gagna. Le 24 le S. O. reprit, et le lendemain le N. Depuis ce moment, on sentit de nouveau le S. W.

Le ciel fut presque toujours obscur, couvert de nuages, et les pluies furent fréquentes. A peine vit-on par intervalles un ou deux jours sereins. Le 5 et le 9, il y eut des tonnerres, mais ils furent légers et les derniers de cette année.

SEPTEMBRE.

Baro. / Ther.	plus hauts degrés.	30,00 / 75--79	plus bas degrés.	29,22. / 55--54.

Le vent souffla d'abord du N. W., et depuis le 4, le nord et l'est régnèrent ensemble. Le 8, l'est régna seul. Le 11, l'est et le nord soufflèrent tour-à-tour. Le 16, le S. O. l'emporta, et depuis le 21, il fut remplacé par le S. W. jusqu'à la fin.

du mois. Du reste, ces vents furent très-doux, à peine s'élevèrent-ils jusqu'à ′, et ils n'excédèrent pas ″.

La même température de la fin du mois précédent régna les premiers jours de celui-ci. Depuis le 5 jusqu'au 9, le ciel après avoir été couvert de nuages, devint serein; depuis ce moment jusqu'au 19, il ne fut ni nébuleux, ni serein; il devint ensuite obscur, pluvieux et continuellement nébuleux.

OCTOBRE.

Baro.	plus hauts	29, 94	plus bas	28, 60.
Ther.	degrés.	75–76	degrés.	44–42.

Le N. W.′ ″ s'éleva le 3. Bientot ensuite le S. O. Le 6, ce fut le S. W.′ ″ qui fut remplacé le 8, par le S.″ et le même jour par le W.‴ ⁗ Les S. O.′, S. W.′, N. W.′ régnèrent ensuite mutuellement. Le 15, le N.′ s'éleva. Il y eut ensuite une variation entre le S. W.° ″, N. W.′ ‴, S. W.° ‴. Le 30, le N. domina, et le N. O.′ dura jusqu'à la fin du mois.

Température variable; d'abord nébuleuse et sereine par intervalles; depuis le 6, obscure, nébuleuse, mais rarement; très-pluvieuse, et mixte sur la fin du mois.

NOVEMBRE.

Baro.	plus hauts	29, 95	plus bas	28, 71.
Ther.	degrés.	56–58	degrés.	52–28.

Vers le commencement, le S. W.° ‴

régna le 9, ce fut le S. O.° '. Depuis le 13 jusqu'au 26, le S. W. et N. W.° " régnèrent mutuellement. Ensuite le N., N. O., S. O.° " alternèrent entre eux.

Le commencement du mois fut obscur, donna de la neige et des pluies. Le 5 et le 16, le ciel fut obscur, nébuleux, avec des intervalles de sérénité peu fréquens. Ensuite parfois il y eut beaucoup de pluies. Le 25, il tomba de la neige, il plut les deux jours suivans, et la fin du mois fut sombre.

DÉCEMBRE.

Baro.	plus hauts degrés.	29, 85	plus bas degrés.	28, 54.
Ther.		48--56		35--31.

Les vents furent inconstans. Le S. W.' ''' régna les premiers jours. Le W." et N. W." régnèrent le quatrième jour. Ensuite ce fut le S.' et aussitôt après O.' Le 6, le N.' " s'éleva. Depuis ce moment le S. W.' " souffla presque toujours; et enfin il fut remplacé par N. W.' et S. W.' '''

Le temps fut obscur et très-pluvieux le 6.e jour après des neiges, il redevint obscur. Le 9 et le 11, il tomba de la neige. Le 17 et le 23, le ciel fut obscur et nébuleux; il tomba par intervalles de la pluie et de la neige. Après cela les jours furent nébuleux; il y eut peu de pluie, mais il ne tomba pas de la neige.

JANVIER 1761.

Baro.	plus hauts degrés.	30, 27	plus bas degrés.	28, 82.
Ther.		50--55		20--14.

Les vents ne s'élevèrent pas au de-là de o''. Le S. W. entra, et le N. W. lui succéda le 6.e jour. Depuis ce moment le N. O. et le S. O. régnèrent alternativement avec les précédens, et le S. O. régna seul depuis le 20 jusqu'au 31.

Le commencement du mois fut obscur, entremêlé de pluies et quelquefois de nuages; il fut rarement serein. Le 12, le temps se mit à la neige, et par intervalles il devint serein et redevint ensuite obscur. Après le 19, il n'y eut ni pluie ni neige, mais le ciel fut obscur et mixte.

FÉVRIER.

Baro.	plus hauts degrés.	30, 20	plus bas degrés.	29, 98.
Ther.		53--55		31--29.

Les vents furent très-doux pendant presque tout le mois, et le W. régna seul ou combiné avec ses voisins sous différens degrés, depuis ' ''''.

Le ciel fut rarement serein. Jusqu'au milieu du mois il y eut beaucoup de variations dans l'atmosphère; la pluie fut fréquente, et il tomba par intervalles de la neige; et ensuite il y eut souvent de la pluie.

MARS.

Baro.	plus hauts degrés.	30, 09	plus bas degrés.	29, 11.
Ther.		60--64		41--39.

Dès le principe le N. W. et le S. W.' ''' régnèrent alternativement. Le 9, le N. et O.', ensuite S. O.' mutuellement avec N'.

Le 21, le S. W.′ les remplaça ; après quelques jours, ce fut une nouvelle alternative entre le S. O.′ ″ et le N. O.′

Le ciel fut moins nébuleux que le mois précédent. Le commencement du mois fut un peu pluvieux. Ensuite la pluie ne tomba que de temps en temps, et le ciel ne fut nébuleux qu'une fois.

AVRIL.

Baro.	plus hauts	30, 11	plus bas	28, 93.
Ther.	degrés.	70--73	degrés.	42--40.

On sentit d'abord le N. O.′ qui fut interrompu une seule fois par l'ouest. Après le 5.e jour, le S. O.′ ″ souffla. Le 10, ce fut le N. W.′ ″′. Depuis ce moment le S. W.′ ″ alterna avec le N. W.′ Ce fut ensuite un mélange du S. O.′ et du N. W.′ Depuis le 22, le N. et N. O.′ ″ l'emportèrent. Et le reste du mois fut soumis à l'empire de l'O.′, N., W., et S. W.′ ″

Le ciel fut mixte d'abord et ensuite serein. Après le 9, il tomba de la pluie, de la neige, et de la grêle. Le reste du mois fut un mélange de nuages et de sérénité. Le 21 il y eut un seul tonnerre, et ce fut le premier de l'année.

MAI.

Baro.	plus hauts	29, 91	plus bas	29, 14.
Ther.	degrés.	81--85	degrés.	52--48.

Le S. W.′ ″ souffla d'abord mutuellement avec le N. W. Depuis le 4, celui-ci régna

seul °′. Le 8, le vent tourne au S. O.° ′ et à l'O.° Le N. W.′ ″ reprend alternativement avec le S. W.° ″; le 14, le N. W.° ″ régne seul. Depuis le 17, le S. O.° et S. W.° ‴ soufflèrent mutuellement. Le 26, le N. O.° ′ succéda, et enfin l'O.′ ″ et S.° régnèrent jusqu'à la fin.

Le ciel fut rarement serein. Au commencement la température fut mixte, avec une pluie rare. Le 10, tonnerre avec une pluie douce. Le temps fut ensuite nébuleux. Le 13, il tomba de la pluie. Le reste du temps, le ciel fut obscur, et depuis le 17, il y eut de temps à autre de la pluie. Après le 21, il y eut peu de pluie. Les 23, 26 et 27, il y eut des coups fréquens de tonnerre, accompagnés d'éclairs; le temps fut parfois sec.

JUIN.

Baro.	plus hauts degrés.	29, 79	plus bas degrés.	29, 21.
Ther.		84--85		45--53.

Les vents furent très-doux, et le plus souvent au-dessous de ′ ″. Le S.° ′ regne long-temps et amène après lui les N. W.′ ″ S. O.′ et S. W.′ Depuis le 3, un léger N. O. Après le 6, N. W.′ ″ Il reparut le 11, et bientôt après on sentit alternativement le S. O., S. W., et N. W.° ′ Les 21 et 25, N.° ″ souffla seul. Ensuite le S. O.° ′ et le N. O.° ″ se succédèrent. Enfin le O.° ′ régna seul depuis le 29 jusqu'au 3 du mois suivant.

Le ciel fut d'abord obscur, il y eut de

grands éclairs avec des tonnerres et de la pluie. Le temps nébuleux fut remplacé le 7.e jour par des pluies fréquentes ; et le tonnerre se fit entendre les 12, 14 et 15. Après cela, le ciel redevint obscur et ensuite pluvieux. Après le 20, il devint mixte et peu à peu serein. Le 23 et 28 il y eut des tonnerres.

I V.

TABLEAU de la constitution épidémique et des maladies qui eurent des affinités avec elle, ou qui régnèrent en même temps ; commencé au mois de Juillet 1760, *et continué jusqu'à l'hiver de* 1761 — 62.

DÈS le milieu de Juillet 1760, on remarqua des fièvres intermittentes, qui tantôt furent bénignes et régulières, tantôt se compliquèrent de malignité, et se masquèrent sous la marche des continues.

Les fièvres qui furent les plus fréquentes et qui exercèrent le plus de violence pendant le courant d'Août, furent des fièvres simples et compliquées; elles affectoient sur-tout le type continu joint à l'intermittent, ou plutôt elles étoient de vraies quotidiennes malignes, et leur solution se fit de différentes manières. Il régna en outre d'autres fièvres tant quotidiennes que tierces, qui furent marquées d'une irrégularité très-variée, et qui furent quelquefois si rebelles, qu'elles résistèrent au quin-

quina. Assez souvent, nous les vîmes se terminer par une maladie lénte et quelquefois par une hydropisie mortelle. Cette dernière solution fut assez fréquente, surtout chez les vieilles femmes, à la suite des maladies chroniques. La dyssenterie régna çà et là, mais d'une manière sporadique; elle fut, au reste, très-bénigne. Les fièvres intermittentes elles-mêmes furent accompagnées de fréquentes tranchées et de flux de ventre. Nous eumes aussi plusieurs malades qui furent tourmentés de douleurs de colique parfois très-atroces, sans qu'il s'y joignît de fièvre marquée; et si elle se mit de la partie, elle ne fut qu'éphémère.

En Septembre, les enfans furent tourmentés d'une toux abdominale sèche et cruelle, accompagnée d'une diarrhée muqueuse. De temps en temps les crachats parurent ensanglantés; il y avoit douleur dans la poitrine, oppression dans la région précordiale, et les excrémens étoient teints de sang. Le développement de la maladie fut toujours précédé du dessèchement de quelque ulcère ou de quelque éruption. Les fièvres intermittentes se soutinrent encore; et j'ai vu au commencement du mois, une tierce régulière succéder d'une manière critique à une péripneumonie maligne. Chez quelques malades, les fièvres intermittentes s'accompagnèrent de douleurs de dents. Dans la suite, les

fièvres devenant plus rares, la dyssenterie se montra peu à peu plus fréquente et plus cruelle ; elle commença par une diarrhée qui dura quelques semaines, et chez les enfans, par une espèce de catharre de la gorge, avec toux ; elle étendit ses ravages jusqu'au mois suivant.

Dans le courant d'Octobre, nous eumes quelques éphémères prolongées, qui prirent assez ouvertement le type hémitrité, et se terminèrent par une tumeur aux lèvres et par une odontalgie ; ou bien elles éprouvèrent une rechute, et produisirent une éphémère d'un seul jour. Les enfans à la mamelle furent affectés pendant ce mois d'une éruption croûteuse, qui couvroit presque tout le corps et s'accompagnoit d'ulcérations à la peau, sur-tout dans la région de l'ischion. Cette éruption fut funeste à quelques enfans des plus jeunes, lorsqu'il s'y joignit une toux continuelle et féroce, le spasme de la mâchoire inférieure et des accès épileptiques. La dyssenterie tua beaucoup de monde, et surtout parmi ceux qui étoient malades depuis long-temps.

En Novembre, l'éruption croûteuse fut encore fréquente, s'accompagna d'aphtes dans la bouche et d'ulcères dans la région de l'ischion. On vit aussi des hydropisies chez les malades affectés de phtysie pulmonaire; la bouche et l'arrière-bouche présentèrent de petites vésicules semblables

à des aphtes; une diarrhée continue se mit de la partie; l'œdême s'empara des pieds, et la face devint hippocratique. Dans le courant de ce mois, l'épidémie dyssentérique cessa peu à peu, ou plutôt elle amena par *succession* l'épidémie muqueuse; et déjà sur la fin du mois, les maladies se compliquèrent de la présence des vers dans les intestins. Cependant les malades pour la plupart furent légèrement affectés, et il en périt très-peu. Nous eumes une ou deux fièvres soporeuses, qui présentèrent le caractère muqueux.

Sur la fin de l'année, l'épidémie muqueuse étendit au loin ses ravages et tua beaucoup de monde; elle se joignit aux maladies chroniques et les marqua de son cachet. Plusieurs hydropiques moururent dans ce mois. Les enfans furent encore affectés de l'éruption croûteuse et de gale à la tête; il s'y joignit des tranchées et des borborygmes. Nous vîmes un enfant périr phtysique à la suite d'ulcérations extérieures; il fut pris les derniers jours de sa vie, d'un œdême des pieds, d'une ophtalmie séreuse; sa tête se remplit de poux; à cela se joignit une affection vermineuse des intestins; et enfin, une diarrhée sanguinolente avec chute du fondement.

Le mois de Janvier de l'année 1761, fut très-favorable à la propagation de l'épidémie muqueuse. La diathèse vermineuse augmenta. Un symptôme assez fréquent fut

la

la douleur des gencives, accompagnée d'aphtes. Les follicules muqueux de l'estomac et des intestins étoient très-apparens dans le cadavre; le foie étoit plein de tubercules; la superficie des gros intestins couverte d'escarres semblables à celles que nous avons dit exister chez les dyssentériques; leur tisssu étoit épaissi, et l'inflammation qui affectoit sur-tout la tunique villeuse, paroissant à travers des autres tuniques, donnoit aux intestins une couleur bleue. Nous observâmes une fièvre aiguë muqueuse ou pituiteuse, qui prit parfois le type hémitrité; assez souvent, et sur-tout à l'hôpital militaire, elle se changea en fièvre maligne (1). Nous eumes une jetée gangreneuse dans une hydropisie avec affection vermineuse; quelques ophtalmies séreuses, graves, accompagnées de douleurs des gencives, et d'ébranlement des dents; un rachitis compliqué de phtysie abdominale, de squirre des glandes lymphatiques, et d'une grande quantité de vers. En général, tous les enfans rachitiques se trouvèrent plus fati-

(1) La maladie prit le même caractère dans les environs de l'hôpital; cependant elle présenta plus souvent le caractère bilieux et vermineux. L'épidémie régna aussi avec beaucoup de fureur et avec le même ensemble de symptômes à *Cassel*, et sur-tout dans le fameux hôpital militaire de cette ville.

gués, et leur état s'aggrava. Plusieurs enfans furent aussi atteints de la fièvre lente muqueuse. Les premiers qui en furent affectés, guérirent; mais ceux qui le furent plus tard, périrent presque tous.

En Février, la fièvre muqueuse sévit avec beaucoup plus de force. Quelquefois par une *succession* critique, elle se changea en une maladie inflammatoire bénigne. Elle tua cependant beaucoup de monde par des jetées gangreneuses sur le bas-ventre, par des congestions purulentes ou squirreuses sur le poumon, et sur d'autres viscères. Dans les hôpitaux, elle se compliqua de la diathése vermineuse: souvent elle devint bilieuse et même putride. Les follicules étoient moins apparens et plus rares. La rate se trouvoit fréquemment d'un gros volume, et les traces de l'inflammation du bas-ventre étoient très-marquées. Le foie n'étoit plus tuberculeux. Quelquefois la maladie muqueuse se terminoit par une ophtalmie. Les enfans sur-tout furent affectés d'une fièvre lente vermineuse, qui devint mortelle presque pour tous, au bout d'un ou de deux mois.

Pendant le mois de Mars, la maladie muqueuse fut accompagnée de pétéchies, avec délire furieux et assoupissement. Quelquefois l'affection muqueuse et les aphtes disparoissoient; on eût dit qu'il s'étoit fait une crise sur la gélatine du sang; dès ce moment le génie inflammatoire se

combina avec la diathèse muqueuse ; on trouva dans les cadavres des inflammations gangreneuses, et des polypes dans les cavités du cœur. La jaunisse devint alors fréquente, et souvent elle fut une solution critique de la maladie muqueuse.

En Avril, la diathèse muqueuse et vermineuse domina sur-tout chez les enfans, et en conduisit lentement le plus grand nombre au tombeau. L'épidémie ictérique alloit en augmentant. On vit naître à cette époque un grand nombre de fièvres intermittentes du printemps, de différens types, mais qui le plus souvent furent bénignes.

Dans le courant du mois de Mai, la fièvre muqueuse reprit quelque vigueur, et se changea en une vraie intermittente.

De temps en temps elle présenta, pendant son premier période, l'aspect d'une affection pleurétique, mais la fièvre garda le type hémitrité.

Enfin, pendant l'été, l'épidémie muqueuse et vermineuse se dissipa peu à peu, et laissa le champ libre à une épidémie varioleuse (1). On en trouva cependant quelques traces, tant dans le cours des maladies que dans les cadavres (2).

A l'approche de l'automne, les fièvres intermittentes revinrent en foule. Mais en

(1) V. N. X. ci-après.

(2) V. diss. de morbo varioloso, p. 20.

général, elles étoient d'un caractère plus mauvais que les intermittentes du printemps ; le plus souvent elles prirent le caractère malin et soporeux. L'usage immodéré du vin les faisoit dégénérer chez quelques-uns en vraie fièvre putride de très-mauvaise espèce. Une d'elles qui datoit du mois d'Août, se changea en une phrénésie maligne qui se prolongea jusqu'au milieu d'Octobre.

L'hiver de 1761 à 1762 fut abondant en petites véroles, et l'on vit aussi en ville et dans l'hôpital militaire beaucoup de pleurésies et de péripneumonies. Les cadavres fournirent à l'observation les mêmes phénomènes que ceux de l'hiver précédent. On trouva beaucoup de vers lombricaux et *trichurides* ou vers à queue. La substance des intestins étoit épaisse, bleuâtre; la tunique villeuse présentoit seule des marques d'inflammation ; la tunique musculaire étoit à peine apparente : nous trouvâmes aussi quelques traces de follicules muqueux.

V.

Affinité de la dyssenterie avec l'épidémie muqueuse.

Ces deux maladies présentèrent plusieurs phénomènes semblables. Chez tous les malades l'abdomen fut affecté, et la lésion se trouva dans les intestins. Elles

avoient la même origine, toutes deux étant la suite d'une épidémie de fièvres intermittentes ; mais avec cette différence que la dyssenterie les suivit immédiatement, et que l'épidémie muqueuse succéda à la dyssenterie. Des deux côtés, on trouva quelque analogie, quelque ressemblance entre les symptômes. Elles eurent le plus souvent pour prodrome la diarrhée. Les nausées, les vomissemens, la soif, les borborigmes, les envies fréquentes d'aller à la selle, les tranchées furent communs à ces deux maladies. Souvent la fièvre muqueuse en imposa par les symptômes d'une dyssenterie ; et on la vit s'accompagner de tenesmes, de déjections muqueuses, bilieuses, putrides, et même parfois sanguinolentes. La dyssenterie et la fièvre dont nous parlons, présentèrent toujours les signes de saburres dans les premières voies, d'une bile corrompue, et de l'acrimonie virulente des matières contenues dans les intestins. Dans l'une et l'autre maladie, la langue se couvrit de mucosité, et s'ulcéra ; ses papilles étoient très-saillantes, et la gorge s'affectoit sur-tout aux approches de la mort ; on remarqua aussi des symptômes catharreux et pleurétiques, des anxiétés dans la région précordiale, l'état soporeux, les soubresauts des tendons, et la rétraction des membres. La dyssenterie elle-même parfois se compliqua de la diathèse vermineuse. Elles dégénérèrent tou-

tes les deux en maladies lentes ; elles éprouvèrent les mêmes crises : comme les fièvres intermittentes qui les avoient précédées, elles donnèrent naissance à l'enflure des pieds. Elles eurent un penchant commun à se terminer par des crises muqueuses et par des ulcères, qui s'établissoient sur-tout vers la région sacrée et sur le trochanter. Souvent les intestins s'enflammoient et s'ulcéroient dans l'une et l'autre affection ; et les gangrènes internes étoient un symptôme commun aux deux maladies. La crise se fit souvent sur les poumons. A l'ouverture des cadavres, l'analogie se soutint dans plusieurs phénomènes. La tunique villeuse étoit enflammée, la face interne des gros intestins présentoit des escarres gangreneuses. Le foie étoit livide, le pancréas endurci, le parenchyme du poumon engoué. Enfin, la preuve la plus forte que l'on puisse apporter de l'affinité de ces deux maladies, c'est que toutes deux cédèrent au même mode de traitement.

V I.

Affinité de la dyssenterie et de l'Épidémie muqueuse avec les fièvres intermittentes.

On peut regarder la fièvre intermittente comme la tige de laquelle naissent toutes les fièvres abdominales ; et plus générale-

ment toutes les autres espèces de fièvre, jusqu'à celles qui ont un caractère des plus malins. Toutes paroissent avoir une source commune et être modelées sur le même moule. Mais sous l'influence variée des causes déterminantes et de l'air sur-tout, les fièvres affectent différens types, tantôt elles sont intermittentes régulières, tantôt irrégulières, et quelquefois il s'y joint de la malignité (1); bien plus, on voit une fièvre s'éloigner de sa marche naturelle et changer de caractère, soit dans son propre cours, soit dans celui de l'épidémie, et quelquefois aussi dans chaque individu.

L'épidémie que nous avons à décrire, nous offrit un exemple frappant de ce que nous venons d'avancer. Il est clair qu'elle tiroit son origine de la fièvre intermittente qui la précéda; et cependant, l'aspect de la maladie s'écarta tellement du caractère intermittent, que d'après son habitude, on l'eût cru entièrement différente, si l'observation suivie de sa marche et des changemens survenus ne nous eût appris quelle étoit son origine. Plusieurs choses nous démontrèrent que la dyssenterie étoit une dégénération de la fièvre intermittente; et comme la dyssenterie a été remplacée par l'épidémie muqueuse, on peut

---

(1) V. Præsid. progr. de febr. ex intermitt. contin. Got. 1760, p. 2, et §. 12.

dire que celle-ci dut aussi son origine à la fièvre intermittente. Car pendant les mois d'Août et de Septembre qui précédèrent l'invasion de la dyssenterie, et successivement de l'épidémie muqueuse, il régna des fièvres intermittentes, qui s'étendirent même, mais en petit nombre, jusqu'à la nouvelle constitution; elles subirent alors différentes altérations, se compliquèrent de diarrhée, changèrent de type, et prirent le caractère de l'épidémie. L'analogie entre la dyssenterie et la fièvre intermittente est frappante, lorsqu'on fait attention que la fièvre intermittente d'automne qui cède à l'usage du quinquina, se termina d'une manière critique par la dyssenterie (1). L'une et l'au-

---

(1) Une observation remarquable à faire, c'est que beaucoup furent attaqués à la fois par la fièvre et par la dyssenterie, sans que la fièvre fût une vraie intermittente dyssentérique. Dans un village voisin, nommé (Mengershausen), la fièvre intermittente fut seule épidémique, de sorte que dans chaque maison, cinq personnes et plus en étoient atteintes. La dyssenterie se faisait sentir en même temps, et tua beaucoup de monde dans un autre village (Maentzen) un peu plus éloigné, situé dans le sein des montagnes. Enfin, dans un autre village situé entre les deux premiers, nommé (Fuhude), ces deux maladies furent très-rares, et une seule dyssenterie qu'on y observa, se changea, à l'approche du froid, en

tre maladie furent sujettes à des crises imparfaites, et l'on vit souvent la dyssenterie laisser après elle une diarrhée chronique, avec un œdême considérable des pieds. Lorsque la fièvre intermittente, de quelle nature qu'elle fût, obtint une solution parfaite, elle devint le plus grand préservatif contre la dyssenterie et la fièvre muqueuse. Ceux qui n'avoient aucune disposition aux fièvres intermittentes, ceux sur-tout qui étoient sujets aux accès de fièvres nocturnes, furent exempts des deux maladies régnantes, lors même qu'ils avoient fait un grand usage des fruits de la saison. Au contraire, ceux qui étoient sujets aux fièvres intermittentes coururent le plus grand risque d'être atteint par l'une ou par l'autre de ces maladies (1). La fiè-

---

une intermittente quotidienne. Dans le premier accès, le malade éprouva quelques déjections alvines avec des tranchées. Les paroxismes suivans n'eurent point de période de froid. L'accès se manifestait par une ardeur dans la région ombilicale, et par des palpitations de cœur; bientôt il s'élevait une sueur abondante qui durait toute la nuit. Le ventre demeura constipé pendant plusieurs jours.

(1) L'analogie de la dyssenterie avec la fièvre intermittente est bien établie par les expériences de *Saalmann*, disciple de notre président. Dans cette épidémie dyssentérique, il usa avec succès du sel ammoniac, donné à grandes doses; et l'on sait que ce remède est

vre intermittente se termina par la dyssenterie, mais elle ne dégénéra jamais en maladie muqueuse ; parce que celle-ci ne fit son invasion que beaucoup plus tard. Rarement aussi la dyssenterie, lorsqu'elle fut attaquée par des moyens convenables, se termina d'une manière critique par la fièvre intermittente. On observa la même chose par rapport à la fièvre muqueuse à l'approche du printemps. Dans les lieux où les fièvres intermittentes sont rares, comme dans les montagnes de la Forêt-Noire, etc. les dyssenteries furent très-fréquentes et de très-mauvais caractère.

La gale et les affections cutannées garantirent de ces deux maladies ; et ces affections auxquelles sont très-sujets les habitans des montagnes, les préservèrent aussi des fièvres intermittentes. Le rapport de ces trois maladies entre elles, étoit très-intime, soit qu'on les considérât dans leur siége ou dans leurs causes. Elles étoient toutes de la classe des affections gastriques ou abdominales : par-tout on recon-

---

spécifique dans les fièvres intermittentes (*a*).
V. Commercium inter ill. *Werlhofium* et cl. *Saalmannum*, de Dyssenteriâ, 1761, Monast. Westph. 1762. 4, p. 8, 15.

(*a*) Ce sel ne peut convenir que dans les fièvres intermittentes qui dépendent de la diathèse pituiteuse, car dans les bilieuses, ce médicament excite une irritation vive dans l'estomac. V. Stoll. rat. med. tom. I, pag. 78. *Note du Traducteur.*

noissoit le génie épidémique transmis par l'air, un état morbifique conné ou acquis des viscères du bas-ventre, l'impureté des premières voies, un embarras muqueux dans leur trajet, dans le foie sur-tout. Du reste, l'efficacité du miasme épidémique sur le canal intestinal étoit plus marqué dans la dyssenterie que dans les deux autres maladies. La dyssenterie et l'épidémie muqueuse différoient de la fièvre intermittente par un plus grand degré d'irritabilité dans les premières voies, et par une altération plus marquée de la bile. Quant à la fièvre muqueuse, elle différoit de l'intermittente, en ce qu'elle se trouvoit compliquée d'une plus grande quantité de pituite, d'obstructions plus rebelles, et d'amas plus considérables de matières muqueuses, que la simple fièvre intermittente; mais sous tous les autres rapports, elles se ressembloient dans l'ensemble des symptômes.

On trouvoit sur-tout une grande ressemblance entre l'épidémie muqueuse et les fièvres intermittentes qui la précédèrent et qui la suivirent. La saburre des premières voies engendroit dans les deux maladies, des nausées, des vomissemens et la dépravation du goût : le défaut d'appétit, les vomissemens pituiteux, tant symptomatiques que critiques, les fréquentes déjections alvines, les anxiétés, les douleurs poignantes de la poitrine, la soif, la langue

couverte de mucosité, les affections de la bouche et des gencives, les ardeurs d'urine et la solution de la maladie au moyen de petits ulcères aux lèvres, etc.; tout cela étoit commun à l'une et à l'autre de ces maladies. La plus grande ressemblance des symptômes se trouva dans la fièvre intermittente rebelle, qui résistoit au quinquina; car alors la diarrhée étoit copieuse, spontanée, muqueuse, accompagnée de violentes tranchées, de borborigmes et de tenesmes. Ce qu'il y a de particulier, c'est que l'usage même du quinquina amenoit cette diarrhée. L'abdomen étoit douloureux; il y avoit toux sèche, rebelle, enrouée, grande soif; la langue étoit muqueuse, les pieds et la face œdématiés. L'excrétion des vers lombricaux, et la prostration des forces, le coma, la phrénésie se mettoient quelquefois de la partie; enfin, ces deux maladies se terminoient également par un ictère.

A ces signes de la liaison qui existoit entre la fièvre intermittente et l'affection muqueuse, se joignent ceux qu'on put tirer de la marche de la fièvre et de l'épidémie muqueuse; très-souvent cette fièvre s'approcha du type intermittent en devenant hémitritée. Chez quelques malades affectés de la fièvre muqueuse soporeuse, la fréquence du pouls présenta une vraie intermission périodique. Nous remarquâ-

mes toujours une grande analogie entre la fièvre muqueuse pernicieuse , et la fièvre intermittente maligne. Différentes circonstances établirent le même rapport entre ces deux maladies dans leur état de simplicité. L'approche du printemps ramena le règne du type intermittent, et la fièvre muqueuse se termina d'une manière critique en une vraie intermittente. Car l'épidémie muqueuse tendant à sa fin, les fièvres intermittentes reparurent dès les premiers jours du printemps. La fièvre muqueuse diminua, à mesure que l'intermittente fit des progrès; et enfin elle lui laissa *le champ libre*.

Nous avons déjà dit plus haut que la fièvre intermittente est comme la souche d'où sortent les autres fièvres abdominales, et même les malignes du plus mauvais caractère; et voici ce qui le prouve : les fièvres malignes attaquent volontiers ceux qui sont sujets aux fièvres intermittentes; car, lorsqu'une fièvre intermittente ayant éprouvé une solution imparfaite, ou ayant été supprimée à contre-temps, est revenue à différens intervalles, souvent une fièvre maligne se développe et prend la place de l'intermittente : la fièvre intermittente régulière elle-même, et sur-tout celle d'automne, est tellement changée et aggravée par l'influence des causes extérieures, par l'usage des boissons spiritueuses, par exemple, que souvent elle prend le caractère malin,

bilieux ou putride. L'on voit souvent dans les saisons où les intermittentes règnent épidémiquement, que les vices dans le régime, ou une disposition particulière deviennent causes de fièvres malignes chez quelques individus. Outre cela, si nous observons avec soin la marche de ces fièvres malignes, nous appercevrons quelque chose du type intermittent, ou du type hémitrité ; ce qui n'est pas le signe le moins certain auquel on puisse reconnoître leur origine. Presque chaque année, l'épidémie des fièvres intermittentes fait place à des fièvres malignes de différens genres ; et celles-ci à leur tour disparoissent à l'approche du printemps, lorsque le type intermittent vient reprendre son empire. Le quinquina dont l'efficacité est reconnue dans la nombreuse famille des intermittentes, est aussi spécifique dans ces deux espèces de fièvre, pourvu qu'il soit donné dans son temps et avec prudence; car c'est le fébrifuge par excellence, si on le donne dans l'intermission, et dans l'intervalle des paroxismes; mais il faut bien se garder de le donner dans le moment de la fièvre, et dans toute espèce de fièvre qui n'est pas de la classe des intermittentes, quoique au premier aspect elles présentent le caractère intermittent; au reste, l'état du pouls nous détrompera toujours. On ne donnera pas non plus le quinquina à trop hautes doses, lorsque les intervalles des accès seront

peu marqués, et on s'abstiendra de son usage, à mesure que la fièvre s'éloignera du type intermittent.

V I I.

AFFINITÉ de l'épidémie muqueuse avec le scorbut.

LES maladies muqueuses ont une autre origine; et il est très-facile de démontrer qu'elles sont entées sur le scorbut; car on trouva une grande affinité entre ces deux maladies, et leurs phénomènes présentèrent entre eux quelque analogie. Tels sont les aphtes dans la bouche, le boursoufflement, la douleur de la langue et des gencives, les ulcères de ces parties, symptômes qui établissoient la différence la plus marquée entre les fièvres muqueuses et les fièvres intermittentes. Les maladies muqueuses, comme le scorbut, sont accompagnées de tumeurs et de douleurs dans les articulations; et souvent nous avons trouvé les capsules articulaires enflammées, surtout dans la partie qu'occupent les glandes de *Cloopton-Havers*. C'est aussi à la présence du virus scorbutique qu'on dut rapporter les exanthêmes (*b*), les pétéchies, et les suppurations ichoreuses.

(*b*) Les fièvres pituiteuses prennent une voie de solution dans l'organe cutanné. Ne doit-on pas considérer ces éruptions comme des crises imparfaites de la maladie? D'ailleurs, dans les autres maladies peut-on regarder les mêmes exanthêmes comme appartenans au scorbut? *N. D. T.*

Cette analogie fut encore plus marquée dans les plaies ; car de quel genre qu'elles fussent (1), lors même qu'elles avoient lieu chez des personnes saines d'ailleurs, elles se cicatrisoient difficilement. Pendant tout le temps de l'épidémie, aucune opération chirurgicale n'eut de succès, soit dans les hôpitaux, soit dans la ville ; toujours il survint quelque accident, quelque soin qu'on apportât dans le traitement secondaire. La même chose eut lieu par rapport aux autres plaies, quoiqu'elles fussent moins graves ; elles sembloient recevoir l'influence du vice épidémique de l'air, et en peu de temps on vit disparoître l'aspect louable qu'elles avoient dès le principe. Les humeurs s'altérèrent ; la complication muqueuse se mit de la partie et affecta, tantôt la marche lente, et tantôt la marche aiguë ; mais sous l'une et l'autre forme, elle devint pernicieuse par la circonstance d'être compliquée avec une plaie. Le pus prit un mauvais caractère ; il devint crû, ténu, âcre ; les cicatrices furent longues à obtenir, et se rouvroient très-facilement. Dans le cas de plaie grave, il se faisoit une colliquation subite des humeurs, et la gangrène qui survenoit bientôt, épuisoit le malade en peu de temps. Les plaies légères se convertis-

---

(1) V. Sect. III, observ. d'une opération Césarienne.

soient en ulcères sinueux, et le pus agissant sur la masse des humeurs comme un ferment particulier, les dissolvoit et amenoit leur colliquation; de sorte que les malades succomboient épuisés par la consomption et par la longueur de la maladie.

Nous trouverons aussi une identité parfaite entre les causes du scorbut et celles qui amenèrent l'épidémie muqueuse, telles sont (*c*), une saison humide, des vents froids, la privation du feu, la boisson d'eau impure, les exhalaisons putrides, la mal-propreté, le défaut d'herbages et d'alimens tirés des végétaux; inconvénient qui avoit sur-tout lieu dans l'hôpital militaire, où l'on ne put donner aux malades, outre la viande et les bouillons de viande, que du pain de froment et quelques

---

(*c*) Remarquons ici en passant qu'il y a autant d'espèces de scorbut, que nous connaissons de diathèses. Les navigateurs Anglais, par exemple, sont sujets à un scorbut qui porte le caractère de la dégénération bilieuse; ils font un usage constant de viandes salées. *Lind.* Les Hollandais, qui usent de substances végétales et de poissons salés, sont sujets à un scorbut vraiment muqueux; ce qu'on peut conclure d'après la description que *Rouppe* a donné de cette maladie. Les Français qui mélangent ces deux espèces de nourriture, sont affectés d'un scorbut qui tient des deux espèces précédentes. *Note tirée du cours de médecine du professeur Dumas.*

gouttes de vin : ajoutez à cela l'inaction dans laquelle restoient plusieurs personnes qui s'abandonnoient au chagrin et à l'accablement.

VIII.

Causes de l'épidémie muqueuse.

D'APRÈS l'affinité que nous avons trouvée entre les fièvres intermittentes et notre fièvre muqueuse ; d'après celle qui existoit entre cette dernière et la dyssenterie, on doit remonter un peu haut pour connoître la cause qui contribua le plus à la production de l'épidémie ; et comme telle nous désignerons la constitution épidémique de l'air. La Nature est quelquefois lente, quoique toujours simple. Dans ses opérations, elle dispose nos corps par gradation, et dès long-temps avant que nous puissions soupçonner ses intentions. C'est ainsi que nous l'avons vu produire, sous l'influence du même principe, la fièvre intermittente, la dyssenterie et les maladies muqueuses. Il est en effet probable que le même vice épidémique entraîne après lui une série de maladies dont le genre est déterminé par l'influence variée de causes accessoires ; peut-être aussi ce vice épidémique, dont la nature nous est inconnue, reçoit de l'action long-temps prolongée de certaines causes physiques, parmi lesquelles l'air tient certainement

le premier rang, des changemens tels, qu'il produit des effets différens; peut-être aussi la chose se passe-t-elle de l'une et de l'autre manière.

On peut mettre au second rang des causes générales, la température humide de l'atmosphère; car depuis le mois de Juillet jusqu'au début de l'épidémie muqueuse, le ciel fut rarement serein; le plus souvent il fut nébuleux, sombre et pluvieux. Les vents d'Est et du Nord soufflèrent quelquefois, et sur-tout dans le mois de Septembre; ce qui occasionna des suppressions de transpiration; et d'après les rapports et les voies de communication qui existent entre l'organe cutané et le bas-ventre, celui-ci dut s'affecter et devint très-disposé à recevoir l'impression des maladies de la saison. L'hiver qui suivit fut très-humide et apporta quelques changemens, sinon dans la nature, du moins dans la forme de ces mêmes maladies. A ce sujet, nous dirons qu'il est d'une observation générale, que la dyssenterie dépendant bien plus de l'influence particulière de l'été vers son déclin, c'est-à-dire, de la canicule, que des vicissitudes de la chaleur et du froid, comme le prouve la rareté de cette maladie dans les saisons où ces vicissitudes sont fréquentes; et l'hiver étant sur-tout peu propice à son développement, si une épidémie de cette nature n'est pas entiérement détruite

à son approche, elle perd au moins de sa violence et change de caractère : en sorte que les maladies qui succèdent, retenant quelque chose du génie dyssentérique, doivent leur naissance à la saison éminemment disposée à favoriser les affections scorbutiques et catharrales, et au concours de quelques autres causes. Cette seconde épidémie se soutient jusqu'à ce qu'une nouvelle température de l'air et un nouvel enchaînement de causes viennent changer son caractère, et même le détruire entiérement, en minant lentement ses forces; de telle manière cependant que l'épidémie qui la remplace, conserve encore pendant long-temps de ses traces. Notre épidémie muqueuse éprouva les mêmes révolutions dans son developpement, dans sa marche et dans son déclin; d'où l'on voit à quel point les causes dont nous parlons, à savoir, la température humide et l'hiver qui suivit, durent contribuer à lui donner naissance.

L'épidémie muqueuse attaqua plus facilement ceux qui ayant quelque affection du bas-ventre, étoient souvent sujets à quelques maladies chroniques, sans éprouver la crise salutaire des légères fièvres nocturnes; elle attaqua principalement ceux qui étoient sujets aux fièvres intermittentes et aux maladies qui en dépendent; et presque tous nos malades nous avouèrent qu'ils en avoient été atteints.

Mais quelles circonstances purent décider cette disposition du corps ? Etoit-ce simplement un état de stupeur et d'empâtement des viscères du bas-ventre, une altération dans le foie ? Etoit-ce quelque chose de particulier existant dans l'origine des nerfs ? On n'a rien de certain à ce sujet. Cette disposition naturelle à plusieurs individus, étoit acquise chez quelques autres, et dépendoit de l'influence prolongée de différentes causes occasionnelles, ou d'une maladie antécédente. De-là vient que plusieurs personnes qui n'avoient jamais eu de fièvres intermittentes, ni aucune autre maladie de leur genre, furent atteintes de la maladie épidémique, parce que la constitution régnante les avoit disposées à son développement.

Il seroit trop long d'énumérer toutes les causes occasionnelles ; j'exposerai seulement celles qui paroissent avoir eu le plus d'efficacité. Parmi les causes plus éloignées, les erreurs dans le régime méritent la première place. Les habitans de la ville, en proie aux calamités de la guerre, accablés de misère, obligés de loger les troupes françoises qui s'élevoient à 8000 hommes, étoient tellement découragés, qu'ils n'avoient aucun soin d'eux-mêmes, et menoient une vie pauvre et malheureuse. Ils mangeoient ce qu'ils pouvoient trouver ; leur nourriture étoit peu substantielle, farineuse et peu délicate ; ils recherchoient

d'ailleurs celle qui n'avoit pas besoin de grandes préparations. Un grand nombre de pauvres réduits par la disette aux dernières extrémités, se nourrissoit de pommes de terre et d'autres substances grossières et indigestes. Les premières maisons de la ville ne pouvoient même se procurer de bons alimens, sur-tout dans le mois de Novembre et de Décembre, pendant lesquels la ville étoit bloquée et environnée de toutes parts. Le soldat recevoit de la viande qu'il apprêtoit mal, faute de sel, et souvent elle se trouvoit putréfiée et couverte d'ordures. Les habitans n'étant point à l'abri de cette triste situation, qui devenoit générale, pour ne point supporter les horreurs de la famine, étoient aussi obligés de manger des viandes corrompues. Les riches seuls pouvoient se procurer, mais en petite quantité, quelques provisions et quelques végétaux; le pauvre peuple buvoit à grands traits du vin de mauvaise qualité, tâchant de chasser ainsi la tristesse et les peines. Dans la circonstance où nous étions, on ne pouvoit faire de la bière; en sorte que l'on ne trouvoit pour satisfaire sa soif que de l'eau troublée par les pluies, et remplie d'ordures, car les écoulemens des immondices et des fumiers amoncelés derrière chaque maison, faute de bêtes de somme pour les enlever, se répandant sur la terre, pénétrèrent bientôt les fontaines et les infectèrent. Nous avions

beaucoup de cavalerie ; de sorte que nos rues étoient couvertes de fumier, et de chaque côté elles étoient bordées en forme de haies par des excrémens humains ; la pluie venant à les liquifier, il s'en exhaloit une puanteur bien plus forte que s'ils eussent été renfermés dans des latrines. Dans les quartiers adjacens aux casernes et aux magasins militaires, et dans les rues les plus fréquentées, il y avoit une grande quantité de foin et de paille pourris, ce qui contribuoit à augmenter l'infection. Les grandes routes aux environs de la ville, étoient jonchées de chevaux morts, ce qui augmentoit les vapeurs méphitiques. L'air, déjà très-mal sain par son humidité, infecté par des émanations de différentes espèces, devenoit le véhicule de la contagion. Beaucoup d'habitans pour céder un gîte aux soldats, se retiroient et s'entassoient dans des lieux sombres et mal-propres. La disette de bois augmentant de jour en jour, les pauvres éprouvoient toutes les rigueurs de l'hiver dans leurs demeures ténébreuses, humides et froides, et ne pouvoient faire cuire leurs alimens. Les autres habitans achetoient du soldat ennemi quelques fagots, qui ne suffisoient pas pour les garantir du froid. Le soldat de la garnison tirant parti de tout, se chauffoit avec le bois provenant de la destruction des maisons, et vendoit son superflu. Le bas peuple allumant des char-

bons pour échauffer ses chaumières, les remplissoient bientôt d'une vapeur dangereuse ; et ce n'est qu'à ce prix qu'il chassoit l'engourdissement de ses membres.

Une partie des habitans se renfermant avec les soldats dans des chambres étroites, mal-propres et très-chaudes, n'y permettoit point le renouvellement de l'air, qui perdant sa pureté et son élasticité, devenoit facilement le véhicule de la contagion. L'hôpital militaire étant surchargé de malades et se trouvant mal aéré, étoit le foyer d'où partoient les germes morbifiques. Des ouvertures furent cependant disposées pour diminuer la chaleur des salles, et pour donner en même temps issue à l'air infecté. Il y avoit beaucoup de malades en ville, et plusieurs maisons, celles des pauvres sur-tout, ressembloient à des hôpitaux.

Les autres causes occasionnelles achevoient de décider la maladie dans des corps qui déjà y étoient assez bien disposés par celles que nous venons d'exposer. C'est ainsi que les violentes passions de l'ame, la colère, la terreur, la tristesse, etc., souvent développoient tout-à-coup la maladie, ou l'aggravoient, lorsqu'elle existoit. Bientôt les communications avec les malades la propageoient ; de sorte qu'elle attaquoit peu à peu tous les gens d'une même maison ; et que ceux qui séjournoient quelque temps auprès d'eux, portoient

toient ailleurs la contagion. Tous les malades de l'hôpital militaire, quelle que fût leur maladie, recevoient l'influence du miasme épidémique: les médecins, les infirmiers, les personnes qui visitoient les hôpitaux, répandoient de jour en jour la contagion dans la ville. Tous ceux qui dans ce moment avoient une affection chronique, sur-tout du bas-ventre, étoient entachés du levain épidémique ; ce qui aggravoit leurs maladies, et les disposoit à une mauvaise terminaison. Les plaies, tant anciennes que récentes, étoient soumises à l'action du miasme délétère, et le transmettoient à la masse des humeurs.

Dans la maladie muqueuse, comme dans toute autre, les causes occasionnelles prolongées, devenoient causes déterminantes : le concours de plusieurs de ces causes, rendoit les gens de la classe du peuple très-impressionnables, et l'on voyoit tous les gens de service tomber malades. Cependant le miasme seul ne pouvoit agir sur un corps qui n'étoit pas disposé à le recevoir, et qui n'avoit pas été soumis à l'influence des causes occasionnelles. Ceux qui, comme nous, se trouvoient dans cette circonstance, ne furent pas attaqués de la maladie, lors même qu'ils séjournoient habituellement dans les salles des malades, ou dans l'amphithéâtre au milieu des cadavres.

I X.

De la nature de l'épidémie muqueuse ; et des formes qu'elle prit.

Le changement des fièvres intermittentes en une épidémie dyssentérique, et le passage de celle-ci à l'épidémie muqueuse, prouvent une analogie entre cette dernière et les premières. Quoique cette analogie se soit affoiblie par la succession des temps, les symptômes essentiels de la maladie et les phénomènes que présentoient les ouvertures des cadavres, dénotoient sa nature et ses caractères, malgré les formes qu'elle prit successivement sous l'influence d'autres épidémies.

La sécrétion de la mucosité étoit abondante dans tous les follicules ; mais cette humeur s'amassoit sur-tout en grande quantité dans le canal alimentaire qui paroissoit avoir été affoibli par différentes causes ci-dessus décrites, et dont l'irritabilité étoit augmentée : elle recouvroit d'une couche épaisse, visqueuse, ténace, la face interne de l'estomac, des intestins, et sur-tout des intestins grêles ; mais au-dessous, on appercevoit encore les follicules en grand nombre, remplis de mucus, et formant çà et là de petits tubercules. Les sinus muqueux souvent très-apparens dans l'estomac et le duodenum,

l'étoient plus rarement dans le reste des intestins grêles ; et l'on en appercevoit peu dans le vagin et dans la trachée-artère. On sait d'ailleurs que dans l'estomac et les intestins grêles d'un corps sain, on découvre à peine ces follicules avec le secours des instrumens, et que le reste du canal ne présente que quelques petites ouvertures, les follicules n'étant pas tuméfiés par la mucosité. Tout le parenchyme du foie étoit tuberculeux, (disposition qui ne se rencontre pas dans l'état sain, la substance de cet organe y étant égale, homogène) et la viciation de ce viscère ne pouvoit avoir lieu sans que la sécrétion de la bile ne fût dérangée. La propriété savonneuse de ce fluide paroissoit sur-tout altérée par le mêlange d'une certaine quantité de pituite ; elle perdoit de son activité, devenoit douce et insipide ; et tout cela amenoit les accidens qui suivent ordinairement le défaut de bile. Le pancréas étoit aussi vicié. Lorsque le désordre se bornoit là, la maladie muqueuse étoit dans son état de simplicité.

Bientôt l'action de l'air dans le canal alimentaire, excitant un mouvement dans les humeurs viciées, et augmentant leur altération, les mauvaises digestions qui s'opéroient dans un estomac malade, ajoutoient à la corruption ; et les vers y trouvoient un foyer propre à les faire éclore et à les nourrir : de sorte que l'épidémie en prenant des

forces, se compliquoit de la diathèse vermineuse.

Toutefois elle restoit simplement muqueuse, tant que l'air n'avoit eu aucun accès dans les intestins. En effet, nous avons vu plusieurs femmes enceintes périr de la fièvre muqueuse, compliquée de la présence des vers, tandis que leurs fœtus présentoient seulement des traces de l'affection muqueuse dans son état de simplicité, sans complication de vers. C'est en vain que nous cherchâmes ces insectes dans un fœtus, dont la mère succomba à une fièvre pituiteuse compliquée de leur co-existence, et qui lui-même avoit été frappé de la maladie dans le sein de sa mère (1). D'après ces faits, c'est avec peine que nous ajouterons foi à *Hippocrate*, lorsqu'il avance qu'il existe des vers innés chez le fœtus (2). (*d*)

---

(1) V. Sect. III, dissection d'une femme morte en couche, et de son enfant nouveau-né.

(2) V. Hippocr. De morbis, lib. IV, Sect. V, lin. 18 Sqq.

(*d*) Nous ne pouvons embrasser l'opinion de notre auteur sur l'absence des vers chez les nouveaux-nés, puisque on a trouvé le tenia dans le meconium. Si ce ver peut être inné, les autres espèces ne peuvent-elles pas l'être également ? V. Rosen de Rosenstein, mal. des enfans, p. 574, N. (a). Trad. de Le-

La simplicité de la maladie étoit aussi détruite par une congestion abondante de bile fluide, âcre et dépravée dans les premières voies. Dans ce cas, la pituite en moindre quantité que dans l'état simplement muqueux, présentoit aussi moins de ténacité ; elle étoit plus fluide, et défendoit moins les intestins contre l'acrimonie bilieuse : cette humeur cependant étoit encore plus abondante qu'à l'ordinaire. Lorsque la complication bilieuse avoit lieu, la mucosité occupoit toute la partie du canal alimentaire qui se trouve au-dessus du conduit cholédoque ; et toutes les parties qui lui sont inférieures, abondoient en mucosité et en bile. Cette dernière ne présentoit pas des signes bien tranchans de putridité, mais vers la fin de la maladie, sur-tout lorsqu'elle tendoit à une terminaison funeste, elle prenoit peu à peu une qualité sceptique.

Quelquefois les élémens putrides avoient plus d'activité ; de sorte que la bile se dépravant, dès le principe de la maladie,

---

febvre de Villebrune. Quant à la nécessité de l'action de l'air pour le développement des vers, c'est une assertion gratuite. Les données que nous avons sur leur formation étant encore fort incertaines, l'opinion d'Hippocrate doit au moins nous faire suspendre notre jugement à cet égard, jusqu'à ce que des observations nouvelles viennent le décider. *N. D. T.*

ou du moins pendant le période d'augment, engendroit dans les premières voies une si grande putridité, que le système nerveux en recevoit une impression funeste, et que les humeurs tomboient en dissolution. Dès-lors, le caractère pituiteux de la maladie, les tubercules du foie, les follicules muqueux disparoissoient peu à peu; le foyer des vers étoit détruit; et s'il en restoit quelques-uns, on les trouvoit flasques et flétris. La fièvre se composoit du génie muqueux, joint au caractère putride.

A une époque plus éloignée, le génie inflammatoire se mettoit de la partie, et paroissoit n'être qu'un phénomène secondaire; mais cette complication devenue plus fréquente et plus constante vers le déclin de l'épidémie, formoit, pour ainsi dire, son caractère essentiel. Du reste, cette mutation étoit favorable, et elle devenoit critique et salutaire au malade. Le caractère muqueux s'affoiblissoit beaucoup. Il survenoit un changement tel, que l'humeur muqueuse se convertissoit en un fluide plus parfait, plus animalisé et gélatineux. La sécrétion et la congestion de la bile et de la mucosité diminuoient peu à peu, mais avec cette particularité, qu'à mesure que leur viciation étoit moins marquée, il se formoit une plus grande quantité de gélatine dans le sang. Comme d'après la nature de l'épidémie, le caractère putride

étoit encore dominant, la maladie devenoit bien inflammatoire, mais il s'y joignoit de la malignité : elle se trouvoit compliquée du génie inflammatoire, d'un peu de putridité, et de quelques traces du caractère muqueux ou pituiteux. On remarquoit alors un état considérable de siccité et d'irritation dans la région pelvienne, accompagné d'une constipation opiniâtre : les mouvemens se dirigeoient vers la tête, et décidoient le délire et les affections soporeuses. C'est aussi sous l'influence de cette complication que l'on vit paroître des pétéchies.

X.

L'ÉPIDÉMIE muqueuse éprouva deux mutations ; l'une dans sa nature, l'autre dans le siége de la maladie.

LE génie inflammatoire se développa non-seulement dans chaque malade pendant le cours de l'épidémie ; mais toute l'épidémie elle-même reçut peu à peu le sceau de cette complication ; et les deux élémens de la maladie marchèrent de pair dans quelques individus chez lesquels on observa des symptômes pleurétiques et autres signes de la diathèse inflammatoire. Quelquefois la crise des maladies muqueuses se fit en décidant une inflammation bénigne, et ce fut toujours pour le bien du malade que cela se passa ainsi. Car

l'excrétion d'une matière muqueuse, qui forme la crise la plus simple des maladies pituiteuses, le plus souvent après avoir subi un plus grand degré de coction, approchoit de la nature de la gélatine, et ne ressembloit pas mal à du pus. Très-souvent aussi la crise eut lieu par une vraie suppuration externe ou interne ; celle-ci paroissoit être une dégénération des follicules muqueux, laquelle a lieu dans bien d'autres maladies. Ainsi la phtysie purulente n'est dans son principe qu'une collection plus abondante de la mucosité dans les cryptes glanduleux (*e*); et la consomption ne se déclare que lorsque ces organes muqueux attirent à eux presque toute la gélatine du sang, et tous les sucs nutritifs, et en forment la substance qui est soumise à la coction dans les ulcères. La fièvre pituiteuse, sur-tout celle qui fut longue, vicia presque toujours le système nutritif, de sorte que la dépravation de la

---

(*e*) Thomas Reid nie l'engorgement des glandes dans la phtysie, car si le pus occupoit ces organes, les glandes de l'aisselle ne manqueroient pas de s'engorger par l'irritation, qui se répéteroit sympathiquement des uns sur les autres. Au reste, il nie l'existence des glandes dans le poumon ; ce qui est contraire à ce qu'ont observé et écrit les anatomistes qui se sont occupés des vaisseaux lymphatiques. V. Phtysie de Thomas Reid, par le Professeur Dumas, chap. 2, et les notes 6 et 7.

mucosité et du sang jeta tous les malades dans la phtysie. On vit naître, tantôt une vraie suppuration, tantôt des squirres internes et des obstructions dans les glandes lymphatiques, tantôt l'enflure œdémateuse des pieds, l'hydropisie elle-même, suivant le degré de coction auquel les humeurs avoient été soumises, et suivant l'espèce de dépravation qu'elles avoient éprouvées. Car les altérations qu'éprouve l'économie animale, sont en raison directe de l'importance des fluides qui lui sont enlevés, ou qui se cantonnant dans quelques parties du corps, sont soustraits au torrent de la circulation. L'engorgement des glandes lymphatiques, les squirres des viscères internes et les aphtes ulcéreux, paroissent formés par une viciation de la mucosité et de la gélatine du sang. Il est au contraire d'autres affections maladives qui paroissent s'approcher davantage de la diathèse muqueuse ; tels sont, les épanchemens du suc nutritif dans le tissu cellulaire, ou dans les cavités du corps pour y former différentes espèces d'hydropisie.

La première et la plus importante des mutations que nous remarquâmes dans notre épidémie, s'opéra dans sa nature, lorsqu'elle prit le caractère lymphatique pour revêtir ensuite le génie inflammatoire.

Au mois de Février 1761, les maladies muqueuses qui souvent donnent naissance aux pleurésies, changèrent de caractère,

et prirent une teinte inflammatoire ; et quelquefois même produisirent des inflammations exquises. Les mois suivans, il se développa graduellement des maladies inflammatoires malignes, accompagnées d'un état de siccité et d'irritation des parties situées dans la région pelvienne, de transports du sang au cerveau, et d'exhanthêmes pétéchiales.

L'approche de l'été mit peu à peu en fuite la diathèse pituiteuse ; l'épidémie porta seulement sur la lymphe et attaqua sur-tout les enfans. On vit beaucoup d'engorgemens des glandes lymphatiques du cou, des glandes mésaraïques et inguinales. Le plus souvent, les vertus de la ciguë échouèrent dans le traitement de ces tumeurs ; et plusieurs malades périrent, les uns atrophiés, d'autres affectés d'une phtysie tantôt scrofuleuse, tantôt squirreuse, et d'autres fois nerveuse (1). On en vit peu succomber à la phtysie ulcéreuse. Il y eut beaucoup de gâles et d'autres affections cutanées. Jusque-là l'épidémie parut avoir pris en dégénérant le caractère lymphatique dans l'état de crudité. Mais au commencement de l'hiver de 1761, elle fit place à une épidémie varioleuse, laquelle étoit très-différente du premier caractère de notre épidémie, mais se rapprochoit plus du dernier ; car la pe-

---

(1) V. Progr. de Phtysi infantum nervosâ. p. 4.

tite vérole diffère peu des maladies lymphatiques, et on ne trouve d'autre différence entre elles, sinon que les sucs nutritifs sont plus crus dans les dernières, et sont soumis à une coction plus parfaite dans la petite vérole. L'épidémie varioleuse retint quelque chose du caractère de crudité des maladies lymphatiques ; les glandes furent souvent affectées, la coction s'établit difficilement ; et la fièvre rallentie dans sa marche par les difficultés qu'elle eut à surmonter, devint funeste à plusieurs malades (1). Les cadavres présentoient une grande quantité de glandes lymphatiques obstruées ; on trouvoit dans le foie et les autres viscères de l'abdomen, les mêmes altérations que celles qu'on avoit observées pendant l'épidémie muqueuse.

L'autre mutation qu'éprouva l'épidémie muqueuse, se fit dans le siége qu'elle occupoit. Elle fut observée dans chaque malade ; et les symptômes de la maladie changèrent aussi de siége à une certaine époque de l'épidémie. Quoiqu'il soit de l'essence des affections muqueuses de porter sur l'abdomen, cependant à l'instar des maladies de cette cavité, elles attaquèrent consécutivement la poitrine, et souvent la crise s'établissant sur le poumon, l'*infarctus* de ce viscère fit périr le

(1) V. Diss. de morbo varioloso, p. 23, l. §.

malade. En effet ; le parenchyme des poumons étant plus lâche que celui des autres viscères, se trouvoit plus propre à recevoir la congestion. Ce qu'il y eut à remarquer, c'est que toutes les fois que l'affection se porta du bas-ventre sur le poumon, la fluxion qui se fit sur ce viscère devint inflammatoire. Aussi observâmes-nous que l'engorgement des glandes bronchiques et de sa substance, présentoit en même temps le caractère de crudité et de coction ; les crachats étoient cuits et purulens, le poumon plein de tubercules et d'ulcères. Chez quelques individus, la maladie n'eut pas d'autre siége que le bas-ventre ; et alors, si elle ne se terminoit pas par une crise extérieure, elle prenoit un caractère aigu, et la gangrène des viscères du bas-ventre faisoit périr le malade ; ou bien elle traînoit en longueur, et laissoit après elle les squirres, l'hydropisie, etc.

Quant à l'épidémie, sur sa fin elle se convertit en une maladie purulente extérieure, (la petite vérole) et en maladies inflammatoires de la poitrine : savoir, la pleurésie, et la péripneumonie.

SECTION II.

Des différentes espèces de Maladies muqueuses.

I.

Aperçu général.

Cette constitution épidémique porta fort loin son influence. Son miasme attaqua non-seulement ceux chez qui l'infection se manifesta par quelques symptômes morbifiques, mais encore il resta long-temps caché dans un grand nombre de personnes qui, ayant les apparences de la santé la plus parfaite, n'étoient pas soupçonnées d'avoir été infectées, et n'en éprouvèrent pas moins peu à peu quelques affections qui étoient sous la dépendance du génie épidémique. Quelquefois aussi, sous l'influence d'une cause occasionnelle un peu grave, l'action du miasme qui jusqu'alors n'avoit pas donné signe d'existence, se développoit avec force, et donnoit naissance à une maladie très-grave, et quelquefois mortelle.

Il seroit trop long de noter les différens degrés de gravité de ces maladies, en allant des plus légers aux plus dangereux; c'est pourquoi nous nous contenterons de

diviser les affections muqueuses, d'après la nature de la fièvre qui les accompagnoit, en quatre espèces principales, dont la plus légère passoit souvent à l'état de celle qui étoit la plus grave ; et dans ce cas on ne pouvoit espérer de guérison que dans le retour de la maladie à son premier degré de bénignité.

La première espèce de maladie muqueuse étoit chronique ; elle se manifestoit de deux manières, ou il ne se joignoit aux symptômes chroniques aucune fièvre apparente, ou bien ils étoient accompagués de petites fièvres nocturnes, éphémères et anomales.

La seconde espèce s'accompagnoit d'une fièvre aiguë de différens caractères : tantôt sa marche étoit simple (1) et le plus souvent bénigne ; tantôt elle participoit plus ou moins de la nature des fièvres malignes et bilieuses, putrides et inflammatoires.

---

(1) Elle se comporta ainsi dans les malades que nous eûmes occasion de voir : mais un homme digne de foi, et qui fut dans le cas d'observer cette maladie, rapporte qu'en Décembre et en Janvier, elle fut très-aiguë et presque pestilentielle dans les hôpitaux militaires d'Oxendorf et de Romberg. Les malades étoient frappés, tout-à-coup, d'une violente douleur de tête à la région frontale, tomboient dans un délire furieux, qui devenoit funeste à la plupart, du 4.e au 7.e jour. Très-peu échappèrent, et la maladie fut longue. Dans

Nous donnerons à la troisième espèce, le nom de *lente* dans un sens un peu étendu. Celle-ci présentoit deux caractères différens ; tantôt continue prolongée dans le principe, elle devenoit dans la suite lente phtysique ; tantôt elle persistoit dans le même degré de douceur jusqu'au retour de la santé ; et chez d'autres, prenant de la gravité, elle décidoit une vraie fièvre de consomption.

A la quatrième espèce, qu'on pourroit dire accessoire aux autres, nous rapportons toutes les affections précédemment établies, que l'épidémie frappa de son caractère. Au reste, cette dernière espèce peut être classée parmi les premières, en raison de la nature de la fièvre. Ces affections sont, la grossesse, (alors la maladie se communiquoit même à l'embrion dans le sein de sa mère,) les plaies, différentes maladies chroniques, et en général toutes les maladies aiguës de l'épidémie suivante, etc. Maintenant nous allons nous occuper de chacune de ces espèces en particulier.

---

le cours de l'épidémie, on observa une seule fièvre éphémère, muqueuse, bien que très-aiguë, dont on obtint la guérison. V. observ. VIII.e

I I.

PREMIÈRE *Espèce, Maladie muqueuse-chronique.*

CEUX qui étoient attaqués de cette première espèce, ne gardoient point le lit; le plus souvent ils vaquoient à leurs affaires : leur appétit étoit sujet à des variations, et à diminution; de sorte que ce qu'ils mangoient ou seulement goûtoient, leur répugnoit; et le repas étoit suivi de nausées et d'un sentiment de poids dans l'épigastre. Chez quelques-uns, des nausées et des envies de vomir se faisoient sentir, lors même qu'ils étoient encore à jeûn. D'autres éprouvoient pendant quelque temps une légère diarrhée, plus ou moins muqueuse, blanche, disparoissant d'elle-même, revenant ensuite pour cesser de nouveau. Plusieurs étoient tourmentés d'une toux sèche, stomacale. Il n'étoit pas rare de voir quelques malades affectés d'ulcères et d'aphtes dans la bouche et sur la langue, avec une fièvre tantôt éphémère, tantôt nocturne ou anomale. Fort souvent ces ulcères étoient critiques et s'accompagnoient fréquemment de douleurs aux gencives.

Plusieurs personnes rendoient des vers par la bouche et dans leurs excrémens, sans qu'ils eussent précédemment une indisposition marquée. La sortie des vers par les voies

supérieures étoit précédée et accompagnée de nausées, de picotemens au cardia et dans l'œsophage, de toux, d'envies de vomir, et d'une anxiété remarquable ; la bouche alors se remplissoit d'une salive aqueuse, dont la sensation étoit désagréable, et des nausées accompagnoient son expulsion ; au reste, tous ces symptômes s'adoucissoient et disparoissoient après la destruction des vers. Il arrivoit aussi dans la suite que les vers, sans qu'il y eût des vomissemens et au moyen des nausées seules et d'un flux de salive aqueuse, montoient dans la gorge, d'où les malades les arrachoient avec les doigts, et s'en débarrassoient ainsi.

Les vers étoient chassés par les selles, tantôt seul à seul, tantôt entrelacés et réunis en espèce de faisceau. Le plus souvent on les trouvoit morts dans les excrémens, et il étoit rare de les voir vivans. Dans ce dernier état, ils tentoient souvent leur sortie en excitant des irritations et des pincemens dans les intestins ; ils s'avançoient un peu en rampant du côté de l'anus ; ensuite s'arrêtant, ils tâchoient de revenir sur eux-mêmes ; et enfin, si on parvenoit à les saisir, l'extraction ne s'en faisoit pas sans qu'ils offrissent une espèce de résistance. Quelquefois ils quittoient d'eux-mêmes leur retraite, et très-souvent leur expulsion étoit l'effet des purgatifs et des anthelmintiques.

Ces vers étoient de deux espèces ; les premiers étoient les lombricaux ordinaires ; mais les autres étoient d'une nouvelle espèce assez remarquable, inconnue jusqu'à nous, à ce que je crois, et qui n'a pas encore été décrite. Le Président de notre Université examina avec assez de soin ces vers, et les décrivit sous le nom de *trichurides*, parce qu'ils se terminent par une queue très-mince. Il parvint à découvrir leur structure au moyen du microscope, et fit graver des estampes très-détaillées des différens objets qu'il observa (1). Nous découvrîmes ces vers pour la première fois dans l'intestin cœcum d'un cadavre apporté de l'hôpital militaire dans notre salle de dissection. Ils étoient adhérens aux filamens d'une racine de reglisse qui n'avoit pas été entiérement altérée par la digestion. Ces vers nous ont présenté deux variétés, non-seulement dans ce cadavre, mais encore dans tous ceux où nous les avons rencontrés. Les uns ont une direction droite et sont assez semblables, si vous en exceptez leur volume et la forme de la queue, aux ascarides. Du reste, ils sont blancs et mous. Les autres sont courbés dans leur direction, contournés en spirale, de couleur cendrée, élastiques, et d'une consistance ferme.

Un grand nombre d'ouvertures de cada-

(1) C.F. Gotting. Gel. Anzeig. p. 25, 1761.

vres et des observations cliniques nous ont appris que les *trichurides* ont leur siége dans le cœcum, et qu'ils ne se trouvent jamais au-delà des gros intestins. Toutes les fois que la maladie devenoit putride, l'acrimonie des excrémens les tuoit; alors ramollis, flétris et macérés par cet agent destructeur, étoient entraînés dans le trajet des gros intestins, et chassés au dehors. Quelquefois aussi ils sortoient spontanément d'une manière critique; mais ils ne franchissoient jamais la valvule de *Bauhin*; nous ne les avons jamais vu sortir par la bouche, et l'ouverture des cadavres ne nous en a jamais présenté dans les intestins grêles.

Les lombricaux, au contraire, séjournent de préférence dans les intestins grêles; et sur-tout dans le *jejunum* et l'*ileum*. Il arrive pourtant quelquefois qu'ils sont attirés dans l'estomac par des sucs qui leur conviennent, et qu'ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils soient rejetés par le vomissement, ou qu'ils regagnent la partie inférieure du canal alimentaire. Les gros intestins étant toujours remplis d'excrémens durs, qui ne peuvent fournir à la nourriture des lombricaux, ne peuvent être le lieu que ces vers choisissent pour leur domicile; c'est pourquoi, on ne trouvoit guère, dans leur trajet que quelques lombricaux isolés, morts, flétris, et divisés en morceaux. La matière pultacée contenue dans les petits intestins, mêlée aux

saburres muqueuses et à une bile légèrement corrompue, a plus d'attrait pour eux, et ils ne gagnent guère que par erreur l'estomac qui ne renferme que de la mucosité et des substances chyleuses qui ne sont point mêlées de bile. Le duodenum n'est pas plus propice à leur séjour, parce que la bile y est encore à nu et n'est point amalgamée avec les autres matières. Peut-être aussi l'humeur pancréatique, orsqu'elle est viciée à un certain point, est-elle propre à former la nourriture de cette espèce de vers.

Les vers peuvent décider différens accidens : mais ce n'est point par la morsure ni par le picotement ; car ils n'ont pas de bouche ni d'organe au moyen duquel ils puissent mordre. Le plus souvent c'est à tort que l'on attribue à la présence des vers, des symptômes qui ne sont que l'effet de la maladie, ou de l'amas saburral qui leur sert de pâture. Le seul accident qu'ils puissent faire naître, n'est qu'une simple irritation et une disposition à l'inflammation, et ils ne produisent tout cela que par les mouvemens et l'agitation que leur imprime tout ce qui peut les fatiguer ; ils ne percent point les intestins, lorsque ceux-ci sont dans l'état d'intégrité ; mais quelquefois quand ils sont ulcérés et altérés par la maladie, les vers s'engagent dans les ouvertures qu'ils trouvent faites. Lorsque les vers sont

morts, ils augmentent la putréfaction des matières contenues dans les intestins. Par leur grande quantité, ils enlèvent au corps les sucs nourriciers ; quelquefois ils se réunissent en flocons, et obstruent le canal alimentaire ; alors ils affoiblissent la partie qu'ils occupent, en la distendant d'une manière soutenue, et déterminent l'inflammation. Les vers intestinaux, lorsqu'ils sont en petite quantité, sont très-avantageux chez les enfans pléthoriques, parce qu'ils enlèvent le superflu des sucs nourriciers, qui leur deviendroit nuisible.

L'épidémie muqueuse, lorsqu'elle se présentoit dans ce premier état, n'étoit jamais dangereuse ni funeste ; mais elle le devenoit par son passage à l'état aigu. Jusqu'à ce que la fièvre se fût mise de la partie, la maladie gardoit la marche chronique et résistoit aux remèdes ; car c'étoit le caractère immuable de cette maladie, de ne pouvoir se terminer sans coction ; et celle-ci ne pouvoit avoir lieu sans fièvre. Les médicamens ne détruisoient que des causes secondaires, mais ils étoient infructueux contre la cause première de la maladie, qui consistoit dans l'affoiblissement du système nerveux. Toutes les maladies d'obstruction restent long-temps cachées ; mais enfin elles s'aggravent, la fièvre s'allume et amène la crise et la solution de la maladie chronique. Trois

causes peuvent produire cette fièvre : la seule force de la nature, l'augmentation de l'état maladif intérieur, l'impulsion d'une nouvelle cause morbifique. Ses effets sont de détruire les obstructions des viscères et de rétablir les sécrétions dans leur équilibre ; mais si le mal est invincible, elle trouble, elle pervertit tout.

Ordinairement on fait peu d'attention aux petites fièvres qui sont sous la dépendance d'une maladie principale, parce qu'elles sont peu apparentes : cependant elles sont symptomatiques des affections abdominales. Ces fièvres s'élèvent tantôt la nuit, tantôt le matin, ne durent que quelques heures, sont vraiment éphémères, anomales, erratiques. Si elles ne peuvent détruire le principe morbifique du premier abord, elles reviennent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant établi une coction, la maladie puisse se terminer par une crise quelconque, mais toujours apparente (*f*). Il arrive même, que lorsque le désordre est plus grand, les accès de

---

(*f*) C'est la pratique populaire de faire prendre des infusions chaudes dans l'invasion de toutes les maladies. Cet abus qui est suivi d'inconvéniens, est fort souvent avantageux, il excite une fièvre éphémère artificielle, dont la solution est une sueur qui peut enlever les élémens d'une maladie plus grave qui alloit se décider. *N. D. T.*

ces fièvres deviennent plus fréquens, et décident même une fièvre aiguë.

Personne n'ignore les efforts que la Nature fait pour exciter la fièvre dans les maladies chroniques : la fièvre est dans ses mains le seul moyen qu'elle emploie pour le rétablissement de gens valétudinaires, et pour la conservation de la santé chez ceux qui se portent bien ; pour cela elle a recours aux petites fièvres symptomatiques qui surviennent la nuit ou le matin ; c'est par elles aussi qu'elle rend à l'état ordinaire l'homme sain d'ailleurs qui s'est enivré ou a éprouvé quelques fatigues par un exercice du corps trop long-temps soutenu. Ces fièvres enrayent toute espèce d'altérations, quelle qu'en soit la cause ; elles ne détruisent, ni elles ne soulagent du premier abord les différentes récrudescences d'une maladie chronique ; mais elles rétablissent un peu la santé, jusqu'à ce qu'une nouvelle cause, une augmentation de l'affection des parties internes, excite de nouveau la fièvre.

La solution de ces fièvres varie suivant la disposition des individus et la nature de la maladie : on la trouve dans un catharre, des pustules, des aphtes, des furoncles, des petits ulcères douloureux aux gencives ; dans un enduit muqueux qui revêt les dents, des gerçures aux lèvres, une abondante sécrétion de l'humeur sébacée des paupières, et du cerumen des

oreilles avec un prurit du conduit auditif, des exanthèmes chroniques ; dans la gâle, la diarrhée, le sédiment des urines, les sueurs du matin, le tintement des oreilles, le boursoufflement des yeux et de la face, accompagné d'une légère rougeur ; dans la tristesse, la colère et autres affections qui semblent tenir à une métastase sur les nerfs ; et enfin dans quelques évacuations critiques qui n'échappent pas à l'œil d'un observateur attentif; mais à peine se trouve-t-il un médecin sur cent qui remarque ces petites fièvres, et qui en examine les signes et les effets.

Il n'est cependant besoin que d'une légère attention pour saisir les différens signes qui annoncent cette fièvre. Immédiatement avant l'accès, le malade prend un air de santé plus parfait, qui s'annonce par la gaieté et la vivacité de l'esprit ; quoiqu'il ait beaucoup d'appétit, la présence des alimens dans l'estomac lui fait éprouver un poids, une tension, des renvois légers et le soulèvement du bas-ventre. Le ventre est paresseux ; sur le soir une somnolence extraordinaire s'empare peu à peu du malade, et en même temps il éprouve des bâillemens, un sentiment de palpitation (1)

---

(1) V. *Roger*, de perpetuâ fibrarum muscularium palpitione. Goett. 1760.

dans

dans les muscles des extrémités inférieures, semblable à l'impression que feroient des fourmis en se promenant sur la peau; les yeux deviennent secs, ou bien laissent couler quelques larmes. Quelquefois il survient de légères horripilations; le sommeil est d'abord doux et facile; mais bientôt il est troublé par la vision de quelque fantôme et par des insomnies. Souvent le malade s'éveille frappé de terreur, ou dans le moment d'une pollution. D'autres fois et sur-tout la nuit, il ressent dans les membres des douleurs accompagnées du gonflement des vaisseaux; il éprouve une chaleur fébrile avec plénitude et fréquence du pouls, un sentiment de froid et de pulsation dans la tête, des palpitations de cœur, la soif, la sécheresse de la gorge, l'insomnie, des inquiétudes; et jetant çà et là ses membres, il se débarrasse de ses couvertures. Il rend ensuite une quantité de vents; et une sueur abondante, principalement entre les cuisses, accompagne la chaleur de la fièvre. Le jour suivant, la langue est boursoufflée, épaisse, humide, blanchâtre; il y a de légères palpitations de cœur; la tête est pesante, la bouche sèche, et le malade est dans une espèce de stupeur; il survient bientôt des bâillemens, le malade étend ses membres, les larmes coulent des yeux, la soif se fait sentir, et la lassitude qui augmente au moment où les excrétions alvines veu-

lent se faire, se dissipe après qu'elles ont eu lieu. L'urine est abondante et limpide, et son expulsion s'accompagne d'une légère horripilation.

Parmi ces fièvres, il est une espèce plus légère, dans laquelle une horripilation précède toujours le sommeil, qui est doux, tranquille et se trouve accompagné d'une légère moiteur. Le réveil a lieu de bonne heure, une sueur douce et bienfaisante le suit de près et ramène les forces. Lorsque le malade a poussé une selle, sa santé est parfaite; il ne reste ni lassitude, ni stupeur, et les organes reprennent leur vigueur naturelle.

L'espèce de fièvre nocturne la plus commune se soutient jusqu'au matin; elle est familière à ceux qui prolongent leurs occupations dans la nuit; peu habitués au sommeil, ils restent sains et dispos jusqu'à ce qu'ils éprouvent un froid aux pieds, l'insomnie et un léger bourdonnement d'oreilles causé par la palpitation des fibres; le sommeil ne revient que lorsque les pieds ont recouvré leur chaleur naturelle. Une douce moiteur accompagne cette chaleur pendant le sommeil, qui ne soulage point. Ils s'éveillent, la matinée étant déjà fort avancée, avec une légère douleur de tête; ils sont tristes, languissans, hébétés, plongés dans une espèce d'ivresse; ils se livrent à leurs occupations sans activité. La langue, jusqu'au milieu du jour,

reste pesante, engourdie, épaisse, humide, et blanche dans toute son étendue. L'engourdissement des nerfs cède à une boisson adoucissante, ou à l'usage du lait étendu dans l'eau; et les malades recouvrent peu à peu la santé. L'urine qu'ils rendent dans la journée est séreuse, et dépose quelquefois un sédiment couleur de lait qui gagne le fond du vase; sa surface se couvre d'une pellicule grasse, de différentes couleurs et d'une seule pièce; le plus souvent elle ne dépose qu'un petit nuage.

Ces personnes sont d'ailleurs agiles, courageuses, ont l'esprit vif, aiment la méditation, et ne peuvent souffrir l'oisiveté (1). Leur caractère change à chaque instant; tantôt elles sont tristes et capricieuses, tantôt elles sont gaies outre mesure, sur-tout à l'approche du retour de la fièvre.

Si la maladie ne trouve pas de solution dans les sueurs ni dans les selles, il s'élève une série de fièvres de même caractère, jusqu'à ce que la maladie se termine par des pustules, par l'ulcération des lèvres, par des furoncles, un catharre, ou toute autre crise.

---

(1) La fréquence des fièvres nocturnes chez les enfans, tient, sans doute, à la grande mobilité du système nerveux; mais chez eux elles ne sont point suivies de lassitudes le lendemain.

Les fièvres nocturnes sont très-fréquentes chez les personnes qui, ayant quelque affection du bas-ventre, éprouvent une suppression de transpiration. Aussi les voit-on sur-tout régner toutes les fois qu'une température chaude est remplacée par une température froide, et que le vent souffle de l'est ou du nord.

On ne sauroit dire à quel point il importe au Médecin qui veut prescrire des règles d'hygiène, d'observer attentivement la Nature, et de n'être que son fidelle ministre. C'est ainsi que l'expérience ayant prouvé d'une manière certaine, qu'il existe des rapports de sympathie et une voie de communication intime et continuelle entre l'organe cutané et le bas-ventre; que les affections de cette cavité trouvent leur solution dans une excrétion critique s'opérant à la surface du corps, et que cette même excrétion venant à se supprimer, le bas-ventre en est affecté d'une manière fâcheuse; l'observateur verra que les fièvres, et sur-tout les fièvres d'un mauvais caractère, sont efficacement prévenues par nos fièvres nocturnes, lorsqu'on a soin de favoriser leur solution par la chaleur du lit et le repos. Il est donc hors de saison de vexer les personnes attaquées de ces fièvres, parce qu'elles se lèvent tard; il est aussi fort désavantageux d'éveiller les jeunes gens chez lesquels la Nature excite un sommeil bienfaisant; on les force

ainsi à cultiver et à orner leur esprit aux dépens de leur santé et de leur vigueur. Au reste, rien ne dispose plus aux fièvres abdominales du plus mauvais caractère, que d'arrêter ces sueurs du matin, et plus généralement de troubler les crises de ces fièvres nocturnes.

Nous avons observé dans le cours de notre épidémie, de quelle utilité sont dans les maladies chroniques, ces fièvres et les sueurs qui les terminent. Parmi les moyens que la Nature employoit pour en opérer la cure, on comptoit sur-tout, outre la fièvre intermittente régulière, suivie d'une solution parfaite, la gale, les dartres et autres maladies cutanées. Ceux qui se trouvoient sujets aux fièvres nocturnes, aux sueurs du matin, à des pustules, aux sueurs habituelles des aiselles, des pieds, et en général ceux qui avoient un exutoire (*g*) quelconque, ne recevoient point

(*g*) Voyez sur le bon effet des exutoires regardés comme moyen curatif et prophilactique de la peste, Fabrice de Hilden, cent. IV, observ. 23 ; et Diemerbroeck qu'il cite, hist. CX, Mercurialis et plusieurs autres Médecins célèbres. L'habitude contractée d'une maladie, dit *Grimaud*, rend inhabile à recevoir l'impression d'un miasme épidémique. La peste même peut se transformer en accès de goutte, chez un individu éminemment goutteux. *N. D. T.*

le levain épidémique ; et ils demeuroient intacts tant qu'ils favorisoient ces actes salutaires de la Nature ; bien plus, ils pouvoient fréquenter sans danger les hôpitaux, et même faire l'ouverture des cadavres morts de la maladie épidémique. Ceux, au contraire, qui n'étoient pas dans le même cas, se trouvèrent propres à recevoir et à développer le miasme contagieux.

Cette première espèce de maladie muqueuse se terminoit aussi par une excrétion critique muqueuse ou purulente, tels qu'une diarrhée muqueuse fatigante, une toux humide suivie de crachats muqueux, un vomissement pituiteux, des fleurs blanches, un catharre des narines ou de toute autre partie ; ou bien le corps se couvroit de pustules et d'éruptions dartreuses, de petits ulcères et d'exanthêmes. Les lèvres et les gencives s'ulcéroient, la langue, l'intérieur de la bouche et les gencives s'engorgeoient et se couvroient d'aphtes. On comptoit aussi au nombre des crises, la sortie des vers, soit par le vomissement, soit par les selles, qui étoient muqueuses. Toutes les fois que la matière morbifique recevoit un plus long travail de la part de la fièvre, il survenoit des sueurs pendant la nuit, et sur le matin les urines étoient troubles, bourbeuses, et présentoient un sédiment catharral et muqueux. On peut mettre aussi au nombre des crises de cette ma-

ladie, une tumeur œdémateuse occupant les malléoles, qui souvent disparoissoit après des déjections vermineuses. La maladie se terminoit de temps en temps d'une manière critique par la jaunisse qui régnoit alors, et quelquefois même lorsque la maladie prenoit le caractère aigu, la fièvre procuroit une espèce de crise.

L'indication qui se présentoit dans le traitement de la maladie, étoit d'évacuer la pituite qui se trouvoit mobile, de prévenir une nouvelle congestion dans les premières voies, et de porter les mouvemens vers l'habitude extérieure du corps. Il falloit aussi chasser le foyer vermineux, n'importe par quels moyens; et la maladie détruite, il s'agissoit de rétablir le ton des viscères du bas-ventre.

Les émétiques furent toujours employés pour le soulagement du malade, sur-tout lorsqu'on les donnoit, comme on dit, *per epicrasim*; non-seulement ils débarrassoient des congestions muqueuses, mais encore des foyers vermineux. Dans cette circonstance, les émétiques qui excitent les nausées sans irriter, méritoient la préférence: leur effet étoit de détacher et de délayer la mucosité stagnante; d'émousser l'acrimonie des humeurs contenues dans les premières voies; par un effort lent et soutenu, d'exciter, au moyen de quelques nausées, un vomissement facile, et même de solliciter doucement quelques

selles. Les émétiques irritans, au contraire, en secouant fortement l'estomac, affoiblissoient et disposoient au spasme et à une plus grande congestion de mucosité.

Lorsqu'il n'y avoit pas de fièvre, ou qu'elle étoit peu apparente, le mercure, et sur-tout le mercure cru trituré avec du sucre, paroissoit l'emporter sur tous les autres fondans et anthelmintiques. L'emploi du camphre étoit aussi avantageux sous ces deux points de vue; sur-tout, lorsqu'on l'unissoit au mercure doux (muriate de mercure doux). En vain nous avions recours aux amers pour détruire l'affection vermineuse. Mais lorsque la fièvre étoit développée, il falloit bien se garder d'employer les mercuriaux; les malades ne supportoient pas impunément son usage, qui amenoit une prostration de forces marquée; et la maladie ainsi que la fièvre s'exasperoient évidemment.

En général, toutes les maladies qui régnèrent sous cette constitution épidémique, demandèrent un traitement analogue à celui de la dyssenterie. Nous avons toujours retiré un succès marqué de l'usage des adoucissans, de la manne, des huileux, associés aux anodins.

Nous n'avons pas de spécifique capable de résoudre les congestions muqueuses établies dans cette maladie; et tout ce que nous avions tenté pour arrêter cette

espèce de métastase, et pour déterminer un mouvement vers les autres émonctoires, frustroit nos espérances. Nous n'avons retiré aucun succès de l'emploi des sels résolutifs, et d'autres substances bien plus actives, tel que le kermès mineral (hydrosulfure d'antimoine rouge), n'ont été d'aucune utilité. Nous ne retirâmes quelque avantage que de l'emploi du camphre, qui fut très-efficace pour calmer les spasmes et exciter les sueurs nocturnes.

Toutes les fois que la maladie chronique étoit sur le point de se terminer par la fièvre, quelques symptômes graves de ceux que nous avons énumérés ci-dessus se développoient et devenoient les prodromes de la fièvre qui alloit se déclarer. La diarrhée augmentoit pendant des semaines et même des mois entiers; il s'y joignoit quelquefois des traces de sang, et elle redevenoit ensuite blanche et pituiteuse. Les membres, les pieds, les mains étoient engourdis et fatigués, comme si des poids énormes eussent été suspendus à chacun d'eux. Les malléoles s'engorgeoient; une toux sèche, stomacale s'élevoit, et si elle avoit déjà lieu, elle s'aggravoit; le ventre devenoit douloureux, sur-tout à l'hypogastre; les nausées et le vomissement spontané augmentoient, sur-tout après les repas: le goût étoit dépravé, la bouche devenoit fade et amère, et le ma-

lade éprouvoit de la soif ; les gencives étoient engorgées, couvertes d'aphtes et douloureuses : enfin la fièvre s'allumoit.

III.

SECONDE ESPÈCE. Maladies muqueuses fébriles.

CETTE seconde espèce débutoit rarement d'un seul coup ; son invasion étoit ménagée le plus souvent par l'affection chronique qui lui servoit de préliminaires ; et la fièvre ne survenoit que peu à peu : nous vîmes rarement le passage de l'état chronique à l'état fébrile, se faire d'une manière subite : cette révolution n'avoit lieu que sous l'influence active d'une cause occasionnelle ; tels que les passions de l'ame, la colère, le chagrin, la terreur, etc. Les symptômes qui constituoient le prodrome de l'espèce que nous décrivons, étoient les mêmes que ceux qui constituoient l'espèce chronique, et n'en différoient que par leur gravité ; nous remarquâmes aussi quelques autres phénomènes assez rares : par exemple, la suppression du flux menstruel, la rentrée spontanée d'une hernie, ayant lieu dès le commencement de la maladie ; la cessation subite de la diarrhée chronique, suivie d'anxiétés fréquentes, d'une respiration difficile, d'un serrement de l'estomac, de vomissemens spontanés, et de

nausées suivies d'un grand froid, symptôme précurseur d'une maladie grave, et même d'une fièvre très-aiguë.

La violence de la fièvre dans son premier paroxisme et dans tout son cours, étoit presque toujours proportionnée au degré de froid qui marquoit son début. De sorte qu'un froid léger ou une simple horripilation étoient suivis d'une fièvre modérée, et se rapprochant plus du caractère des ephémères et des nocturnes que des fièvres continues. Mais celle qui avoit un début plus caché, marqué par des alternatives de froid et de chaud, devenoit suspecte de malignité.

La fièvre présentoit deux caractères différens ; elle étoit *bénigne* ou *maligne.*

La première offroit des différences frappantes dans le type et l'enchaînement des symptômes ; tantôt elle étoit continue régulière, tantôt intermittente régulière, tantôt elle étoit plus erratique et compliquée du type des fièvres éphémères et des fièvres nocturnes ; quelquefois aussi une nouvelle fièvre remplaçoit la première dont elle sembloit être une récidive, en même temps qu'elle en opéroit la solution. Les exacerbations avoient un mode certain, elles revenoient chaque soir et au même degré. La fièvre maligne avoit un redoublement plus fort tous les deux jours, et offroit la marche de l'hémitritée.

La fièvre simple bénigne se terminoit

chez la plupart au 7.e 11.e et 14.e jour. L'autre, suivant le degré de malignité et de complication, se prolongeoit jusqu'au 20.e et 21.e jour. Elle éprouvoit rarement une crise unique et parfaite ; mais elle offroit presque toujours des crises brisées qui toutes soulageoient ; elles étoient remarquables par leurs variétés.

I V.

De la Fièvre muqueuse bénigne.

Son début étoit presque toujours marqué par un frisson et un accès de froid assez intense, accompagnés parfois de nausées et d'un vomissement spontané. La fièvre erratique, au contraire, débutoit par des horripilations et par une chaleur fugace. Cette invasion avoit lieu, ainsi que chaque paroxisme, sur le déclin du jour, ou même sur le soir, (rarement le nouveau période de la fièvre recommençoit-il le matin). Pendant la nuit, une forte chaleur proportionnée à l'accès de froid qui l'avoit précédée, s'accompagnoit de soif, de douleur de tête, sur-tout au sinciput ; douleur plus ou moins obtuse, plus ou moins aiguë, suivant le caractère de la maladie. L'appétit se perdoit, si toutefois il s'étoit soutenu jusqu'à ce moment ; les premiers jours de la maladie, la plupart éprouvoient des envies de vomir continuelles, et une constipation. On

voyoit rarement des sueurs abondantes, et les parties supérieures en étoient très-rarement le siége. Rarement aussi appercevoit-on de légers *stillicidium* de sang. Il s'élevoit incontinent une toux stomacale, sèche, nerveuse, tantôt légère, tantòt violente. Les émétiques faisoient toujours rejeter une grande quantité de pituite, mêlée de plus ou moins de bile, et parfois de quelques lombricaux. Le sang sortoit de la veine avec bruit et par jet; le caillot se couvroit à sa superficie d'une croûte pleurétique, légère, blanche ou bleuàtre et à demi transparente; souvent il ne laissoit pas échapper de sérosité. Les gens pléthoriques étoient sur-tout tourmentés de douleurs poignantes dans la poitrine, dont le degré étoit mesuré sur celui de l'inflammation, et augmentoit par les efforts de la toux. Ces symptômes apparens de pleurésie s'accompagnoient souvent d'anxiétés à la région précordiale, de la gêne de la respiration, de douleurs aux hypochondres. Le malade étoit agité, ses forces diminuoient; son esprit abattu, devenoit sombre et inquiet. Quelques-uns tombant dans l'assoupissement, voyoient en songe des fantômes effrayans; d'autres étoient pris de délires qui augmentoient leur anxiété. Si la fièvre étoit très-aiguë et dans sa vigueur, au lieu d'une diarrhée on voyoit paroître une sueur accompagnée de douleurs dans les membres.

Chez quelques-uns au 3.e ou au 4.e jour, le ventre s'ouvrant sous l'emploi des laxatifs, il s'ensuivoit une diarrhée qui se soutenant pendant tout le cours de la maladie, sembloit être l'effet prolongé des médicamens. D'autres éprouvoient la diarrhée dès le commencement d'une fièvre légère et même pendant l'état chronique, qui en étoit comme le prodrome. Dès le principe de la maladie, les matières rendues par les selles étoient muqueuses ; vers son état elles étoient assez souvent mêlées de sang, et vers son déclin, elles devenoient bilieuses. Quelquefois les excrémens sortant avec impétuosité, étoient écumeux ; et lorsque la maladie de mauvais caractère tendoit à une terminaison funeste, ils étoient mêlés d'un sang putride, et répandoient beaucoup de fétidité. De temps en temps les déjections alvines s'accompagnoient de tenesmes, de douleurs, de coliques très-fortes, sur-tout dans la région du colon transverse. Très-souvent, les malades éprouvoient une douleur semblable à celle qu'ils eussent ressentie, si on leur eût fortement serré cet intestin. De temps à autre aussi, les excrémens se trouvoient mêlés des deux espèces de vers dont nous avons parlé. Les malades rendoient rarement des vents par la bouche ; quelquefois une diarrhée douce et modérée leur procuroit du soulagement.

Les pléthoriques gardoient le teint fleuri pendant tout le cours de la maladie, et quelquefois une teinte rouge recouvroit leurs membres. Le ventre étoit dur, tendu, douloureux au toucher; mais ce symptôme étoit plus fréquent chez les enfans que chez les adultes; il en étoit de même du prurit des narines. Les pieds devenoient quelquefois douloureux, mais ils enfloient rarement; l'enflure des pieds avoit lieu chez les enfans, dès l'invasion de la fièvre, lorsque la maladie étoit légère dans son principe. L'excoriation de l'intérieur de la bouche, accompagnée du boursoufflement de la langue et d'aphtes douloureux sur les gencives, formoit un symptôme assez constant, et presque spécifique de notre maladie. La bouche et l'arrière-bouche remplies d'une quantité de mucosité, devenoient sèches dans la plus grande chaleur de la fièvre. Chez quelques malades une grande quantité de mucus s'accumulant dans le larynx, rendoit la respiration stertoreuse. Le goût étoit dépravé, la bouche amère, la langue un peu sèche, pâle, blanche, glabre, recouverte d'un enduit muqueux, blanc, épais, sale; sa base étoit jaune, tirant sur le noir, ses bords et son sommet étant le plus souvent rouges. Les papilles fongueuses, rouges et saillantes perçoient à travers la mucosité; et ceci se remarquoit plus fréquemment chez les enfans

que chez les adultes, plus fréquemment aussi chez les femmes que chez les hommes. Très-souvent aussi, la langue et la superficie de la bouche étoient couvertes d'aphtes, qui s'ulcérant causoient des tourmens affreux. La voix devenoit alors plaintive, sur-tout dans le moment des douleurs. A moins que la maladie ne fût d'un mauvais caractère, elle présentoit dès le principe, des urines jaunes, rouges, épaisses et sans sédiment; au 4.e jour, elles paroissoient troubles, bourbeuses, offroient un sédiment cendré, muqueux, catharral, blanc, léger, filamenteux, dont une portion couleur de brique, formoit un cercle contre les parois du verre. Quelques malades rendoient pendant le frisson, des urines très-ardentes, ne sortant qu'avec peine; celles-ci étoient pâles et crues. Nous déterminerons difficilement le caractère du pouls, car il varioit beaucoup. Chez les pléthoriques, tant que le caractère inflammatoire prévalut, et dans l'état le plus simple de la maladie, il étoit plein, plus ou moins dur, et fréquent. Mais la plénitude et l'élévation du pouls diminuoient à mesure que le génie inflammatoire tomboit. Il devenoit alors par gradation, plus petit, plus serré et plus embarrassé; mais il conservoit sa fréquence. Pendant le délire, et lorsque les accidens nerveux se développoient, le pouls étoit petit, foible et

à peine le sentoit-on sous le doigt ; ensuite il reparoissoit grêle, fréquent et dur. A l'approche de la crise, il reprenoit de l'élévation, de la plénitude et de la liberté ; il perdoit sa dureté et sa vivacité, s'amollissoit et conservoit un peu de fréquence ; si la diarrhée augmentoit, et si les symptômes s'aggravoient du côté du bas-ventre, il étoit accéléré, fréquent, serré, un peu dur, inégal, irrégulier et même intermittent.

Quoique la fièvre éprouvât très-rarement une crise complette, cependant elle se terminoit laborieusement par plusieurs crises imparfaites (1), dont les unes soulageoient le malade, et les autres détruisoient successivement la maladie ; chez la plupart, il se développoit plusieurs crises imparfaites, qui toutes ensemble, ou bien se succédant les unes aux autres, en amenoient la terminaison.

Celles qui survenoient le plus souvent, se faisoient, 1.° par des sueurs qui avoient lieu la nuit ou sur le matin à différentes époques, le 9.e, 11.e, 14.e et 17.e jour. Elles s'élevoient pendant le sommeil, exhaloient une odeur acide ; il s'y joignoit quelquefois une légère tumeur œdémateuse aux malléoles. 2.° Par des vomis-

(1) Les crises, dont l'énumération suit, s'observèrent et dans l'état de simplicité, et dans l'état de malignité.

semens de pituite pure, ou mêlée de bile, se décidant spontanément ou par l'action d'un stimulus; ils étoient critiques lorsqu'ils survenoient à propos et accompagnés d'autres symptômes favorables.

3.° L'urine indiquoit la crise et l'opéroit elle-même, lorsqu'elle présentoit au 7.e, 9.e, 11.e jour un sédiment louable, blanc, léger, un peu briqueté, muqueux, lié, circonscrit, pesant; ou lorsqu'au 22.e jour ce sédiment étoit filamenteux et jaune. Quelquefois de deux jours l'un, il étoit catharral, rarement un peu rouge. On voyoit toujours surnager une pellicule grasse de couleurs variées. 4.° Quoique les aphtes de la bouche et de la langue ne parussent être qu'un symptôme pathognomonique de la maladie, cependant il arrivoit souvent, et sur-tout lorsqu'elles se convertissoient en ulcères, qu'elles devoient être regardées comme des mutations critiques, lesquelles se soutenoient depuis le 4.e jusqu'au 14.e jour et au-delà. Par la même raison, on pouvoit mettre au rang des crises, l'enflure des gencives qui survenoit le 7.e jour, ou en même temps que les aphtes. 5.° Cette maladie éprouvoit encore d'autres crises, qu'on pourroit dire purulentes; telles étoient les pustules qui faisoient éruption autour des lèvres le 11.e jour, celles qui paroissoient avec inflammation et sous forme de furoncles à la surface du corps, et sur-tout à

la poitrine et aux bras le 6.e, 11.e, 21.e et 23.e jour. Nous pourrions y joindre des pustules de gale et des exanthêmes de pourpre survenus le 14.e jour. Il se manifestoit assez rarement des ulcérations à la région sacrée, et sur le grand trochanter, le 17.e et 19.e jour. Elles étoient ordinairement précédées de métastase sur l'oreille interne, avec des bourdonnemens continuels, surdité et stupeur; ces symptômes avoient lieu depuis le 7.e jour, et l'ulcère établi, ils se dissipoient. 6.o La crise paroissoit quelquefois vouloir se faire au 7.e jour par une diarrhée muqueuse. Outre le sédiment des urines, les vomissemens et la diarrhée, on peut rapporter aux crises muqueuses, des crachats cuits, dont l'expectoration étoit aidée par une toux humide et douce; cette excrétion avoit lieu le 9.e et le 11.e jour. Les déjections alvines présentoient le 7.e, des vers des deux espèces mentionnées; ces évacuations étoient aussi critiques. A la même époque, la crise se faisoit quelquefois sur la gélatine du sang; et chez les femmes en couche, elle s'accompagnoit de la tuméfaction des seins. Nous pourrions peut-être aussi mettre au nombre des efforts critiques, les crachats teints de sang, les hémorragies du nez, qui survenoient le 10.e jour; quoique d'ailleurs, ces symptômes fussent très-légers.

On voyoit quelquefois la fièvre s'allu-

mer de nouveau après le 7.e ou le 11.e jour. Alors cette rechute se terminoit le plus souvent le 4.e jour par une diarrhée, ou par une évacuation de quelques onces de sang par les narines; le 7.e, par un sédiment laiteux dans les urines; et le 17.e, par l'engorgement des pieds.

Une petite fièvre lente venoit souvent détruire les restes de la maladie, après les avoir soumis à une coction suffisante.

La maladie se changeoit aussi d'une manière critique en une autre, dont l'issue étoit heureuse ou funeste, suivant la gravité de cette nouvelle maladie. Nous avons vu une seule fois la fièvre muqueuse reparoître sous la même forme, prendre ensuite au 7.e jour, après des horripilations vagues, le type intermittent. Sur la fin de l'épidémie, souvent la fièvre se terminoit par un ictère général ou local, maladie qui étoit alors très-fréquente. Elle laissoit aussi après elle différentes affections chroniques, des douleurs et des tremblemens dans les membres, un enrouement, des tumeurs et des abcès dans la bouche, des ophtalmies, de légères enflures œdémateuses des pieds; elle donna, de plus, naissance à une ascite mortelle.

Les différentes excrétions d'une mucosité crue ou cuite, les aphtes légers et peu nombreux, le type intermittent, l'enduit muqueux qui couvroit la langue,

la tuméfaction légère des pieds, et autres symptômes qui accompagnent en général toute maladie bénigne, dénotoient le caractère de simplicité de celle-ci. L'accélération, la dureté, la fréquence du pouls n'étoient pas de mauvais augure, quand elles ne s'accompagnoient pas d'autres mauvais symptômes; cet état du pouls étoit très-ordinaire. Plus une maladie muqueuse de la seconde espèce se trouvoit éloignée du caractère bilieux et putride, moins les viscères de l'abdomen présentoient d'altération; plus on étoit assuré que sa terminaison seroit heureuse. Mais lorsqu'il existoit quelque lésion intérieure, la maladie passoit bientôt de son état de simplicité à l'état bilieux et putride, et l'événement restoit douteux. Dans les hôpitaux, et lorsque le nombre des malades étoit très-grand, la maladie épidémique s'aggravoit, et l'on couroit plus de danger.

Lorsque la crise ne se faisoit pas au dehors, les viscères internes recevoient toujours quelque impression fâcheuse. Les malades périssoient d'une manière prompte ou lente, à la suite d'un ulcère ou de tubercules au poumon, ou de quelque congestion péripneumonique, ou d'une gangrène des intestins.

Cette issue fatale s'annonçoit, quelques jours avant la mort, par des douleurs dans le bas-ventre opiniâtres et très-vives, laissant entre elles très-peu de relâche.

Chez quelques malades la toux prenoit beaucoup d'intensité. La diarrhée devenoit peu à peu colliquative, les excrémens sortoient avec force et impétuosité, ou bien le malade les rendoit involontairement; ils étoient écumeux, bilieux, putrides, quelquefois sanguinolens et très-fétides; car à ce période, la fièvre devenoit vraiment putride maligne, et s'accompagnoit de la prostration des forces. Enfin, la gangrène s'étant développée, les douleurs s'assoupissoient, sans que l'état du malade fût plus rassurant; il revenoit à lui pour quelque temps, ou bien il tomboit dans un assoupissement accompagné d'un délire sourd et taciturne. La dissolution des humeurs s'annonçoit par des sueurs froides et d'autres évacuations colliquatives. Quelques malades rendoient des vers lombricaux.

Lorsque le poumon étoit le siége de la congestion, la mucosité obstruoit les bronches, et l'oppression des forces empêchoit l'expectoration. La respiration devenoit stertoreuse, et la mort frappoit assez tranquillement sa victime, comme cela arrive dans la péripneumonie maligne. Nous n'observâmes guère cette terminaison funeste, que lorsque le caractère de simplicité de la maladie dégénéroit en malignité, par le concours de causes étrangères.

Il falloit attaquer la maladie par les

moyens employés dans l'espèce précédente ; seulement, devoit-on en user avec plus de réserve, et avoir égard à l'état de la fièvre. Ici la congestion des premières voies étoit plus forte, et jouissant d'une plus grande acrimonie, elle excitoit des spasmes, altéroit les humeurs et les mettoit en dissolution : il étoit donc indiqué d'évacuer à propos les impuretés ; mais il falloit le faire doucement, de peur d'irriter le canal alimentaire. Aussi, les évacuans donnés *per epicrasim* devoient-ils avoir la préférence sur ceux qui agissent plus fortement. On se trouvoit fort bien des émétocathartiques ; et l'usage des altérans préparoit les voies, lorsqu'il y avoit trop d'irritation. La constipation qui avoit lieu les premiers jours, cédoit toujours pour l'avantage du malade, aux légers laxatifs salins associés à la manne. Mais dès que la diarrhée survenoit, il falloit s'abstenir des laxatifs, et sur-tout des sels. La saignée étoit rarement indiquée, et l'on ne devoit pas la pratiquer sans réflexion ; car il est toujours préjudiciable de saigner dans les maladies qui ont leur foyer principal dans le bas-ventre, à moins que le caractère inflammatoire de la maladie, les congestions sur la poitrine, l'état pléthorique de l'individu n'indiquent l'emploi de ce moyen une ou deux fois à son début et dans son période d'augment ; et alors même l'indication doit être tirée de l'état

du pouls (*h*), et non de l'existence de la douleur, des anxiétés, ou de tout autre symptôme trompeur. Au reste, la saignée étoit rarement indiquée (*i*) dans la vigueur et sur-tout vers le déclin de la maladie, la coction ayant déterminé une crise sur la gélatine du sang (*k*).

La Nature, au moyen de la fièvre, se débarrassoit très-bien des engorgemens pituiteux des premières voies; le médecin devoit donc tâcher de diriger ses efforts et les faire tourner au plus grand avantage du malade, pour arrêter cette métastase muqueuse qui se faisoit sur les organes

---

(*h*) On peut ajouter l'état des forces.

(*i*) Sur l'indication de la saignée dans les fièvres, et sur-tout dans les fièvres gastriques, voyez Schroeder, opusc. méd. t. I, dissert. IV, et t. II, dissert. I. Voyez aussi Pringle, Traité des maladies des armées, part. III, chap. 4. Tissot, dissert. sur les fièv. bil. trad. par Mahon, p. 248 et suiv. Barker, conformité de la médecine ancienne et moderne, p. 159. et autres. *N. D. T.*

(*k*) Cette théorie est parfaitement d'accord avec les idées physiologiques de l'illustre Bordeu, sur la vitalité des humeurs, et les changemens qu'elles éprouvent dans la coction des maladies; mais elles se trouvent en défaut vis-à-vis des expériences chimiques de MM. Parmentier et Deyeux, qui semblent constater que les fluides du corps vivant ne reçoivent aucune altération dans l'état maladif. *N. D. T.*

gastriques, et pour dériver cette humeur versles autres émonctoires, on ne pouvoit employer de moyens plus avantageux que les remèdes qui tempèrent l'acrimonie des humeurs contenues dans ces parties, qui calment et appaisent les spasmes et l'irritabilité, et poussent légèrement à la peau. On trouvoit tous ces avantages dans les remèdes employés dans la dyssenterie, les vomitifs et les laxatifs doux, la manne, les adoucissans et les anodins. On retiroit un avantage singulier de l'association des opiatiques et des laxatifs. Leurs vertus se tempèrent mutuellement, ils détruisent les spasmes, ils évacuent sans irriter, et disposent les mouvemens à se diriger vers la peau.

On dut faire un grand cas des médicamens qui excitent des nausées et adoucissent en même temps, sur-tout lorsque la diarrhée se déclaroit. Ici, comme dans la dyssenterie, on retiroit un grand avantage de cette classe de remèdes : en faisant une révulsion vers les parties supérieures, ils enrayent la trop grande action du mouvement péristaltique, et le rappellent à un juste équilibre. En général, il n'y a rien de préférable aux légers émétiques et aux médicamens qui excitent des nausées (1), toutes les fois qu'il faut arrê-

(1) Les personnes qui ne demandent que des remèdes agréables, ne savent pas où tendent

ter une diarrhée, ou dériver une congestion qui se fait sur le canal intestinal. Sous ce rapport, les sucs des végétaux l'emportent sur tous les autres, ils sont résolutifs sans être irritans; telles sont, la manne, les huiles, auxquelles on ajoute un peu d'ipécacuanha en poudre ou en décoction, ce qui est préférable.

La rhubarbe ne produisoit aucun bon effet, à moins qu'on ne la donnât à doses brisées pour exciter des nausées, ou qu'on ne l'associât aux autres remèdes. Car les médicamens dont la nature a quelques rapports avec celle de la bile, s'assimilent facilement avec cette humeur (*l*), et augmentent la saburre bilieuse, laquelle favorisoit beaucoup le développement de notre maladie. C'est donc à tort qu'on la regarde dans notre siècle comme un remède à tous maux, et que l'on ne parle

---

leurs désirs; et les médecins trop faciles qui aiment mieux leurs intérêts et leur réputation que le salut de leurs malades, font très-mal d'accéder à leur fantaisie.

(*l*) Ne doit-on pas croire avec plus de raison que ce médicament agit aussi en irritant la substance du foie rendue très-impressionnable par l'état maladif ? que l'effet de cette irritation est de produire une plus grande sécrétion de la bile, laquelle tend à participer à la corruption des congestions bilieuses déjà formées dans les premières voies ? *N. D. T.*

que de rhubarbe dans toutes les maladies.

Les résolutifs salins ne convenoient pas non plus ; il en étoit de même des résolutifs tirés des métaux ; comme les préparations d'antimoine, de mercure, etc. car lorsqu'il existoit une disposition scorbutique, leur principe dissolvante augmentant, ils n'agissoient pas seulement sur l'humeur muqueuse, mais encore sur les autres fluides; ils irritoient les nerfs de l'estomac, qui, déjà affoiblis, étoient plus impressionnables, et ils attiroient une nouvelle congestion sur des parties qui avoient perdu leur ton. Lorsqu'on avoit fait précéder les évacuans, le camphre (1) chassoit les vers ; il détruisoit d'une manière admirable les obstructions, calmoit les spasmes, le vomissement spontané et nerveux ; associé aux absorbans et aux émulsions, en détruisant l'érétisme, il portoit à la peau, et déterminoit les sueurs à l'époque de la crise. Il importoit beaucoup pour obtenir une heureuse terminaison, d'aider les efforts de la Nature, ayant égard toutefois aux jours critiques, et d'employer pour cela, suivant les indications, les émétiques, les évacuans, ou les diaphorétiques.

La méthode antiphlogistique ne convenoit pas ici. Le sel de nitre (nitrate de potasse) et le sel ammoniac (muriate

(1) V. Prange, dissert. de camphoræ virtute, Anthelmint. Gotting. 1759, p. 10 et suiv.

d'ammoniaque) (1) nuisoient par leurs *stimulus*, et avoient les mêmes inconvéniens que les sels résolutifs. Le meilleur antiphlogistique, étoit la saignée peu copieuse et rarement répétée. On pouvoit l'employer dans le premier stade de la fièvre, lorsqu'il étoit éminemment inflammatoire; autrement son usage devoit être proscrit. Il falloit aussi, à moins qu'il n'y eût complication bilieuse et putride, mettre de côté une autre classe de médicamens antiphlogistiques; savoir, les acides, et surtout les minéraux. Par leur usage, la mucosité rendue plus dense, plus épaisse, et plus ténace, sortoit plus difficilement de ses follicules.

Il falloit aussi être très-circonspect dans l'emploi des anthelmintiques, toutes les fois que la matière bilieuse avoit favorisé le développement des vers; dès qu'elle étoit évacuée, ces insectes délogeoient d'eux-mêmes, sans le secours de ces médicamens. Nous n'avons jamais eu recours impunément au mercure, une fois la fièvre allumée; car la propriété dissolvante de la fièvre prenoit une telle force par leur association, que la prostration des forces augmentant, le caractère de la maladie changeoit entiérement. Dans quelques cir-

(1) Le sel ammoniac a eu le plus heureux succès toutes les fois que la fièvre muqueuse a pris le caractère intermittent.

constances aussi l'usage des amers devenoit dangereux : donnés avant que la maladie eût atteint son état, ils échauffoient trop; comme la rhubarbe, ils avoient l'inconvénient d'augmenter la saburre bilieuse et le foyer vermineux. Mais, sur le déclin de la maladie, la coction étant fort avancée, les amers convenoient parfaitement pour chasser les vers, et en fortifiant les premières voies, ils rendoient la coction plus facile.

L'application prématurée des vésicatoires, ne servoit qu'à tourmenter inutilement le malade; ils augmentoient la tendance à la résolution des forces; et quoiqu'ils donnassent un pus louable, ils ne soulageoient point le malade; mais, appliqués plus tard, ils aidoient la marche de la Nature vers la suppuration.

Les lavemens adoucissans et détersifs apportoient un grand soulagement, surtout lorsque la maladie étoit violente, accompagnée d'anxiétés et de vomissemens spontanés.

L'analogie de la fièvre pituiteuse avec les fièvres intermittentes (analogie qui, à la vérité, est cachée et ne se découvre qu'à l'observateur attentif), indique ce qu'on dut espérer de l'usage de l'extrait de quinquina, et l'expérience le prouva. Plus la fièvre étoit marquée par des intervalles distincts et suivis de sueurs nocturnes, plus ce remède souverain, donné, autant

que possible, dans le temps de la rémission, étoit avantageux. Il étoit aussi très-efficace pour régulariser et soutenir le travail de la coction, enrayer la tendance à la gangrène, et favoriser de bonnes crises. Vers le déclin de la fièvre, seul ou associé à un autre extrait amer, il rétablissoit le ton des premières voies, détruisoit les œdèmes et autres restes de la maladie, en excitant la transpiration insensible. A une époque plus éloignée, la décoction de quinquina, et un extrait amer, suffisoient; on y ajoutoit un sel neutre, si on soupçonnoit un reste de congestion.

On remédioit fort bien à la foiblesse, suite de la maladie, par un mélange fait avec parties égales d'essence d'écorce d'oranges, de l'élixir de propriété de Paracelse, et demi partie de la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*; le quinquina en substance, uni à la limaille de fer, les eaux ferrugineuses, et les autres eaux minérales de même vertu, remplissoient la même indication.

V.

Fièvre Muqueuse, suite de rechûtes.

Les rechûtes étoient fréquentes, et la fièvre qu'elles décidoient, présentoit presque toujours un plus mauvais caractère

que la fièvre primitive, (exceptons-en cependant les rechûtes qui amenoient une fièvre intermittente). Quelquefois même, dans les hôpitaux, elle devenoit mortelle au second jour. Ces rechûtes étoient d'un très-mauvais augure, et le plus souvent, provenoient d'une altération ancienne des viscères, peu disposés à se résoudre, d'un squirre, par exemple; ainsi quoique la première maladie eût cessé depuis quelque temps, et que la santé parût rétablie, une disposition vicieuse du systême nerveux, que la première fièvre avoit bien modifiée en partie, mais qu'elle n'avoit pu détruire complettement, excitoit de nouveaux troubles. Souvent la maladie, lors même qu'il n'existoit aucune altération grave des viscères, ne se terminoit point par une excrétion critique, ni ne se convertissoit en une maladie d'une autre espèce, mais elle reprenoit son premier type; de sorte que, tous ceux qui entroient en convalescence avant d'avoir éprouvé une crise, ne pouvoient se regarder comme guéris. Tôt ou tard, l'étincelle qui couvoit sous la cendre, s'allumant au premier jour qu'on lui donnoit, l'*incendie* se déclaroit, et, contre l'attente du médecin et du malade, le rétablissement de la santé n'étoit qu'illusoire.

Le retour de la maladie étoit souvent dû à une erreur dans le régime, même

dans le cas le plus heureux où la fièvre avoit été détruite en grande partie par quelque crise. Souvent, par exemple, elle prenoit une nouvelle activité, lorsque le malade, dans le moment des crises et avant qu'elles fussent complettes, faisoit, pour soutenir ses forces, un usage immodéré de mets trop nourrissans et trop recherchés : car les alimens se mêlant à ce qui restoit de matières corrompues, se convertissoient eux-mêmes en impuretés. La pléthore se développant, excitoit dans le sang un état inflammatoire (qui étoit quelquefois soulagé le 4.e jour de la rechûte, par une hémorragie du nez). Le malade affoibli précédemment, ne pouvoit supporter cette mutation ; la dépravation de la bile se renouveloit, et sa congestion ramenoit la maladie.

Chez quelques-uns, l'épuisement des forces et le défaut de nourritures propres à les rappeler, déterminoient une vraie fièvre bilieuse putride, sans qu'elle fût précédée d'un état inflammatoire. Le malade, par la suite, tomboit souvent dans un état de consomption.

Après la fièvre muqueuse bénigne, les fonctions des intestins se rétablissoient en suivant un ordre remarquable : l'estomac s'acquittoit déjà des siennes, tandis que les intestins grêles étoient encore dans un état de débilité ; et lors-

que ceux-ci reprenoient leur vigueur, les gros intestins conservoient quelques traces de la maladie ; l'expulsion des vers, qui avoient survécu, se faisoit dans le même ordre que le rétablissement de l'intégrité des premières voies ; ils s'éloignoient peu à peu du voisinage de l'estomac, se retiroient dans la portion inférieure des intestins, d'où ils étoient chassés au-dehors, à mesure que la convalescence s'établissoit. Mais s'ils étoient attirés par de nouvelles amorces, saisissant avidement la nourriture qui leur étoit offerte, ils regagnoient le duodenum et l'estomac, et la maladie reparoissoit sous sa première forme.

V I.

FIÈVRE *muqueuse aiguë et maligne.*

UNE autre espèce de fièvre muqueuse, présentoit le caractère bilieux et putride. Ici la corruption étoit plus grande que dans l'espèce bénigne. L'une et l'autre ayant leur foyer dans le bas-ventre, étoient, sous ce point de vue, portées à la malignité; mais cette dernière méritoit sur-tout d'être nommée fièvre muqueuse maligne. Comme dans toutes les maladies en général, il étoit impossible de poser leurs limites respectives ; car les variétés intermédiaires, entre l'une et l'autre et la

mutation qui s'opéroit de la première espèce à la seconde, apportoient une telle confusion, qu'on recherchoit envain un point de séparation ; on distinguoit cependant les deux extrémités de cette chaîne. Leur nature étoit la même ; mais elles différoient par le degré, par le nombre des altérations, par les symptômes et par l'état pernicieux.

La fièvre maligne dépendoit toujours de causes plus graves, soit internes, soit externes. On trouvoit entre la muqueuse simple et la muqueuse maligne, la même différence que celle qui existe entre la fièvre intermittente régulière simple, et la fièvre intermittente maligne et pernicieuse. La muqueuse maligne pouvoit donc être regardée comme une dégénération de la fièvre muqueuse simple ; ou encore mieux comme une maladie muqueuse aiguë devenue très-pernicieuse.

Il étoit une fièvre qui tenoit le milieu entre ces deux espèces, participoit du caractère de l'une et de l'autre, et favorisoit particuliérement la diathèse vermineuse. On pourrroit donc l'appeller à juste titre, *fièvre aiguë vermineuse*.

Dans le cours de l'épidémie, la fièvre muqueuse maligne prit la place de l'intermittente maligne, lorsque celle-ci plus radoucie, après avoir duré quelque temps, tendoit à sa fin, et n'attaquoit çà et là que quelques personnes. Elle établit son

règne par-tout où elle put trouver des victimes. Elle se montra d'abord dans les lieux infectés par un grand nombre de malades ; tels furent les hôpitaux. Bientôt elle passa d'un hôpital dans un autre, lors même qu'il en étoit éloigné de quelques milles ; c'est ce qui lui valut le nom de *maladie des camps*. De-là elle gagna la ville, attaqua d'abord les chaumières et les tristes réduits de la populace, d'où ses ravages ne tardèrent pas à se porter sur le reste du peuple. Sa violence augmenta peu à peu, elle devint plus funeste de jour en jour ; de sorte qu'elle n'épargna point ceux qui hantoient fréquemment les hôpitaux, et qui se trouvoient tous les jours au milieu des malades, comme les médecins et les infirmiers. Ceux-là étoient plus exposés qui avoient une disposition particulière aux fièvres intermittentes, ceux encore qu'une affection du systême hépatique rendoit plus propres à recevoir l'influence de la malignité. Elle n'attaqua personne de ceux qui avoient eu la fièvre intermittente, l'automne précédente ; elle frappa toujours les adultes, rarement les jeunes gens, et jamais les enfans. Elle fut aussi plus funeste aux hommes qu'aux femmes.

Le premier période étoit toujours accompagné de quelque chose d'inflammatoire, et ce caractère, après la coction, dégénéroit en putridité. La malignité ne

favorisoit pas le développement des vers ; sur-tout après le période d'augment ; ils étoient, sans doute, contrariés par la chaleur et par la putridité de la fièvre. Au reste, leur présence aggravoit toujours la maladie ; car dans le premier période, ne pouvant résister à l'action de la fièvre, ils s'agitoient beaucoup et causoient de l'irritation ; dans le second période, leurs débris augmentoient la putridité.

Le cours de cette fièvre n'avoit pas de limites certaines et déterminées. Le plus souvent, comme toutes les maladies aiguës, elle s'étendoit au 14.e et même au 21.e jour ; souvent alors elle se jugeoit partiellement par une crise quelconque, et se changeoit en une fièvre lente, qui détruisoit peu à peu les restes de la maladie. Cette seconde fièvre n'avoit point de terme fixe ; elle s'étendoit jusqu'au 50.e jour de la totalité de la maladie, et quelquefois plus loin ; elle aidoit aux efforts critiques et les soutenoit, jusqu'à ce que le malade eût recouvré la santé. Mais la fièvre maligne n'avoit pas toujours une terminaison si heureuse, et elle tuoit les malades au 9.e, 14.e et 21.e jour.

L'issue étoit douteuse chez tous les malades, et se trouvoit accompagnée de beaucoup de danger ; le plus grand nombre succomboit, sur-tout dans les hôpitaux, où cette espèce dominoit : il est vrai que leur maladie étoit compliquée. Si

après le période d'inflammation, la fièvre ne revenoit pas à l'état de fièvre muqueuse simple, il falloit s'opposer de tout son pouvoir à la putréfaction, et tâcher d'exciter une crise salutaire quelconque ; autrement il survenoit un délire opiniâtre et furieux, un assoupissement profond, d'où l'on ne pouvoit tirer le malade ; et le plus souvent, la coction ne pouvant s'établir, la nature succomboit. La mort survenoit de deux manières ; tantôt une inflammation et une gangrène du bas-ventre tuoient plus ou moins promptement : tantôt la maladie portant sur le poumon, y établissoit des obstructions crues, sanguinolentes et gangreneuses, et détruisoit subitement ce viscère : ou bien, ces engorgemens un peu moins crus, présentoient un état muqueux, squirreux et même purulent ; et alors ils entraînoient plus lentement le malade à sa perte. Chez la plupart les désordres des deux cavités se trouvoient tellement liés ensemble, que ceux qui périssoient à la suite de la péripneumonie, étoient aussi victimes des profondes altérations du bas-ventre.

Les exanthêmes n'augmentoient ni ne diminuoient le danger, puisque plusieurs périssoient sans qu'il parût sur leur corps aucune trace de pétéchies, et que d'autres en étoient couverts au moment même de la mort.

En général, voici ce que nous avons remarqué sur l'issue de cette maladie. La fièvre muqueuse simple, par cela seul qu'elle prenoit le caractère de la seconde espèce, devenoit funeste ; et au contraire, la fièvre maligne n'avoit d'issue heureuse que lorsqu'elle pouvoit être rappelée à l'état de fièvre muqueuse simple.

Ceux qui portoient quelque altération ancienne dans les viscères, ceux qu'on tenoit à un régime très-sévère, de peur de favoriser une rechute, périssoient lentement ; et leurs forces étant épuisées, ils succomboient tantôt à un squirre ou à un ulcère interne, tantôt à un ulcère externe, vaste, et de mauvais caractère ; à une hydropisie, à la phtysie pulmonaire, ou à toute autre maladie de consomption.

Je remarquerai en général, que l'enflure des pieds, les aphtes sur la langue et dans la bouche (symptômes qui appartenoient à la muqueuse simple), ne se voyoient point dans la fièvre maligne ; mais un symptôme qui lui étoit propre, c'étoit de grandes douleurs dans les membres.

Les prodromes chroniques étoient moins apparens que dans la première espèce ; quelquefois même l'invasion de la maladie n'étoit précédée d'aucun mal-aise : on n'observoit point, ou que très-peu de traces de l'affection muqueuse ; rarement existoit-il un peu de diarrhée ; et si le stade chronique avoit lieu, il étoit beau-

coup plus court que dans la muqueuse simple. Au reste, la nature des symptômes avoit assez de ressemblance avec les prodromes ordinaires aux autres fièvres malignes. Le symptôme principal étoit une lassitude et un sentiment de pesanteur dans les membres. Bientôt la perte ou la dépravation de l'appétit, et la tristesse s'emparoient du malade, et précédoient de très-près l'apparition de la fièvre, qui devenoit d'autant plus mauvaise, qu'elle étoit plus douce et plus obscure pendant les premiers jours.

Fièvre muqueuse aiguë, maligne, bilieuse, putride, soporeuse.

Le commencement de la maladie étoit toujours trompeur. Elle se développoit chez quelques malades par des horripilations réitérées pendant le premier jour, suivies de chaleur sur le soir; chez d'autres, par une alternative d'horripilations et de chaleurs passagères. Quelquefois, tel qui s'étoit couché en bonne santé, étoit éveillé pendant la nuit par une fièvre violente, accompagnée du battement des artères de la tête, et d'une soif ardente. L'appétit se perdoit, les malades devenoient foibles, ils promenoient un peu les premiers jours, mais ils se soutenoient avec peine. L'ennui et la tristesse les empêchoient de se livrer à leurs occupations journalières; de deux jours l'un,

et quelquefois tous les jours, sur le soir, un mouvement de fièvre se développoit, et les obligeoit à se mettre au lit. Depuis le 4.e jour, ils ne pouvoient plus se lever. La tête étoit très-douloureuse, la soif intense, les veilles continuelles; ils se plaignoient d'amertume de la bouche, de rapports nidoreux, d'un sentiment de poids dans le bas-ventre; les nausées, les envies de vomir et le vomissement de matières muqueuses mêlées d'un peu de bile, se déclaroient; les forces étoient abattues. Très-souvent, des douleurs assez fortes, augmentant la nuit, semblables à celles qu'on éprouve dans un membre brisé, se faisoient sentir dans les extrémités; elles étoient légèrement soulagées par les relâchans; mais par intervalles, des spasmes dans les lombes venoient les exaspérer. Les premiers jours, il existoit ordinairement de la constipation; les douleurs du bas-ventre, les borborigmes et les tranchées étoient fort rares; du moins, tous ces symptômes étoient d'autant plus doux, que les douleurs des membres étoient plus fortes. Pendant la nuit, les malades se trouvoient très-tourmentés par la vision de fantômes. Toutefois, vers le 4.e jour, la maladie éprouvoit un léger amendement, suite d'une crise prématurée; de cette nature étoient les hémorragies du nez, la diarrhée, le sédiment des urines; mais bientôt la recrudescence des symp-

tômes avoit lieu, et ils devenoient plus graves.

Depuis ce moment, la douleur de tête s'accompagnoit de vertiges, et le vomissement apportoit un léger soulagement. Chez quelques malades, la diarrhée se déclaroit, mais sans douleurs; elle étoit, mais rarement, supprimée par des sueurs. Le 6.e jour, quelques gouttes de sang sortoient encore des narines. C'est aussi ce jour-là que le délire avoit lieu pour la première fois, il s'accompagnoit de sueurs assez abondantes. Le sommeil revenoit quelquefois, mais il ne réparoit point les forces, et étoit toujours troublé par des retours d'insomnies, et par l'apparition de quelque fantôme. Chez plusieurs, les bras, le cou, la poitrine, les cuisses se couvroient de pétéchies rouges, de figure ronde, rosacées, semblables à des morsures de puces.

Le bourdonnement des oreilles, la diminution de l'ouïe succédoient vers le 7.e jour, à la pesanteur de la tête et aux vertiges; ces deux symptômes se soutenoient encore, mais à un moindre degré. La respiration étoit gênée, fréquente et agitée. Les exanthêmes ne paroissoient pas lorsqu'il y avoit diarrhée fréquente. Quelques vers lombricaux sortoient de temps en temps avec les selles. Les excrémens étoient ordinairement bilieux, fétides, sortoient subitement et

avec force. A la même époque, où les exanthêmes se manifestoient chez quelques malades, ceux qui en étoient exempts, avoient les extrémités supérieures glacées, et n'éprouvoient qu'un léger sentiment de froid. La face et les lèvres conservoient, chez quelques-uns, leur fraîcheur pendant toute la maladie : chez quelques autres, lorsque la terminaison devoit être funeste, elles prenoient une pâleur mortelle, sur-tout dans les momens de délire. Le vomissement entraînoit des matières noires et vertes. L'insomnie et la vue des fantômes rendoient les nuits très-fatigantes. La voix étoit plaintive, foible ; à peine se faisoit-elle entendre chez quelques-uns. A mesure que la maladie faisoit des progrès, la prostration des forces augmentoit. Dans quelques cas, après des douleurs violentes de tête et dans les membres, une soif ardente, des veilles, des insomnies, des délires, il survenoit, le 9.e jour, une diarrhée fréquente, suivie d'une diminution remarquable des forces. Une toux sèche tourmentoit le malade, les forces ne suffisant pas pour chasser l'humeur muqueuse ; la sècheresse de la gorge qui suivoit, s'accompagnoit d'une soif continuelle. Les malades éprouvoient quelquefois, à la même époque, un léger sentiment de froid; de sorte qu'ils avoient bien soin de s'envelopper de leurs cou-

vertures. Les dents devenoient sales et noires ; les supérieures étoient sèches. Chez quelques-uns, la fréquence des selles augmentant depuis le 9.e jour, s'accompagnoit de la perte des forces et du tremblement des extrémités supérieures. La diarrhée s'appaisoit vers le 11.e jour, et quelquefois s'arrêtoit entièrement. A cette époque, la surdité qui devenoit plus grande, des évacuations alvines, muqueuses, critiques et légères qui soulageoient, une petite toux humide, avec expectoration et un bruit stertoreux du larynx, un sédiment laiteux dans les urines, l'éruption de quelques pustules, et enfin toute autre crise imparfaite, ou diminuoit beaucoup la maladie, ou la terminoit en quelque façon. Chez quelques-autres, la diarrhée qui s'étoit arrêtée, fluoit de nouveau modérément, devenoit critique, et présentoit le caractère muqueux. Le sommeil devenoit plus tranquille, et l'appétit se réveilloit un peu. Si les efforts critiques qui se faisoient à cette époque, ne suffisoient pas pour terminer la maladie, la coction se prolongeoit jusqu'au jour critique suivant ; les symptômes se soutenoient et devenoient même plus graves ; car la pesanteur de tête continuoit, la soif augmentoit par intervalles ; la respiration étoit toujours fréquente, courte, gênée, stertoreuse ; de temps en temps les larmes

couloient involontairement, les membres se couvroient d'un enduit terreux, les déjections alvines s'arrêtoient et ne présentoient plus rien de putride et de bilieux ; et si les excrémens ne reprenoient pas leur état naturel, il ne restoit qu'une légère diarrhée muqueuse, peu fatigante. Les nuits devenant plus tranquilles, étoient rarement troublées par des insomnies et des agitations ; les excrémens étoient mêlés de vers lombricaux privés de vie. La toux devenoit plus humide. C'est aussi vers le 11.e jour que l'on voyoit naître quelques pustules purulentes, que des ulcères s'établissoient sur le sacrum et sur le trochanter, etc. Le malade, qui jusqu'alors étoit resté sur le dos, se tournoit sur les côtés. L'urine présentoit un sédiment léger, jaune, copieux ; la diarrhée muqueuse continuoit en très-petite quantité, et la fièvre aiguë revêtoit peu à peu le caractère de fièvre lente : c'est au moyen de cette dernière, que la nature tentoit de se débarrasser des restes de la maladie. Depuis ce moment jusqu'au 21.e jour, tous les symptômes devenoient plus doux. Une coction lente se soutenoit et travailloit au retour de la santé. Alors le malade recouvrant ses facultés, voyoit avec une espèce de plaisir qu'il avoit échappé à une maladie grave. Les forces et l'appétit revenoient peu à peu.

Les autres signes et phénomènes observés dans cette maladie, varioient suivant son caractère et le tempérament des individus. Le sang qui étoit tiré de la veine, dans le début (le 4.e jour), se couvroit d'une croûte grisâtre, et présentoit les signes de l'inflammation ; il ne fournissoit que peu de sérosité ; la partie inférieure du caillot étoit rouge, et il en sortoit un sang noir. Si à une époque plus avancée de la maladie on ouvroit la veine, le sang sortant avec peine, couloit goutte à goutte le long du bras ; le caillot ne présentoit point de croûte inflammatoire, il ne s'en séparoit point de sérosité, il adhéroit intimément aux parois du vase, et sa surface étoit d'un rouge éclatant. Si une congestion sur le poumon nécessitoit une troisième saignée, le sang ne présentoit point de sérosité, mais il se couvroit encore çà et là d'une légère croûte. La soif étoit intense depuis le commencement de la maladie jusqu'à la crise ; dans le période d'augment, elle se joignoit à la sécheresse de la bouche et de la gorge ; mais sur le déclin de la maladie, elle diminuoit. Les malades éprouvoient parfois une toux sèche assez fréquente, les forces ne suffisant pas pour expectorer la mucosité. Dans le temps des crises, c'est-à-dire, vers le 11.e, 14.e, 17.e jour, elle devenoit plus humide, moins forte, et l'expectoration s'établissoit.

Depuis le 3.e jour, la langue étoit blanche, sèche, rude, sale, et présentoit une tache noirâtre vers sa base; peu à peu elle devenoit très-rouge sur les bords et au sommet, le milieu étant sec, jaune et noir. Au 9.e jour, elle paroissoit humide, couverte d'un enduit muqueux, jaunâtre, sale, et profondément silonnée; après la crise, elle étoit pâle, humide, nette. Chez quelques malades, tant que l'état soporeux se soutenoit, elle étoit d'abord humide, large, blanche, couverte d'une tache d'un jaune foncé, et de mucosité; mais bientôt elle devenoit peu à peu tremblante, sèche, noire, se retiroit sur elle-même en forme de globe, et le malade ne pouvoit la tirer au-delà de l'arcade dentaire. Les dents étoient en même temps sèches, sales et noires.

Les premiers jours, le pouls étoit plein, dur, fréquent; bientôt il devenoit petit, présentoit un peu de dureté jointe à la fréquence : il étoit quelquefois foible. Vers le temps de la crise, il devenoit plus plein, et la fréquence et la dureté se soutenoient à un degré modéré. Pendant une diarrhée critique, il étoit petit, un peu dur et fréquent. Chez ceux qui étoient menacés d'accidens soporeux, environ vers le 5.e jour, le pouls devenoit accéléré, dur, sans fréquence; par intervalles, il redevenoit

plein, rare, embarrassé, sans accélération, fréquent, crépitant, un peu dur; peu à peu il prenoit un peu de plénitude et de dureté, et parfois il paroissoit de nouveau rare, peu développé, pour reprendre ensuite de la dureté et de la fréquence. Les jours suivans, il étoit légèrement plein, dur, inégal, intermittent, sans fréquence. Aux approches de la crise, il présentoit plus de plénitude, de liberté, de fréquence et de mollesse.

Lorsque l'issue devoit être funeste, il devenoit foible, embarrassé et dur: enfin, s'affoiblissant davantage, il étoit marqué par de longues intermittences. Toutes les fois qu'une métastase se faisoit sur le poumon, le pouls devenoit plein, fréquent, un peu ondulant et pectoral. Les délires furieux étoient précédés d'un pouls débile, filant sous le doigt, vuide; de sorte qu'il sembloit que le sang ne couloit que sur les parties latérales de l'artère.

Lorsqu'on avoit à craindre le caractère pernicieux, le 4.e jour l'urine obscure, jaune, bourbeuse, déposoit un sédiment blanc, muqueux, avec un cercle sur les bords; puis peu à peu elle présentoit des caractères de recrudescence. Lorsqu'on la laissoit reposer, le lendemain elle paroissoit quelquefois trouble; le sédiment étoit peu abondant, furfuracé, et présentoit encore le *cercle*. Enfin, elle devenoit

ténue, crue, jaune, ne se troubloit plus, et tenoit en suspension quelques flocons dispersés; par intervalles elle redevenoit trouble (*m*); aux approches de la mort, elle couloit involontairement.

Lorsque la maladie devoit avoir une mauvaise coction, et par-là devenir funeste, son premier période s'accompagnoit des mêmes phénomènes que ceux décrits ci-dessus, avec quelque gravité de plus.

(*m*) Ces phénomènes ne devoient laisser aucun doute sur l'issue de la maladie, et le médecin avoit lieu de confirmer les pronostics tirés par Hippocrate, d'après l'observation des urines.

« Si les urines sont tantôt claires et tantôt » présentent un sédiment blanc et léger, la » maladie sera longue, et le malade n'est » pas exempt de tout danger. » *Prœ.* 17.

» Les urines qui présentent un sédiment » ressemblant à de la farine grossière, sont » d'un mauvais augure; elles sont encore » plus défavorables, s'il est en forme de » lames. Celles qui sont crues et ténues, » sont très-pernicieuses; mais il n'en est » pas de plus funestes que les furfuracées. » *Ibid.* 75.

» Les urines qui, contre toute raison, » présentent tout-à-coup des signes d'une lé- » légère coction, sont mauvaises. » *Coac.* 579.

» Les urines troubles, épaisses et jumen- » teuses, dénotent que la tête est affectée ou » le deviendra. » *Aph.* 70, *Sect. IV.*

plus. Mais depuis le 9.e jour, les symptômes les plus mauvais augmentoient le danger. Le bourdonnement d'oreilles, la surdité cessoient; les parties supérieures se couvroient de sueurs, et les forces tomboient dans un affaissement si grand, que le malade restoit couché sur le dos sans pouvoir changer de situation; il rendoit involontairement des matières noires, et quelquefois leur excrétion étoit accompagnée de borborigmes fréquens.

Un tremblement s'emparoit des extrémités supérieures; la langue se retirant sur elle-même, formoit un globe derrière les dents, et devenoit tremblante. Le malade tombant dans un état soporeux, éprouvoit de légers mouvemens convulsifs dans les extrémités supérieures; la respiration étoit difficile, inégale, stertoreuse. Les yeux s'obscurcissoient, se couvroient de saletés et d'une matière sanieuse; ils étoient immobiles et contournés sur eux-mêmes. Il survenoit un peu de bouffissure à la face. Le pouls étoit tantôt plein et présentant les caractères qui lui sont propres dans les affections soporeuses; tantôt il étoit petit, embarrassé, intermittent. Des soubresaults avoient lieu dans les tendons. Quoique vers le 11.e jour il reparût quelque lueur d'espoir, quoique la langue devînt humide, que le malade se couchât sur l'un et sur l'autre côté, et que les symptômes fussent un

peu moins violens, cependant tout l'appareil des mauvais signes reparoissoit le lendemain, et le malade reprenant sa première situation, restoit couché sur le dos: lorsqu'il se réveilloit, à peine se connoissoit-il; et tout son corps incapable de mouvement, étoit accablé, comme s'il eût été comprimé par un poids énorme. Chez quelques malades, tant que l'assoupissement se soutenoit, c'est-à-dire, avant le 11.e jour, la face et les lèvres étoient colorées, les veines tuméfiées, et la mollesse du pouls s'unissoit aux caractères que lui donnent les affections soporeuses. L'assoupissement reparoissoit le 12.e jour; les extrémités supérieures, et sur-tout la mâchoire inférieure, étoient prises de convulsions. La respiration étoit laborieuse; la langue tremblante, noire, sèche, ne pouvoit s'avancer au-delà des dents; et quoique les plaies des vésicatoires fluassent beaucoup, tous les symptômes devenoient plus graves. Les urines présentoient des caractères de recrudescence. Les mouvemens convulsifs qui, jusqu'alors n'avoient agité que les extrémités supérieures, s'emparoient aussi des extrémités inférieures. Le malade plongé dans un profond assoupissement, n'étoit réveillé par aucun moyen excitant; la langue n'étant plus libre, il faisoit entendre quelques sons obscurs, et murmuroit quelques mots à voix basse; et lorsqu'il vouloit tirer la

langue ou parler, la mâchoire entroit en convulsion. Il ne pouvoit avaler qu'avec difficulté et que très-peu de boisson à la fois, et la déglutition étoit toujours accompagnée de hoquet. L'urine couloit involontairement: le pouls dur, obscur, s'affoiblissoit : la respiration devenoit fréquente, courte, stertoreuse, et si laborieuse, que le malade ne pouvoit avoir son souffle qu'en portant les épaules en arrière, et en mettant à contribution tous les muscles agens de cette fonction. Enfin le plus souvent le 9.e ou le 14.e jour, la langue perdant tout mouvement, les boissons étoient rejetées par la toux qu'elles excitoient. Le malade se découvroit; il promenoit continuellement les mains autour du visage, comme s'il chassoit aux mouches, et palpoit ses couvertures, ayant l'air de saisir quelque chose. Le pouls devenoit de plus en plus foible, et son battement cessoit pendant de longs intervalles. Les soubresauts des tendons et les mouvemens convulsifs des membres augmentoient. Le malade restoit couché sur le dos, les genoux repliés, la bouche entr'ouverte, les yeux ouverts, contournés sur eux-mêmes, immobiles. La face se boursouffloit, le râlement occasionné par l'embarras muqueux du larynx, augmentoit peu à peu, et la mort s'accompagnoit des phénomènes qu'elle présente chez les péripneumo-

niques. Le ventre n'étoit jamais tendu ni avant ni après la mort ; au contraire, il étoit collé au dos, comme nous l'avions observé chez les dyssentériques.

Fièvre muqueuse aiguë, maligne, inflammatoire.

Quelques malades n'éprouvoient point de diarrhée. La maladie paroissoit plus inflammatoire que putride. Quelquefois même il y avoit constipation opiniâtre ; et s'il survenoit quelques selles ee matièresmuqueuses, elles n'étoient pas mêlées de vers. Dèsles premiers jours, soit que la fièvre fûtencore cachée et présentât un caractère trompeur, soit qu'elle fût marquée par des frissons et par la chaleur, la voix étoit continuellement plaintive. Après une ou deux hémorragies légères du nez, environ le 6.e jour, il sortoit des pétéchies abondantes, qui se soutenoient pendant toute la maladie, et même après la mort. Le 7.e jour, il se faisoit chez les uns une métastase sur le poumon, suivie d'une expectoration abondante avec bourdonnement des oreilles et dureté de l'ouïe : il en résultoit quelque soulagement ; le délire cessoit pour quelque temps, et même jusqu'au 12.e jour. Chez quelques autres, la Nature étoit moins bienfaisante ; et ce même jour, ils devenoient furieux, jetant de grands cris, tâchant de se déro-

ber à ceux qui les veilloient, ou de prendre la fuite ; le calme revenoit peu à peu, un délire sourd persistoit ; ils se frottoient les mains comme pour les laver ; enfin, l'assoupissement survenant, ils chassoient aux mouches, tomboient dans un état de stupeur, et le son plaintif de la voix cessoit. La maladie étoit soulagée par un catharre, par des crachats, par la toux, le flux des narines, par des évacuations muqueuses ; et le ventre étant resté paresseux pendant quelque temps, elle se dissipoit peu à peu vers le 18.e jour par des douleurs arthritiques des extrémités, lorsque ces douleurs étoient habituelles et héréditaires chez le malade.

Lorsque la maladie étoit plus légère, après des vomissemens spontanés et des douleurs aiguës dans la poitrine, le délire se déclaroit le 6.e jour, devenoit très-furieux, et s'accompagnoit d'anxiétés et de constipation ; il ne paroissoit cependant aucun exanthême : ensuite le malade rejetoit par le vomissement, des matières noires, muqueuses, mêlées de vers. Cette évacuation étoit peu à peu suivie d'amendement dans les symptômes. Enfin, le 11.e jour amenoit une abondante expectoration muqueuse, accompagnée d'une toux fréquente, et la santé se rétablissoit en un espace de temps assez court.

Chez quelques malades où la saignée fut négligée, après sept jours d'une consti-

pation opiniâtre, il se faisoit une jetée sur une partie affoiblie par une maladie antérieure, par exemple, sur le bassin et les parties génitales; une soif ardente se faisoit sentir les derniers jours, et bientôt une inflammation affreuse s'emparoit du bas-ventre et de la région pelvienne; une grande quantité de sang s'extravasoit dans toutes ces parties, et les gros intestins et les muscles se frappoient de gangrène. La veille de la mort, qui arrivoit le 12 ou le 14, il sortoit un peu de sang par le fondement.

Dans le traitement de l'espèce pernicieuse, le génie muqueux ne devoit pas être trop pris en considération, les indications se tiroient de son analogie avec les fièvres malignes, ayant égard à son origine, à ses affinités, et à l'inflammation qui la compliquoit. Mais pour décrire avec plus de clarté le traitement, nous diviserons la maladie en trois stades; celui de l'inflammation, celui de la putridité, ou plutôt de la coction, et celui de la crise; mais dans tous ces périodes, il y avoit toujours quelque chose de muqueux.

Dans le commencement de la maladie, l'émétique réitéré convenoit assez à l'état des premières voies; il en expulsoit les impuretés, emportoit un mélange de bile et de pituite corrompues; et par la secousse qu'il imprimoit, il détruisoit une

partie des engorgemens. On ouvroit le ventre, qui le plus souvent étoit constipé les premiers jours, par les laxatifs antiphlogistiques, par quelques doses de manne et de sel. Pendant le premier stade, on faisoit une ou deux saignées, suivant le degré de l'inflammation ; on donnoit les délayans, les résolutifs antiphlogistiques, tels que le sel de nitre, (nitrate de potasse) mais à petites doses; et on pouvoit y ajouter quelqu'acide végétal pour calmer la soif. L'indication de la saignée devoit toujours se tirer de l'état du pouls. Si la maladie tenoit beaucoup du caractère muqueux, les évacuans par le bas, donnés dans la suite de la maladie, apportoient beaucoup de soulagement. Nous avons vu souvent que les anxiétés et l'oppression de la région précordiale, étoient soulagées et même détruites après l'évacuation des vers, de la bile et de la pituite par le vomissement. Plus la putridité des premières voies se développoit, plus l'on devoit être reservé dans l'emploi des évacuans et des résolutifs, et par la suite, il falloit absolument les proscrire; car rien ne dispose plus les humeurs à la colliquation, que les médicamens de cette espèce. C'est la même raison qui devoit nous faire apporter beaucoup d'attention dans l'emploi de la saignée ; autrement on détruisoit les forces nécessaires pour mener la maladie à son terme ; on facilitoit

la dégénération des humeurs, et les symptômes putrides prenoient de l'intensité (1).

Le stade putride n'admettoit pas davantage les résolutifs de quelque genre qu'ils fussent, ni les évacuans, ni les antiphlogistiques salins; mais, c'est alors qu'étoient indiqués les remèdes qui arrêtent la colliquation des humeurs, et rétablissent les forces. Cette tendance à la dissolution étoit éminemment combattue par les boissons acidulées, tels que les acides minéraux étendus dans une boisson adoucissante, à cause du caractère muqueux de la maladie. Dans la suite, l'association de la manne à ces moyens devenoit assez avantageuse; et lorsque la putridité étoit un peu enrayée, on y ajoutoit quelque léger anodin. Dans quelques cas, on retira un grand avantage d'un mélange d'acide minéral, de manne et d'opium, très-efficace pour corriger et appaiser la putridité bilieuse du bas-ventre, pour calmer les spasmes et les douleurs, et arrêter cette métastase qui se faisoit sur les premières voies.

Rien ne fut plus propre à favoriser l'éruption des exanthêmes qui paroissoit avoir quelque difficulté à se faire, que la

---

(1) V. La dissert. de G. G. Richter, de coctionum præsidiis evacuantium usu eversis. 1758.

mixture ci-dessus, seule ou associée à de petites doses de camphre ; mais son usage étoit proscrit par les évacuations putrides du bas-ventre, ou par toute autre colliquation. Dans cette même vue, les émétiques furent parfois très-avantageux ; sur-tout lorsque les efforts de la Nature étoient enrayés par les impuretés des premières voies, et par les spasmes qui en étoient la suite ; ou bien lorsqu'une commotion étoit nécessaire pour développer ces mêmes efforts.

On remédioit avec plus de succès par les lavemens que par les laxatifs, à la constipation, qui dans l'état avancé de la maladie, n'étoit pas très à craindre, et se trouvoit le plus souvent très-avantageuse. Après le stade putride, on employoit avec utilité les vésicatoires ; ils frayoient à la Nature une route pour établir la crise, ou bien ils formoient eux-mêmes une crise artificielle. Leur application prématurée devenoit nuisible, et ils étoient peu utiles, lorsqu'on y avoit recours trop tard.

Vers le stade critique et pendant tout le cours de la maladie, nous avons reconnu une efficacité surprenante et comme spécifique dans l'extrait de quinquina. Il resserroit légérement le ventre, il renforçoit le genre nerveux et les parties affoiblies, il enrayoit la putridité, les mauvaises coctions et la gangrène ; il avoit une vertu singulière pour exciter de bonnes crises, et sur-tout les

crises purulentes (1). La mucosité qui s'étoit déposée à la suite de la crise dans le larynx et dans les premières voies, pouvoit être évacuée par l'émétique ou par un purgatif, ayant égard aux jours critiques. Si le dépôt de la crise menaçoit de se faire sur les poumons, il falloit exciter légèrement l'expectoration, en ajoutant le suc de réglisse aux autres remèdes ; on ne devoit pas négliger les révulsifs à l'extérieur, et les légers évacuans par le bas. Le reste du traitement se rapportoit à ce que nous avons établi en parlant de la première espèce de fièvre muqueuse.

Lorsque la maladie dans tout son cours présentoit un état inflammatoire très-décidé, sans mélange marqué de putridité, il falloit recourir à la méthode antiphlogistique, et employer les saignées, les évacuans antiphlogistiques, le nitrate de potasse (sel de nitre), le camphre, et autres résolutifs, ayant toujours égard au caractère pituiteux qui compliquoit la maladie. En général, on devoit appliquer une méthode de traitement combinée d'après les différentes complications de la maladie.

Les alimens devoient toujours être adoucissans, et pendant les premiers périodes, on devoit les tirer des végétaux, et les donner en petite quantité. Car sou-

(1) V. de Haen, rat. medend. in Nosocom.

vent, nous avons eu occasion de remarquer que tout devenoit pire par le seul usage des bouillons de viande. Ils exaspéroient la fièvre, et augmentoient la saburre putride. On pouvoit les supprimer avec d'autant plus de facilité, que quelques malades avoient de la répugnance pour toute nourriture animale. Mais, sur le déclin de la maladie, il falloit accorder peu à peu des alimens nourrissans et de facile digestion. Le plus souvent même, il étoit indiqué de réparer par l'usage de substances très-nourrissantes, les déperditions que le corps avoit souffertes. Et si les efforts critiques n'étoient pas soutenus par une diète convenable; si les fluides n'étoient pas tempérés et renouvellés par un nouvel abord de chyle, quoique la Nature eût surmonté jusqu'à ce moment tous les obstacles, il se faisoit une nouvelle dissolution dans les humeurs; les effets salutaires de la coction étoient détruits, ou du moins elle éprouvoit un tel retard, que n'étant suivie d'aucune crise, le malade essuyoit une rechute, ou bien les efforts de la Nature suffisoient à peine pour établir une crise lente; la convalescence étoit pénible et prolongée, et le corps ne recouvroit sa vigueur qu'à la longue. Nous avons fort souvent vu avec peine, des malades dont le sort nous faisoit compassion, payer de la perte de leur santé, l'application mal-entendue des règles dié-

tétiques. Nous dirons plus : combien de malades, qu'une diète moins sévère eût conservés, périssoient dans la convalescence, faute de nourriture ! La Nature, à différentes reprises, rassembloit ses forces qui n'étant point aidées d'un bon régime, ne pouvoient suffire pour établir une crise. Excitant une nouvelle fièvre, elle tentoit de nouveau à se débarrasser des restes de la maladie; mais le plus souvent elle manquoit son but, lorsque le médecin toujours plus craintif, refusoit les alimens nécessaires au rétablissement des forces. Après des efforts multipliés, la Nature succomboit enfin, et le malade épuisé par la faim et par la maladie, mouroit dans un état semblable à celui qu'amène la phtysie. Cette terminaison fatale étoit sur-tout accélérée par la complication d'une plaie ou d'un ulcère qui, fournissant un écoulement abondant de pus d'un mauvais caractère, minoit plus promptement le malade, et le conduisoit au tombeau. Quelques-uns plus dociles à leur appétit qu'aux ordres du médecin, se tiroient fort bien d'affaire, parce qu'ils prenoient à son insu quelques nourritures.

VII.

Troisième espèce. Maladie muqueuse lente.

L'ESPÈCE de maladie muqueuse que

nous avons nommé lente, n'attaquoit guère que les enfans entre 2 et 14 ans ; elle affectoit principalement ceux qui ayant eu la gale au commencement de l'hiver, se trouvoient guéris de cette maladie. Elle étoit légère et susceptible de guérison chez quelques-uns ; chez d'autres, elle étoit d'abord légère, mais le danger augmentoit peu à peu, et la maladie devenoit très-grave.

L'espèce lente la plus légère, étoit jointe à une fièvre toujours très-douce, quelquefois même, pendant toute sa durée, elle ne présentoit pas de fièvre apparente ; cette fièvre n'étoit point assujettie à un type certain, mais elle étoit erratique, s'élevoit par intervalles, et disparoissoit ensuite. Le même rapport qui se trouvoit chez les adultes, entre l'affection chronique muqueuse, la fièvre muqueuse simple, et la fièvre muqueuse maligne ; ce même rapport, dis-je, se trouvoit chez les enfans, entre la maladie lente la plus légère, et celle qui étoit plus grave. Les mêmes symptômes avoient lieu dans l'une et dans l'autre, seulement ils avoient plus de violence dans la dernière, qui étoit toujours accompagnée de fièvre marquée.

Les enfans à la mamelle étoient affectés plus légèrement; et ce qui étoit remarquable, c'est qu'ils se trouvoient exempts de vers et d'éruptions d'aphtes. Les enfans

un peu plus âgés n'eprouvoient que des symptômes très-légers et presque chroniques ; chez eux, la maladie étoit affoiblie par une espèce de crise externe continuelle, comme seroit, par exemple, une ophtalmie, etc.

Si la maladie s'accompagnoit de fièvre, elle commençoit par un froid léger, par un appétit désordonné, qui cessoit par intervalle ; de sorte que les malades ne se soucioient plus des alimens qu'ils avoient demandés un instant avant ; cependant, les enfans à la mamelle ne cessoient pas de teter. Chez quelques-uns l'appétit se soutenoit pendant tout le cours de la maladie. Chez la plupart, dès le début, le ventre étoit tendu avec dureté ; bientôt la soif devenoit intense, la bouche amère, la diarrhée fréquente, muqueuse ; les alimens occasionnoient un sentiment de pression dans le bas-ventre ; et chez quelques-uns, il se joignoit en même temps une chaleur fébrile avec douleur de tête. Quelquefois l'enfant rendoit des vers les premiers jours de la maladie ; très-souvent il survenoit, pendant le jour, des horripilations et des chaleurs passagères, avec une douleur de tête qui s'exaspéroit par intervalles ; quelquefois même on remarquoit un vrai accès de froid suivi de chaleur. La langue, le plus souvent, étoit couverte d'aphtes, et des ulcères très-douloureux s'emparoient des gencives et

de la langue. De temps en temps les narines démangeoient, la face devenoit rouge, les larmes couloient involontairement, et le sommeil étoit troublé par des terreurs. Le vomissement, suite des émétiques, procuroit la sortie d'une matière muqueuse mêlée d'un peu de bile. Il survenoit aussi une toux qui tourmentoit beaucoup les enfans, et qui s'accompagnoit d'une chaleur fébrile intense. Il ne se manifestoit aucun symptôme pleurétique, ni douleur des membres, ni vomissemens spontanés, ni sueurs. La diarrhée cessoit vers l'époque de la crise; l'appétit revenoit peu à peu, et la maladie se terminoit vers la troisième ou quatrième semaine; chez les enfans à la mamelle, par une tumeur œdémateuse autour des malléoles et sur le tarse; chez les autres, par des pustules de gale environnées d'un cercle rouge.

La langue étoit rouge, lisse, un peu sèche, nette, recouverte vers sa racine par une mucosité blanche; ensuite, elle se resserroit, et devenoit effilée et lisse comme un cuir: elle s'élargissoit peu après, étoit d'un rouge pâle, nette, humide et toujours lisse. Le pouls étoit plein, un peu dur, un peu vîte, et fréquent. L'urine rare, jaune, un peu transparente, présentoit un léger nuage avec un cercle. Dans la suite, elle devenoit trouble, laissoit déposer un sédiment d'un blanc rou-

geâtre ; sur la fin, elle étoit abondante, et déposoit un sédiment muqueux léger.

Dans quelques cas, sans qu'il y eût eu de la fièvre au commencement, du moins de fièvre apperçue par le malade, le ventre étoit ouvert pendant quelque temps, et se constipoit ensuite ; les yeux s'enflammoient avec tuméfaction des paupières, et rendoient une grande quantité de sérosité ténue, qui peu à peu devenoit plus épaisse et puriforme. Le ventre s'ouvrant de nouveau avec une douleur vague autour de l'ombilic, calmoit l'ophtalmie ; l'abdomen s'enfloit et devenoit dur ; il s'élevoit une petite toux, s'accompagnant d'un amas de mucosité dans l'arrière-bouche ; cette toux s'appaisoit par la suite. Les aphtes augmentoient en nombre et en largeur. Au bout de quelques semaines, il s'élevoit une petite fièvre remarquable, éphémère, ou nocturne, qui étoit suivie de l'éruption d'une ou deux pustules et de l'augmentation de l'ophtalmie, et de constipation légère. Des retours fréquens de diarrhée expulsoient une grande quantité de vers *trichurides*. Les gencives devenoient douloureuses. Enfin, les douleurs du bas-ventre étant calmées, la diarrhée continuoit quelque temps, et jusqu'au moment où l'ophtalmie qui, quelquefois étoit allée en augmentant, disparoissoit avec la maladie, après la sixième semaine.

La méthode de traitement devoit être analogue à celle que nous suivions dans les maladies muqueuses de la première et seconde espèce. On peut voir ce que nous en avons dit, et ne pas négliger les précautions indiquées par rapport à la fièvre. Les mercuriaux, et sur-tout un mélange de muriate de mercure doux (mercure doux), de rhubarbe et de camphre, étoit avantageux dans la maladie lente des enfans, lorsqu'elle étoit sans fièvre apparente.

On se trouvoit aussi fort bien du mercure crû broyé avec du sucre ; et chez les enfans plus jeunes, d'un sirop laxatif, auquel on ajoutoit quelque préparation mercurielle. Les autres anthelmintiques tirés des amers, tels que la semence de *santoline*, la conserve d'absinthe, etc. lorsqu'on n'y ajoutoit point de mercure, étoient sans effet. En général, les remèdes avoient peu d'action sur les vers ; le plus souvent leur expulsion étoit due à un effort critique, et non à l'action des remèdes.

Nous excitions le vomissement avec un électuaire, ou avec une décoction d'ipécacuanha et le sirop de chicorée, ou bien avec une mixture de manne et d'oximel scillitique ; et chez les enfans, nous nous servions du sirop émétique, qui leur répugnoit moins. Ces remèdes furent donnés, comme on dit, *per epicrasim*.

Nous donnions avec succès pour exciter

les selles, un laxatif adoucissant, avec la manne ou bien une émulsion avec le jalap, ou bien encore la rhubarbe sous différentes formes, la maladie n'étant pas très-bilieuse.

Le camphre avoit une efficacité marquée, soit qu'on l'unît au mercure comme correctif, soit qu'on le donnât dans des émulsions.

Les sels résolutifs, l'hydrosulfure d'antimoine rouge (kermès minéral), et autres médicamens de ce genre, qui agissent par un stimulus, ne remplissoient point notre attente; la fièvre, lorsqu'elle se mettoit de la partie, demandoit une méthode de traitement analogue à celui de la fièvre muqueuse.

La maladie étoit sur-tout funeste aux personnes peu courageuses, d'un caractère sombre, taciturne, aux malheureux qui se nourrissoient mal, qui habitoient des lieux humides, mal-propres, et à ceux qui avoient quelque disposition à la phtysie. Elle se déclaroit de deux manières; ou par une fièvre continue prolongée, destinée à faire la coction, très-distincte, très-remarquable, séparée par une intermission très-apparente, de la fièvre lente ou phtysique qui la suivoit, et qui étoit sur-tout caractérisée par le froid qui la précédoit; ou bien par une fièvre prolongée, trompeuse et cachée, séparée par une intermission très-légère d'une fièvre lente:

phtysique, qui étoit elle-même très-courte, et n'étoit pas précédée de froid. Cette dernière avoit lieu sur-tout chez ceux qui à la suite d'une répercussion de gale, avoïent quelque lésion dans un viscère. La maladie se prolongeoit pendant des semaines et même des mois entiers, et la Nature accablée, tâchoit de l'éliminer par des crises réitérées. Les malades qui succomboient, périssoient vers la 8.ᵉ, la 11.ᵉ et la 12.ᵉ semaine, et leur fin ressembloit à celle des phtysiques.

Le stade chronique primitif étoit semblable au prodrome chronique de la fièvre muqueuse décrit plus haut : l'appétit se perdoit, l'estomac éprouvoit, après le repas, un poids fatigant. De temps en temps l'appétit se réveilloit; mais les malades n'avoient pas goûté les alimens les plus désirés, qu'ils leur répugnoient. Souvent même la présence des boissons ou des alimens dans l'estomac, excitoit le vomissement.

La fièvre continue prolongée s'annonçoit le plus souvent par un frisson qui se faisoit sentir sur le soir pendant trois jours consécutifs, et quelquefois plus. Dans quelques cas, ce froid n'étoit pas très-marqué, l'appétit se perdoit : dans le début, la tête étoit douloureuse, mais elle ne l'étoit plus pendant les autres périodes de la maladie; la soif étoit intense, ne souffroit pas de rémission; et, comme la fièvre,

elle gardoit le type continu. Les pieds étoient froids, des vers lombricaux étoient rejetés par le vomissement; les nausées et le vomissement tourmentoient le malade, sur-tout lorsqu'il étoit debout. De deux jours l'un, il y avoit quelquefois un mieux être; mais ce mieux ne suivoit aucun type, ni aucune règle fixe. Il s'élevoit ensuite une petite toux stomacale, sèche, qui s'exaspéroit par intervalles, surtout à l'approche de la mort; des douleurs qui se faisoient sentir dans le bas-ventre augmentoient; ses parois s'enfloient et se durcissoient par degrés; la diarrhée survenoit, et souvent elle entraînoit des vers avec les matières excrémentitielles. Les malades ressentoient un grand froid, se plaignoient de foiblesse et de ne pouvoir se remuer; s'ils passoient quelques instans hors du lit, ils se tenoient assis auprès du feu. A une époque qui n'étoit pas fixe, et chez quelques-uns, presque dès le principe de la maladie, chez d'autres, quelques semaines avant sa terminaison par la mort, les pieds étoient pris d'une enflure qui occupoit d'abord les malléoles et le tarse, qui s'affaissoit par intervalles, augmentoit aux approches de la mort, et subsistoit jusque chez le cadavre. Dans la suite de la maladie, à une période peu déterminée, les malades étoient pris de frissons et d'un froid fébrile; et quoique leurs membres fussent chauds au tact, ils se

plaignoient d'un grand froid. Du moment où les frissons avoient lieu pour la première fois, le corps maigrissoit peu à peu, les forces se perdoient, et au bout de quelque temps, le malade ne pouvoit quitter le lit. Le froid n'étoit suivi ni de douleurs de tête, ni de chaleurs marquées. L'apparition de la teigne et du coriza, n'apportoit aucun soulagement; et la toux qui parfois étoit humide, redevenoit sèche. Après quelques frissons et quelques accès de froid, et après la diarrhée, les douleurs du bas-ventre étoient un peu moins aiguës; les gencives, les dents, la bouche entière étoient prises de douleurs, suivies d'un écoulement de salive. La langue et toute la surface interne de la bouche se couvroient d'aphtes qui augmentoient en nombre et en largeur, s'affaissoient, devenoient d'un jaune obscur; quelques-unes dégénéroient en ulcères profonds. Quelquefois la langue se couvroit en même temps d'un enduit épais, muqueux et jaunâtre. Ces aphtes causoient des douleurs pongitives et lancinantes, qui augmentoient sur-tout la nuit; elles étoient suivies d'excoriation et même de vrais ulcères (1). L'appétit étoit bon chez quel-

(1) La nature des aphtes est cancereuse. Si elles s'étendent un peu trop, le levain cancereux qu'ils renferment est porté par la circulation dans la masse du sang, et contribue avec les autres causes à la dépravation lente des humeurs.

ques malades, mais la mastication étoit empêchée par la douleur ; chez quelques autres, vers la cinquième semaine, les joues se tuméfioient aussi ; ils ne pouvoient ouvrir la bouche, mais la tumeur se dissipoit au bout de huit jours. Cette tumeur gênoit la respiration qui devenoit profonde ; la voix étoit très-plaintive. Des vers lombricaux sortoient avec les excrémens ; et pendant que la suppuration des ulcères et des aphtes se soutenoit, les parois du ventre s'affaissoient. Les douleurs de cette cavité revenoient par intervalles et sans diarrhée. Quelques malades rendoient avec des excrémens mous et jaunes, des flocons gras, ressemblans à de la graisse ; ils se plaignoient tous du froid dès qu'ils étoient hors du lit ; ils trembloient et ne pouvoient se soutenir, tant ils étoient foibles. Les ulcères entremêlés de larges aphtes, occupoient les gencives et le palais ; une ou deux hémorragies avoient lieu par la bouche, et le sang qui couloit des gencives se formoit en caillots qu'i lfalloit extraire. Depuis ce moment, les douleurs de la bouche étoient un peu soulagées. Les douleurs du bas-ventre descendoient de l'ombilic vers la partie inférieure de cette cavité, sa dureté persistoit, et le toucher faisoit ressentir de la douleur. Après la sortie des vers par la diarrhée et le vomissement, les douleurs s'appaisoient, et le ventre s'affaissoit et

s'amollissoit, la tumeur des pieds disparoissoit. Après quelque relâche, les douleurs de la bouche s'exaspéroient de nouveau par intervalles, et s'accompagnoient d'un flux de salive très-ténue.

Nous avions alors quelque lueur d'espérance. Le pouls s'élevoit, la diarrhée et la toux cessoient par intervalles; les malades désiroient ardemment de la nourriture; les forces se rétablissoient en quelque sorte. Bien plus, il s'élevoit pendant la nuit une ou deux fois des sueurs abondantes; mais bientôt tout alloit de mal en pis. Le malade éprouvoit un froid qui quelquefois se réitéroit, et étoit suivi de chaleur, de rougeur à la face, et de foif; ou bien, des chaleurs passagères remplaçoient ces derniers symptômes; le ventre s'enfloit de nouveau avec douleur: l'œdême des pieds reparoissant, ils devenoient douloureux au tact; l'appétit se perdoit tout-à-coup entiérement. Le bas-ventre devenoit dur. Une faim insatiable se faisoit sentir de nouveau. Les déjections alvines entraînoient une grande quantité de vers; le pouls étoit à peine sensible; ce qui s'accompagnoit de la prostration des forces. Dans certains malades, quelques semaines avant leur mort, une enflure cachectique s'emparoit de la face et sur-tout des paupières; elle diminuoit de temps en temps, mais elle subsistoit jusqu'à la terminaison funeste de la

maladie. Les aphtes reparoissoient avec une telle intensité, que le malade éprouvant trop de douleur, ne pouvoit tirer la langue. La perte des forces étoit suivie de l'amaigrissement du corps ; un flux involontaire d'excrémens noirs s'établissoit ; une diarrhée fréquente avec ténesmes, amenoit la chute de l'anus. Le malade, tombant dans un état soporeux, gardoit la bouche entr'ouverte ; ses dents devenoient sèches, sa face étoit hippocratique, il restoit couché sur le dos, les genoux repliés. Enfin, le ventre s'affaissoit, ou plutôt il sembloit se resserrer, se replier sur lui-même du côté de la cavité. La respiration se faisoit difficilement et par de longues intermittences, s'accompagnant d'un bruit stertoreux, occasionné par l'amas de mucosité dans le larynx. Enfin, des mouvemens convulsifs des membres et de la mâchoire inférieure, annonçoient les approches de la mort.

Les douleurs de l'abdomen, comme dans la fièvre aiguë, n'étoient point fixes; elles occupoient sur-tout la région du colon transverse; au commencement elles étoient légères et obtuses; mais à une époque plus avancée de la maladie, les efforts de toux les exaspéroient et en augmentoient la durée. Elles précédoient presque toujours les déjections alvines, et parfois s'accompagnoient de borborigmes : au reste, elles alternoient en quelque sorte

avec

avec les douleurs de la bouche. Les malades rendoient des vers en différens temps, et le plus souvent ces vers sortoient d'eux-mêmes, mêlés avec les matières fécales, ou bien la toux augmentant un peu, ils étoient rejetés par le vomissement.

Le pouls petit, dur, présentoit de la fréquence pendant presque tout le cours de la maladie, et les momens où nous ne lui trouvâmes pas ce caractère étoient très-rares; il offroit aussi, sur-tout dans le premier stade et sur la fin de la maladie, de la célérité jointe à la fréquence et à la dureté. Il étoit rarement plein; mais bientôt il redevenoit petit, foible et grêle; et une légère fréquence l'accompagnoit jusqu'à la mort. La langue couverte d'aphtes et d'ulcères, étoit toujours lisse, d'un rouge pâle, nette, humide, épanouie; parfois elle étoit un peu sèche, blanche à sa base, ou couverte d'un enduit muqueux, jaune et épais; dans les derniers instans, elle étoit collée derrière les dents; les papilles fongueuses étoient de temps en temps très-apparentes. L'urine étoit ténue, aqueuse, citrine; ensuite peu à peu, elle devenoit rougeâtre, épaisse, transparente et presque toujours elle étoit crue.

La seconde espèce s'accompagnoit, dès le principe, de diarrhée avec boursouflement et dureté du bas-ventre, auxquels se joignoient des douleurs et des tranchées. Bientôt une toux sèche stomacale

se mettoit de la partie ; les pieds s'enfloient, devenoient douloureux. Le plus souvent un frisson avoit lieu sur le soir, mais il étoit suivi d'une fièvre plus légère que dans l'espèce que nous venons de décrire. L'appétit se perdoit, le malade éprouvoit des nausées. Les émétiques expulsoient une matière muqueuse, ténace, mêlée de bile, qui, dans la suite de la maladie, devenoit d'un jaune obscur, muqueuse, bilieuse, mêlée de quelques lombricaux. Les douleurs de l'abdomen et la diarrhée même s'appaisoient de temps en temps. La soif s'allumant se faisoit sentir pendant tout le cours de la maladie. L'oppression des forces, amenoit l'amaigrissement. L'enflure de la bouche augmentant, s'accompagnoit d'un flux de salive et d'embarras dans la parole et la déglutition. Les gencives étoient en même temps si douloureuses, que le malade ne pouvoit ni fermer la bouche, ni tirer la langue. La surface interne des lèvres étoit couverte d'un grand nombre d'aphtes qui, peu à peu, se changeoient en un large ulcère, d'où découloit une humeur très-fétide, d'une saveur désagréable. Quelquefois la tumeur des pieds et de la bouche diminuoient un peu. Le plus souvent, les nuits se passoient dans l'insomnie et dans l'agitation. Parfois l'appétit se réveilloit et se portoit sur-tout sur des alimens légers ; souvent cependant il survenoit des nau-

sées, suivies de vomissemens spontanés ; et lorsque le malade étoit debout, il éprouvoit des vertiges et des envies de vomir. Sur le midi, mais très-rarement, une espèce de douleur de tête se faisoit sentir. De temps en temps, la toux devenant humide, le malade expectoroit une mucosité abondante ; mais bientôt après elle redevenoit sèche. Des douleurs dans le bas-ventre, autour de l'ombilic et toujours très-grandes, accompagnées de borborigmes, précédoient une diarrhée fréquente de matières muqueuses. Dans la suite, les déjections étoient mêlées de sang pur. Les malades étoient souvent dans un état de somnolence pendant la journée, et ils suoient un peu. La toux devenoit fréquente, la diarrhée sanguinolente augmentoit, le corps s'amaigrissoit, les pieds s'enfloient ; cependant le bas-ventre prenoit de la mollesse. Il survenoit rarement pendant la nuit, une chaleur accompagnée de soif et d'anxiétés. Les forces tombant, la face devenoit hippocratique, la diarrhée fétide, les excrémens étoient expulsés avec impétuosité.

Si à cette époque le regard reprenoit de la vivacité, si les joues se coloroient, si la diarrhée cessant, l'appétit revenoit un peu, bientôt tout ce mieux être se dissipoit. La face pâlissoit et devenoit hippocratique, une diarrhée putride, accompagnée de douleurs, reparoissoit avec

la toux. La respiration étoit fréquente, profonde ; le pouls vîte, très-fréquent, si foible qu'il s'éteignoit sous le doigt ; les yeux étoient larmoyans. La toux plus forte et plus fréquente de jour en jour, s'accompagnoit d'un râlement du larynx occasionné par un amas de *mucus* dans sa cavité ; des douleurs aiguës de la poitrine rendoient la respiration difficile, stertoreuse, intermittente et laborieuse. La déglutition étoit impossible ; le malade perdoit la parole, restoit couché sur le dos, les genoux retirés sur eux-mêmes, et périssoit dans des convulsions générales, le plus souvent vers la huitième semaine.

Le pouls petit, un peu dur, le plus souvent grêle, fréquent, présentoit rarement et par intervalles un peu de plénitude. La célérité et la dureté n'étoient pas constantes. La maladie étant plus avancée, le pouls tomboit beaucoup ; il devenoit successivement très-foible, accéléré, dur ; il étoit très-fréquent aux approches de la mort, et la fréquence étoit son caractère le plus constant pendant tout le cours de la maladie.

La langue étoit d'un rouge pâle, développée, humide, couverte d'une mucosité blanche ; peu à peu elle devenoit sèche vers sa base, blanchissoit et se couvroit de nouveau d'un enduit muqueux ; puis elle devenoit nette et

se couvroit de papilles saillantes et rougeâtres. Ensuite elle devenoit pâle, un peu jaune, humide et nette, et se resserroit sur elle-même; enfin, elle pâlissoit dans toute son étendue; et du reste, elle étoit lisse et nette.

L'urine étoit jaune, un peu rouge, transparente, le plus souvent crue; peu à peu elle devenoit rouge, peu abondante; elle étoit rarement épaisse, opaque, et présentoit aussi quelques légers nuages dispersés.

Quelques malades éprouvoient souvent un prurit des narines: chez eux le bas-ventre demeuroit souple et ne se soulevoit point, il ne paroissoit point d'aphtes. Au reste, la toux et la diarrhée étoient fréquentes, et dans la suite, cette dernière entraînoit des vers lombricaux. De temps en temps il survenoit des douleurs dans les lombes et une soif intense. La toux parfois devenoit humide, et s'accompagnoit de coriza. Les malades étant dans un état de somnolence, prenoient souvent le ton plaintif. Les douleurs du ventre s'aggravoient par intervalles. De temps en temps des vers lombricaux sortoient spontanément. Enfin, vers la huitième semaine, les forces étant épuisées, la toux et la diarrhée fréquentes, les malades éprouvant tout-à-coup un pressant besoin d'aller à la garde-robe, expiroient tranquillement sans éprouver de convul-

sions, entre les mains de ceux qui les entouroient. Le reste se passoit, à peu de chose près, comme dans la fièvre muqueuse aiguë, maligne, inflammatoire.

Le pouls étoit ordinairement plus plein que dans les premières variétés de l'espèce que nous décrivons ; il étoit cependant moins fréquent et moins accéléré. Sur la fin, il devenoit grêle, vîte et fréquent. Chez quelques malades, il étoit de temps en temps très-fréquent, plein et dur ; aux approches de la mort, il devenoit foible, accéléré et fréquent. La langue, d'un rouge pâle vers sa base, étoit couverte d'une mucosité d'un jaune obscur. Peu à peu elle paroissoit humide, lisse, restant toujours muqueuse ; sur la fin, elle se contractoit, devenoit rouge et nette.

Les symptômes de l'espèce la plus grave nous désignoient le caractère phtysique de la maladie : nous le trouvions dans son opiniâtreté qui résistoit à tous les remèdes, l'amaigrissement, et les phénomènes que présentoit l'ouverture des cadavres. Son affinité avec le scorbut étoit démontrée par les aphtes des gencives, les hémorragies, les ulcères malins, les douleurs dans les membres, les exanthêmes des extrémités inférieures qui, subsistant après la mort, les fluides les plus importans du corps humain

participoient à l'altération de l'humeur mnqueuse. Le fluide nutritif perdoit ses qualités requises ; il s'élevoit un mouvement intestin analogue à une fermentation, si je puis m'exprimer ainsi, qui par une dissolution lente, le détruisoit et enlevoit au corps sa nourriture. Les abondantes excrétions de mucosité enlevoient au corps la portion de cette humeur qui lui étoit nécessaire, et les vers, les ulcères, les congestions critiques, squirreuses, purulentes, les amas d'eau dans] le tissu cellulaire et les grandes cavités absorboient la gélatine qui devoit fournir à sa réparation. Aussi trouvoit-on dans les cadavres les premières voies et les poumons remplis de mucosité, les follicules muqueux très-gonflés, des vers des deux espèces, mais sur-tout des flocons de lombricaux. Les viscères étoient farcis de matières crues ; la poitrine et le bas-ventre présentoient des amas de tumeurs squirreuses ; cette dernière cavité présentoit des traces d'une sécrétion purulente ; les poumons étoient pleins de vésicules et de petits sacs qui renfermoient un pus plus ou moins cuit. Souvent on trouvoit les marques d'une gangrène lente, sur-tout dans la tunique villeuse, et la violence de la maladie étoit telle, que les anthelmintiques ordinaires, les résolutifs et même les adoucissans et les anodins l'aggravoient plutòt qu'ils ne la détruisoieut.

Mais lorsque la maladie étoit susceptible de guérison, elle n'attaquoit que les fluides muqueux et cédoit à l'emploi des remèdes. Que si par hasard, elle portoit jusque sur les humeurs douées d'une plus grande vitalité, elle étoit assez douce dans ses symptômes, et n'altéroit point les viscères, si d'ailleurs ils étoient sains auparavant; et alors la nature victorieuse, après une coction louable, se débarrassoit des humeurs qui lui étoient devenues étrangères par leurs viciations.

VIII.

Quatrième espèce de Maladie muqueuse, que nous avons nommée Accessoire.

La maladie muqueuse se présentoit sous une quatrième forme, c'est lorsqu'elle existoit avec une affection primitive, qu'elle marquoit de son caractère. La grossesse, le temps des couches et les plaies devenoient des circonstances qui favorisoient le développement de l'affection muqueuse. Toutes les maladies chroniques quelconques recevoient les influences de l'épidémie : et parmi elles se remarquoient sur-tout les affections invétérées du foie, de la rate et des poumons, et très-souvent l'hydropisie, les maladies phtysiques, les maladies vénériennes; très-souvent aussi le miasme

épidémique marquoit de son cachet les affections hystériques, hypocondriaques, les douleurs de colique et le rachitis. Enfin, presque toutes les maladies se ressentirent de l'influence de l'épidémie, quoique par leur nature elles fussent éloignées de son caractère. La liaison qui existoit entr'elles, se manifestoit et par des symptômes étrangers à la maladie primitive, et appartenant à l'épidémie, et plus évidemment par l'ouverture des cadavres. La maladie primitive dans cet état de complication, étoit toujours accompagnée de plus de danger, que lorsqu'elle étoit simple. Bien plus, différentes maladies qui par elles-mêmes étoient susceptibles de guérison, changeoient tellement et devenoient si rebelles par la circonstance d'être liées à l'épidémie muqueuse, qu'elles tuoient promptement le malade, ou qu'elles dégénéroient en une phtysie mortelle. Enfin, les dernières traces de la maladie muqueuse s'étendoient jusque sur les maladies aiguës de la constitution suivante, laquelle étoit fertile en petites véroles (1) et en pleurésies.

Chez plusieurs femmes enceintes, le développement de la maladie muqueuse excitoit, à un terme assez peu fixe, l'avortement ou l'accouchement prématuré.

---

(1) V. dissert. de morbo varioloso, p. 22, 23, etc.

Après avoir éprouvé quelques frissons, elles étoient prises d'une grande fièvre avec douleurs à la tête, dans le dos, les lombes et les extrémités; il s'y joignoit des anxiétés dans la région précordiale, une ardeur vive dans le bas-ventre, et un vomissement spontané. Les malades éprouvoient continuellement une soif très-intense. Après quelques légères douleurs d'accouchement survenues le 6.e ou le 9.e jour de la maladie, le fœtus sortoit sans difficulté. Enfin, il survenoit une foule de symptômes produits par la maladie muqueuse du bas-ventre et l'inflammation de l'uterus. Peu de femmes échappoient. La plupart périssoit de la gangrène qui, peu de temps après l'accouchement s'emparoit du bas-ventre, des intestins et de l'uterus; les cadavres gardoient long-temps leur chaleur et tomboient dans une putréfaction prompte. Nous trouvions dans les intestins une grande quantité de vers lombricaux, et quelquefois même des vers *trichurides*. Une mucosité abondante visqueuse, qu'on pouvoit à peine enlever, couvroit la surface interne de l'estomac. Plusieurs intestins étoient pleins de bile, et les villosités des intestins grêles étoient couvertes d'un enduit jaunâtre qui ne se détachoit qu'avec peine. Le plus souvent la rate présentoit de la mollesse, et quelquefois elle étoit d'un très-gros volume. Le foie étoit aussi mou, rempli de tubercules, et la vésicule du fiel

pleine d'une bile épaisse et abondante. L'inflammation gangreneuse s'étendoit sur l'estomac, le mésentère, les intestins qui étoient de couleurbleuâtre, et offroient çà et là quelques resserremens.

Nous trouvions toujours le fœtus mort, et il paroissoit avoir été affecté de la même maladie que la mère; car son cadavre présentoit l'inflammation du bas-ventre, les resserremens dans le trajet des intestins, le foie rempli de tubercules et marqué de taches livides; une grande quantité de matière muqueuse revêtoit l'estomac et le canal intestinal; leur superficie interne et toute la tunique villeuse étoient très-enflammées; les follicules muqueux très-proéminens, principalement dans le duodenum, devenoient plus rares à mesure qu'on s'éloignoit de cet intestin.

Chez quelques femmes la grossesse se trouvoit accompagnée d'une maladie chronique, qui se compliquoit elle-même de la maladie muqueuse. C'est pour cela que leurs cadavres offroient des phénomènes dépendans de la complication de ces trois états. On trouvoit souvent des calculs dans les bronches; des tubercules, des ulcérations, des concrétions calculeuses dans la substance même des poumons; les glandes bronchiques altérées, noires et endurcies; la glande thyroïde strumeuse, présentant de nombreuses vési-

cules remplies d'une humeur gélatineuse ; et enfin d'autres altérations chroniques.

Dans les femmes en couche, l'influence de l'épidémie s'annonçoit par des aphtes douloureuses, très-abondantes sur les mamellons, par des symptômes pleurétiques, par la soif, la diarrhée, la tuméfaction des mamelles, par l'œdême douloureux des pieds, remontant jusqu'au bas-ventre, et se changeant en une espèce de douleur sciatique.

Les blessés, de quelque manière qu'ils l'eussent été, succomboient presque tous d'une manière plus ou moins prompte, plus ou moins lente, sous l'influence de l'épidémie muqueuse, quoiqu'ils eussent joui jusque-là d'une santé parfaite. Dans les plaies graves, une fièvre aiguë s'allumoit; l'inflammation ne produisoit qu'un pus de mauvais caractère, fétide, ichoreux ; la gangrène se développant, s'accompagnoit des symptômes de la fièvre muqueuse, aiguë, maligne, laquelle participoit plus ou moins du caractère bilieux, inflammatoire ou putride. Les malades vomissoient des vers, de la pituite mêlée de bile ; le bourdonnement des oreilles survenoit, ainsi que la toux stomacale, et à leur suite, les autres symptômes qui appartenoient à ces maladies. Quoique quelques blessés échappassent à la fièvre ; leurs plaies ne se cicatrisoient point, et recevoient l'influence du miasme

contenu dans l'air, et après plusieurs rechûtes, la maladie dégénéroit en fièvre lente. Très-souvent même, dès le principe, elle prenoit le caractère lent, et avoit de l'analogie avec la fièvre muqueuse lente. La toux stomacale s'accompagnoit de douleurs atroces dans le bas-ventre, surtout dans la région du colon transverse; quelquefois même ces douleurs étoient si fortes, qu'elles arrachoient des cris aux malades. De fréquentes envies d'aller du ventre, étoient suivies d'évacuations d'une matière muqueuse, bilieuse, qui devenoit sur la fin putride et ensanglantée; elle étoit mêlée de vers des deux espèces; souvent une tumeur œdemateuse s'emparoit des pieds. Le corps maigrissoit. Les douleurs du bas-ventre cessant, le sommeil reparoissoit, et la gangrène des intestins ou les congestions sur le poumon, tuoient le malade. Les officiers blessés, qui se faisoient traiter en ville, éprouvoient le même sort que les soldats qui étoient entassés dans les hôpitaux. Aucune plaie, quelque légère qu'elle fût, même dans un sujet sain, qu'elle fût le produit d'un accident, ou faite par la main du chirurgien, ne pouvoit échapper à l'influence de l'épidémie; elle mettoit toujours en danger le malade. Le mauvais caractère du pus étoit un obstacle à la cicatrice; et ce pus lui-même, produit d'une mauvaise coction, devenoit

une espèce de ferment qui communiquoit le miasme contagieux à toutes les humeurs; les plaies perdoient leur fraîcheur, et les fluides épouvoient une telle dépravation, qu'ils tomboient enfin en colliquation. Le sang répandu dans les opérations chirurgicales, et celui qu'on tiroit de la veine, étoit appauvri, d'un rouge désagréable, un peu noir, dépourvu de gélatine, de consistance, et très-liquide; il étoit aussi plus aqueux que dans l'état de santé. Le caillot se formoit difficilement, s'environnoit d'une grande quantité de sérosité, et se couvroit d'une légère croûte inflammatoire. Les plaies formées par la lancette, elles-mêmesne se fermoient qu'avec peine, et après plusieurs jours; leurs lèvres abreuvées de pus, étoient encore séparées l'une de l'autre.

Les plaies du bas-ventre étoient les plus dangereuses, car elles rendoient une sérosité sanguinolente très-abondante, et étoient très-promptement suivies de la gangrène et de la dissolution des humeurs. Il s'élevoit une fièvre inflammatoire abdominale, avec douleur dans les membres, toux légèrement muqueuse et soif. Le ventre se tuméfioit et devenoit douloureux; l'esprit étoit agité; le hoquet, les vomissemens se déclaroient; des sueurs recouvroient les parties supérieures; il survenoit du délire, des anxiétés, et le malade rendoit des sons plaintifs. La langue

étoit tremblante, blanchâtre et recouverte de papilles blanches et saillantes. Les sens s'affoiblissoient, le tintement des oreilles avoit lieu, la voix étoit plaintive, rauque et prompte. La face pâlissoit et devenoit hippocratique. Le pouls plein et fréquent au commencement, s'affoiblissoit, la débilité augmentant de plus en plus. Une odeur gangreneuse remplissoit la chambre du malade; la tuméfaction du ventre augmentoit; la respiration étoit gênée, profonde, courte, prompte; les malades désiroient ardemment de changer de lit; ils ramassoient des flocons, et se frottoient les mains comme pour les laver. Les yeux s'obscurcissoient, se contournoient sur eux-mêmes. Les sueurs colliquatives avoient lieu en même temps, les excrémens couloient involontairement; les extrémités et le bas-ventre devenoient froids; enfin, de légères convulsions précédoient la mort, ou bien le malade expiroit tranquillement, en s'allongeant dans son lit.

Les symptômes de l'affection muqueuse qui accompagnoient l'hydropisie, approchoient beaucoup du caractère de la fièvre lente muqueuse; quelquefois même l'hydropisie étoit elle-même la crise d'une fièvre muqueuse qui avoit précédé; car elle survenoit après la cessation d'un flux de ventre, qui duroit depuis plusieurs semaines. Elle occupoit d'abord la face, ensuite le bas-ventre, et enfin les pieds.

Elle s'accompagnoit des symptômes ordinaires de toux, de soif, de foiblesse et perte d'appétit. La peau se couvroit çà et là d'excoriations gangreneuses, qui laissoient échapper de tout côté une grande quantité d'eau presque purulente et âcre, toutes les parties du corps étant douloureuses au plus léger contact. Enfin, la diarrhée reparoissant, entraînoit des vers. Quelques malades éprouvoient une toux spasmodique véhémente, des douleurs dans le bas-ventre. Ils avoient la langue couverte d'un enduit muqueux, et de papilles saillantes; ils éprouvoient du froid sur le matin, et l'intumescence qui avoit commencé par lesparties inférieures, gagnoit peu à peu les supérieures. Sur la fin, les parties œdématiées s'affaissoient, et les pieds seuls restoient enflés. Enfin, les malades ne pouvoient plus avaler; ils exhaloient une odeur cadavereuse et périssoient. L'ouverture des cadavres offroit une grande quantité de vers, des tubercules dans le foie, la tunique villeuse des intestins enflammée, et se détachant aisément. Les intestins grêles contenoient une matière muqueuse et bilieuse, quelques traces des follicules muqueux; phénomènes qui attestoient assez l'influence de l'affection muqueuse.

La phtysie pulmonaire, outre les symptômes qui lui sont propres, s'accompagnoit, en se liant à l'épidémie muqueuse,

d'une enflure œdémateuse des pieds avec douleur, d'exanthêmes secs ressemblans à des boutons de gale, de petites vésicules en forme d'aphtes dans la bouche et la gorge, d'ulcérations aux lèvres, d'un flux de ventre continuel, gélatineux et colliquatif, et par intervalles, de sueurs abondantes.

Le caractère muqueux compliquoit aussi les affections de colique ordinaires aux hypocondriaques. Ces malades éprouvoient un sentiment douloureux de pression dans la direction du colon transverse, qui revenoit quelquefois par intervalles, et se dissipoit enfin par une excrétion alvine de matière muqueuse. La maladie terminée, étoit remplacée par un catharre qui lui-même avoit été supprimé avant qu'elle parût.

La même complication accompagnoit quelquefois l'affection hystérique : elle se reconnoissoit à une grande soif, à une diarrhée fréquente et continue, accompagnée de tranchées et de défaillances, à un vomissement de matières bilieuses, amères, aux douleurs de coliques. A ces symptômes se joignoient une langue couverte de mucosité, excoriée, couverte de pustules et d'aphtes jaunâtres, et une toux sèche stomacale.

Plusieurs autres maladies chroniques de différentes espèces, revêtoient le caractère de l'épidémie muqueuse; de ce nom-

bre étoient les palpitations de cœur, et d'autres maux tant légers que funestes. On peut prendre une idée de ces derniers dans les dissections des cadavres, dont nous avons rapporté l'histoire à la suite de la troisième Section de ce traité.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le virus vénérien devenoit très-rebelle par son association avec l'épidémie muqueuse; de sorte qu'il n'obéissoit à aucun remède, et devenoit mortel en déterminant une phtysie nerveuse assez semblable à la fièvre étique muqueuse. Les remèdes, dont l'efficacité dans cette maladie est incontestable, trompoient notre attente; et par les mercuriaux et autres remèdes employés de toute manière, il fut impossible d'établir une bonne suppuration dans les ulcères, et d'obtenir une salivation favorable. La maladie restoit dans un état de crudité; les humeurs sembloient plutôt tendre à une dissolution lente; enfin, la Nature épuisée par de vains efforts critiques, succomboit.

SECTION III.

Observations recueillies pendant le cours de l'Epidémie muqueuse.

I.

Nous allons donner une collection d'observations, pour mieux éclairer la nature de la maladie muqueuse, par l'histoire de quelques malades, et par les recherches faites dans les cadavres. D'après l'ordre que nous avons déjà suivi, nous tracerons d'abord l'histoire de quelques maladies simples ; nous passerons ensuite aux malignes, à celles qui prirent le caractère lent, et enfin, à celles qui se joignirent à d'autres maladies. Ce que nous avons fait et écrit, est renfermé dans un bien plus grand nombre d'observations ; mais la foule des malades étoit si grande, et nos occupations si multipliées, que nous ne pouvions recueillir exactement l'histoire de chacun d'eux. Au reste, peu importe pour le lecteur d'en avoir sous les yeux une plus grande quantité ; car toutes lui eussent offert les mêmes phénomènes. De toutes les observations que nous avons entre les mains, nous ne communiquerons que celles qui peuvent donner une

idée juste et suffisante de la maladie. Nous n'avons point mis de côté, ni égaré les histoires moins complettes ; mais de leur ensemble, et de quelques autres fragmens, nous avons tiré la notice générale qui forme les premières sections de cet ouvrage.

I.re OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse bénigne.

(*Maladie chronique passée à l'état de fièvre muqueuse bénigne.*)

UNE femme âgée de 40 ans, avoit eu pendant trois semaines une diarrhée. Les matières excrémentitielles dès le principe, étoient mêlées de sang; mais après quelques doses de rhubarbe, elles étoient devenues muqueuses et blanches. Les premiers jours de la maladie avoient aussi été marqués par une fièvre qui s'élevoit sur le soir avec ardeur et incontinence d'urines. Elle avoit rendu quelques vers, même avant que la maladie se fût déclarée. Le 10 Janvier, la malade étant encore à jeûn, éprouva des nausées, des envies de vomir, avec une toux sèche. Après avoir mangé, elle se plaignit de nausées, d'un sentiment de pression dans le bas-ventre, qui fut aussitôt suivi d'une déjection alvine qui la fatigua beaucoup. Elle avoit de l'appétit, quoique le

goût fût dépravé ; et les alimens lui repugnoient aussitôt qu'elle les avoit pris ; elle éprouvoit une soif continuelle. Les extrémités étoient pesantes et douloureuses, les jambes engorgées autour des malléoles. Le pouls étoit petit, un peu fréquent ; la langue d'un rouge pâle, humide, lisse, couverte d'un léger enduit muqueux blanchâtre. Le sommeil fut paisible.

11 Janvier. Un émétique expulsa une grande quantité de matières muqueuses sans bile, ce qui allégea les symptômes. La douleur et la tuméfaction des gencives, effet d'un mélange de rhubarbe et de mercure doux que nous employions alors, succédèrent à la diarrhée qui étoit muqueuse, de bonne qualité, de couleur brune, accompagnée de douleurs dans le ventre, et qui se soutint jusqu'au jour suivant et disparut : la dépravation du goût cessa, et fut remplacée par un sentiment de soif. L'urine qui, étant rare et bourbeuse, présentoit un cercle contre les parois du vase, et un sédiment blanc, muqueux, abondant, devint plus copieuse, ténue et aqueuse. Le pouls étoit plus plein, un peu dur et sans fréquence.

14 Janvier. Les horripilations qui se faisoient sentir sur le soir, se soutinrent toute la nuit, accompagnées de froid fébrile, de chaleurs passagères, d'une excrétion plus abondante d'urine, et d'insomnies fatiguantes. Le lendemain, le ven-

tre qui étoit devenu paresseux, présentoit de la tuméfaction et de la dureté. L'enflure des pieds avoit gagné les cuisses. Des aphtes couvroient l'intérieur de la bouche qui étoit tuméfié. La malade ayant perdu ses forces, ressentoit un grand froid. L'urine jaune et crue, déposoit un sédiment muqueux, peu abondant. Le pouls étoit vîte, dur, petit. Une émulsion camphrée donnée pendant les insomnies, les anxiétés et les frayeurs de la nuit, excita une légère moiteur.

Le bas-ventre s'affaissa, les selles entraînèrent des matières noires ; les sueurs ayant été plus abondantes pendant la nuit, l'urine diminua de quantité. La douleur produite par la tuméfaction du côté droit de la bouche, les aphtes du palais et des gencives, empêchoient le déglutition des alimens solides. La dépravation du goût reparut sans être accompagnée de la soif. La malade très-affoiblie, se plaignit d'une douleur des lombes, qu'on eût dit tenir à un état paralytique. Le pouls s'affoiblit, devint vîte, dur, légèrement fréquent.

Les ulcères et la tuméfaction de la bouche étoient devenus plus douloureux, le nombre et l'étendue des aphtes augmentés ; les autres symptômes étoient palliés, de manière que l'appétit se faisoit sentir ; mais la douleur empêchoit toujours la déglutition des liquides. La malade craignant la mort, en parloit et la

voyoit toujours dans les momens de délire. Le pouls étoit sans fréquence ; l'urine épaisse, jaune, un peu transparente, déposoit un léger flocon. On continua l'usage du camphre à plus hautes doses.

Les douleurs lancinantes de la bouche devenant plus fortes par intervalles, s'accompagnèrent de pareilles douleurs dans la tête et d'un état de veille fatigant. Le courage se ranimant, donnoit à la malade un nouvel espoir de guérison. Ses forces revenant, elle put se tenir hors du lit par intervalles ; elle ressentit de temps à autre une espèce de titillation dans la gorge, semblable à celle que fait éprouver la présence des vers. Une toux sèche, très-fatigante, s'éleva sur le matin ; dans le jour, elle entraîna des matières muqueuses ; la malade n'ayant plus de soif, reprenoit l'appétit. Elle étoit constipée ; l'urine présentoit un sédiment peu abondant, muqueux, blanc et léger. Le pouls étoit grêle, petit, dur, légèrement vîte et fréquent. Une émulsion faite avec une once d'amandes, demi-once semences de pavots blancs et demi-drachme de camphre, dans une livre d'eau, édulcorée avec le sucre, donnée par cuillerée toutes les heures, produisit un sommeil tranquille sans insomnies, sans visions effrayantes, sous l'influence duquel il parut des sueurs.

Les ulcères des lèvres et des gencives

n'excitoient plus qu'une légère douleur. La toux étoit toujours sèche ; l'appétit se soutenant, la tumeur des pieds, la douleur des membres, la dureté et la tuméfaction du ventre disparoissoient. Le pouls conservant une légère fréquence, étoit devenu plus plein et plus mou. L'urine très-trouble, déposoit un sédiment muqueux, filamenteux, léger, un peu rouge, avec un cercle contre les parois du vase. Pendant la nuit, le sommeil fut tranquille et la sueur coula.

Aux symptômes que nous venons d'énoncer, se joignit une toux intense. Le pouls étoit petit, mou, sans vîtesse ni fréquence. Sur le soir, il s'éleva un violent frisson qui s'étant prolongé pendant quelques heures, se termina par une chaleur légère et une douleur de tête. La fièvre continua pendant la nuit, qui fut très-fatigante, et n'amena point de sueurs.

La douleur de la bouche ne se fit point sentir pendant l'accès de fièvre, mais revint le lendemain pendant la rémission. Après l'effet d'un émétique qui fit pousser plusieurs selles, la malade se remit au lit, se sentant affoiblie. L'appétit revint accompagné de soif. La langue étoit humide, d'un rouge pâle à sa pointe, et couverte d'une mucosité blanche. Le pouls petit, foible, présentoit un peu de vîtesse et de fréquence. Un sommeil tranquille amena des sueurs.

La

La bouche étoit toujours douloureuse, les forces revenoient, les pieds seuls restoient foibles et pesans. Un ver vivant fut rejeté par la bouche. Les nausées et les anxiétés qui précédèrent sa sortie, cessèrent sitôt après. La soif étoit modérée, la faim et le dégoût alternoient ensemble; le pouls étoit petit, foible, sans fréquence; l'urine jaune, trouble, déposoit un sédiment copieux, muqueux, d'un blanc rougeâtre. L'usage continué du camphre, excita, au milieu d'un sommeil inquiet, une sueur générale, ayant une odeur acide.

La douleur de la bouche étoit diminuée, l'appétit modéré et régulier, le sommeil tranquille. Le pouls petit, sans dureté, devint légèrement fréquent sur le soir. L'urine étoit semblable à celle de la veille; la langue épanouie, humide, étoit couverte d'un enduit muqueux, épais et blanc.

La tumeur de la bouche s'étoit affaissée, les aphtes existoient toujours; la malade prenoit des forces, les pieds restoient cependant foibles, et le mouvement excitoit des douleurs dans les lombes.

Un sentiment de pression sur l'estomac, suivi d'envies de vomir, fut occasionné par un aliment indigeste. La malade revenant à l'état de santé, tous les symptômes avoient disparu, si on en excepte les aphtes qui étoient plus douloureuses par

intervalles. C'est pourquoi nous ne donnâmes plus qu'une dose de rhubarbe tous les soirs, à titre de préservatif.

La bouche devenant peu à peu moins douloureuse, la déglutition des alimens solides se faisoit plus facilement, et une légère diarrhée emmena les restes de la maladie.

1.° Nous avons dans cette observation un exemple frappant de la complication de la maladie muqueuse avec les petites fièvres bénignes ; et les préliminaires chroniques nous donnent une idée parfaite de ce qu'étoit *la maladie muqueuse chronique.*

2.° La fièvre qui s'éleva, prit la forme des petites fièvres nocturnes. Le 7.e jour, qui répond au période le plus élevé de la fièvre, il survint un accès éphémère, qui de nouveau fit place aux fièvres nocturnes.

3.° Les différentes crises imparfaites qui eurent lieu pendant cette maladie, et sur-tout les aphtes et les ulcérations de la bouche, apportèrent quelque soulagement.

4.° Après la fièvre éphémère, l'excrétion d'un ver et de matières muqueuses, accompagnée d'une sueur copieuse, affoiblit beaucoup la maladie. Mais enfin, la diarrhée muqueuse qui survint après le 14.e jour, en détruisit peu à peu les restes.

5.° L'excrétion critique arriva un ou deux

jours plus tard (le 9.e et le 15.e jour), que le temps destiné aux crises ; mais cela fut rangé, à ce qu'il paroît, de manière que la coction fut achevée au terme fixe des crises, c'est-à-dire, au 7.e et 14.e jour. Mais pour chasser la matière produit de la coction, après une certaine rémission dans la fièvre, il fallut une nouvelle exacerbation légère, marquée par un froid peu sensible, qui devint comme un appendix du premier paroxisme ; de sorte qu'enfin la nature, par ce travail, acheva le lendemain l'excrétion critique. Nous avons souvent observé le même phénomène dans les éphémères.

6.° L'origine de l'épidémie muqueuse et son affinité avec la fièvre intermittente, sont prouvées par ce que nous avons déjà dit ailleurs et par ce qui suit.

La douleur paralytique des lombes est commune aux deux maladies, et forme un symptôme qui leur est presque propre.

La douleur périodique des dents et de la bouche tient sans doute, comme toutes les maladies intermittentes, à la famille des fièvres intermittentes. Souvent dans les fièvres intermittentes elles-mêmes, sur-tout dans celles de l'automne et dans celles qui dégénèrent en éphémères, la douleur de dents a lieu (Sect. I. N.° IV. Octobr.) ; souvent aussi la fièvre intermittente est tellement changée par des remèdes donnés à contre temps ou par

H 2

l'approche de l'hiver, qu'elle dépose entièrement le type fébrile, ne paroît plus que sous la forme intermittente, laissant après elle quelque symptôme nerveux, périodique et rebelle. Telles sont sur-tout, l'odontalgie, l'otalgie, la céphalalgie, etc. Ce symptôme nerveux est adouci par une légère chaleur fébrile, qui paroît chez quelques malades dans le moment de sa plus grande vigueur, et quelquefois il est absolument détruit à une époque plus reculée, par l'apparition d'une fièvre aiguë. Tous les observateurs savent que cette chaleur suit toujours l'accès de douleur qui remplace, dans ce cas, l'accès de froid. On voyoit de même dans la maladie muqueuse, la chaleur appaiser au 8.e jour la douleur de la bouche.

Il est très-ordinaire de voir la solution de la fièvre intermittente se faire par de petits ulcères aux lèvres, dont la nature approche beaucoup des ulcérations et des aphtes de la bouche, qui étoient une crise familière à la maladie muqueuse. Les sueurs qui forment la crise de chaque accès sont aussi communes aux deux maladies.

Le type de la fièvre muqueuse, quoiqu'erratique et irrégulier, étoit cependant intermittent, et indiquoit son affinité avec la fièvre intermittente. Aussi observoit-on tous les deux jours quelques traces critiques. Mais parfois ce caractère étoit si peu marqué dans la maladie muqueuse, qu'après un

certain temps elle ne présentoit plus que des accès qui avoient lieu sur le soir, et ressembloient fort aux petites fièvres nocturnes qui étoient très-liées elles-mêmes à la maladie muqueuse chronique. La fièvre muqueuse bénigne étoit, sans doute, une fièvre intermittente dégénérée en légères fièvres nocturnes; ou plutôt cet ensemble de fièvres nocturnes présentoit une vraie fièvre intermittente.

Assez souvent, après quelques trèves, un froid marqué, décidé par la nature et le caractère benin de la maladie, allumoit de nouveau la fièvre qui mettoit en coction la matière morbifique, et l'expulsoit lorsqu'elle étoit suffisamment élaborée. Mais lorsqu'un nouvel accès de froid assez grand n'étoit pas précedé d'une intermission, la maladie prenoit le caractère pernicieux. V. Observations XIII et XIV. En général plus le cours d'une fièvre abdominale quelconque est marqué par des accès qui laissent entr'eux des intervalles lucides, plus son caractère est simple, plus elle se rapproche de la vraie intermittente; au contraire, lorsque les accès d'une fièvre intermittente dégénérée prennent de l'intensité, et qu'ils s'approchent l'un de l'autre de manière à ne pas laisser d'intermission entr'eux, la fièvre prend le caractère aigu, malin et putride, et sa marche devint continue. Aussi la maladie muqueuse qui s'accompagnoit de rémission

dans les symptômes et dans la fièvre ; qui présentoit des accès précédés de froid et suivis de crises particulières, par cela seul, étoit bénigne. Mais lorsqu'elle s'éloignoit de cette simplicité (1) des fièvres intermittentes, elle devenoit maligne et très-dangereuse.

On put voir dans le cours de l'épidémie deux époques où les fièvres intermittentes s'éloignèrent du caractère régulier ; ce fut aux approches de l'été et de l'hiver. L'intermittente régulière du printemps, dégénéra en intermittente pernicieuse, à cause de la température chaude et sèche de l'été, qui alternoit avec le froid des nuits. L'automne ramena le type régulier ; mais la saison de l'hiver convertit de nouveau les intermittentes en muqueuses et en catharrales malignes. Enfin, l'épidémie continuant encore, le retour du printemps ramena les intermittentes régulières. V. Sect I, N.° IV.

---

(1) Il seroit à souhaiter que les médecins agissans reconnussent enfin les bons effets de la fièvre intermittente, et ne la combattissent pas toujours dès qu'elle paroît, par l'usage du quinquina.

IIe Observation.

Fièvre muqueuse bénigne chez un enfant.

Une petite fille de onze ans, ressentit le 15 Janvier, sur le soir, un frisson avec froid, qui fut suivi de douleur de tête et de soif intense ; ce qui l'obligea à se mettre au lit.

Le lendemain, étant encore à jeûn, elle éprouva des nausées, des envies de vomir, avec amertume de la bouche et des renvois nidoreux. Elle se plaignit de froid, n'eut pas d'appetit, but abondamment. Le sommeil fut assez bon.

La soif intense et la dépravation du goût persistoient. L'accès de l'air extérieur excita des horripilations, qui ne furent suivies ni de douleur de tête, ni de chaleur fébrile marquée. Le pouls étant un peu dur et fréquent, un flux de ventre s'établit.

Huit grains d'ipécacuanha, réitérés trois fois, expulsèrent une matière muqueuse mêlée de bile, détruisirent l'amertume de la bouche, et appaisèrent un peu la soif. Le pouls étoit petit, un peu fréquent ; la langue d'un rouge pâle, un peu humide, nette.

Le sommeil fut inquiet sans être accompagné de délires effrayans ; la diarrhée

cessa, la malade éprouva des démangeaisons dans les narines; l'appétit fut bon et la soif modérée; la langue et le pouls présentèrent les mêmes phénomènes que la veille : nous fîmes passer *per epicrasim* une poudre composée de parties égales tartrite de potasse (tartre soluble), et de muriate d'ammoniac (sel ammoniac). Le sommeil de la nuit suivante fut tranquille.

Des matières excrémentitielles glaireuses entraînèrent deux vers lombricaux. Un sentiment de titillation dans la gorge, excita un crachement. La malade eut de l'appétit, mais la mastication excitoit une douleur dans les gencives, quoiqu'il n'existât pas d'aphtes : se sentant un peu foible, elle garda lit, et lors même qu'elle n'éprouvoit aucune fatigue, la soif étoit grande. Le pouls petit, un peu dur, présentoit une fréquence modérée; l'urine trouble, laiteuse, formoit un cercle autour du vase. La malade passa presque toute la nuit sans dormir.

La lassitude la retint encore au lit. Elle éprouva de la soif, et l'usage de la poudre ci-dessus énoncée, lui occasionna quelques nausées et des envies de vomir. Le ventre étoit constipé, la langue rouge, nette, un peu sèche; la douleur des gencives augmenta. Sur le soir, nous substituâmes aux sels le camphre uni au sucre; de sorte que chaque dose contenoit quatre grains de camphre.

La douleur des gencives et du palais augmenta par intervalles, sans qu'on apperçût des aphtes. L'irritation de la gorge revenant, sembloit annoncer la présence d'un ver. La soif continua, l'appétit étoit bon, le ventre toujours constipé; le pouls petit, un peu vîte et fréquent; la langue humide, d'un rouge pâle, couverte d'un léger enduit muqueux, blanc, étoit parsemée de papilles rouges, saillantes.

Pendant le jour, la malade resta hors du lit. Une émulsion avec trois grains résine de jalap eut le meilleur effet. L'urine peu abondante, claire, citrine, avec un cercle autour du vase, ne déposa que long-temps après avoir été rendue, un sédiment peu abondant, blanc, léger. La nuit ayant été très-tranquille, les sueurs furent abondantes sur le matin.

On réitéra les poudres camphrées, à la dose de trois grains, avec quinze grains de sucre, toutes les deux heures. La douleur de la bouche avoit éprouvé une rémission, l'appétit étoit bon, la malade promena; le pouls étoit petit, avec une légère fréquence; la langue d'un rouge pâle, nette, un peu humide, n'offroit plus de papilles rouges. La nuit ramena une sueur abondante.

Le retour des forces amenant la convalescence, l'appétit revenoit. Le ventre étoit libre; l'urine transparente, ne formoit plus le cercle autour du vase, et dé-

posoit un sédiment blanc, muqueux, lié, très-abondant. Les pieds n'étoient point engorgés, et le ventre n'avoit pas de tuméfaction. Enfin, l'urine transparente et citrine ne présentoit plus ni nuage, ni sédiment; et la malade obtint une parfaite guérison.

1.° Cette espèce est semblable à celle de la première observation, puisqu'elle paroît bien moins suivre la marche d'une fièvre continue, que se composer d'un certain nombre de fièvres nocturnes.

2.° L'espèce bénigne étoit plus ordinaire aux enfans, aux femmes, aux personnes d'une constitution foible, qu'aux hommes et même qu'aux femmes d'un tempérament vigoureux. La fièvre muqueuse bénigne, simple ou avec des aphtes, et séparée en accès de fièvres nocturnes, n'attaquoit que les gens d'un tempérament très-efféminé, et chez lesquels le système nerveux étoit très-affoibli. Les hommes, et en général les personnes d'une constitution vigoureuse, étoient plus ou moins enclins à être frappés de la fièvre muqueuse, aiguë, maligne. Les jeunes enfans qui étoient affectés d'un ancien vice dans les viscères, succomboient à une fièvre lente, accompagnée de phtysie (1). Ceux qui étoient d'un tempéra-

(1) V. plus bas, observ. Maladie vénérienne mortelle.

ment plus vigoureux, succomboient à la fièvre aiguë, ou à la phtysie, qui en étoit la suite.

3.° La fièvre muqueuse simple bénigne, sans aphtes, étoit toujours d'un meilleur caractère, et différoit moins de la fièvre intermittente bénigne; mais lorsqu'elle se compliquoit d'aphtes, de tranchées, etc. (V. l'Observ. précéd.) elle se changeoir en fièvre lente, et en présentoit les symptômes.

4.° Dans cette seconde observation, la sueur abondante qui s'établit le 10.e jour, et se renouvela le lendemain, diminua la violence de la maladie, qui, d'ailleurs, suivoit la marche d'une intermittente bénigne.

5.° Les changemens qui survenoient dans les urines pendant le cours des maladies muqueuses, étoient plutôt des signes décreteurs d'une crise qui devoit avoir lieu, que la crise elle-même.

III.e OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse bénigne suivant le type tierce, observée chez un enfant.

LE 11 Janvier 1761, une jeune fille âgée de sept ans, fut prise sur le soir d'une douleur de tête suivie de grande chaleur, avec une sueur universelle.

Elle garda le lit par intervalles, et la

douleur de tête s'accompagna de soif intense et de perte d'appétit.

Elle ne put quitter le lit, et aux symptômes précédens, se joignirent une grande chaleur et une toux sèche.

Les pieds étoient douloureux, la malade rendoit tout ce qu'elle prenoit ; l'abdomen devint boursoufflé et tendu. La douleur de tête continua, la chaleur n'amena point de sueur; le pouls étoit plein, très-fréquent; une toux sèche, exaspérée, excita un point douloureux dans la poitrine.

Le sommeil fut troublé par des songes effrayans. Le ventre enfin devenu libre, évacua des matières très-dures ; la tête et les membres étoient douloureux, la chaleur et la soif intenses, la toux toujours accompagnée d'une douleur pongitive dans la poitrine et le bas-ventre. Le pouls étoit fréquent et un peu dur ; l'urine jaune, présentoit un léger nuage dispersé.

Un émétique fit rendre avec douleur une abondance de matières muqueuses, mêlées d'un peu de bile. Une légère sueur calma un peu la douleur de tête et la chaleur.

L'émétique fut réitéré, et fit rejeter à cinq reprises différentes, une abondance de mucosité verdâtre, il fut suivi de sommeil. La malade eut un peu d'appétit. Suivant sa marche ordinaire, la fièvre s'exaspéra sur le soir avec les autres symptô-

mes. L'abdomen se ramollit, et il survint le même jour une excoriation douloureuse à la partie interne de la bouche, et la langue s'enfla. On fit passer une émulsion camphrée.

La soif et la tuméfaction de l'abdomen persistoient; mais la chaleur et la douleur de tête étoient un peu assoupies. L'appétit se fit sentir, et la malade rassemblant ses forces, put se lever. L'usage du camphre fut continué; quelques aphtes parurent sur la langue qui étoit enflée, rouge, couverte à sa base d'une mucosité épaisse et jaunâtre. La nuit fut tranquille, le sommeil quoique court, procura des sueurs abondantes.

La malade paroissoit entrer en convalescence; mais après avoir pris un peu de nourriture, elle fut obligée de se mettre au lit. La douleur de tête et des membres devint si intense, que la pression du doigt étoit insupportable. La toux s'exaspéra, et l'abdomen devint aussi douloureux. L'urine rouge, sans cercle autour du vase, déposoit un sédiment muqueux, blanc et lié. L'usage du camphre amena pendant la nuit, sous l'influence d'un sommeil assez tranquille, une sueur abondante.

Une émulsion avec le jalap, procura huit selles entiérement muqueuses. La douleur de tête avoit totalement disparu, et les douleurs des membres étoient bien appaisées. Le pouls étoit petit, vite, fré-

quent; l'abdomen tuméfié, avoit plus de souplesse. La bouche ne présentoit pas d'aphtes, mais elles furent remplacées par la douleur des gencives, et par la proéminence et la rougeur des papilles fongueuses perçant la mucosité de la langue. La malade demanda à manger. Une mixture faite avec une partie de dissolution d'acétite de potasse (terre foliée de tartre), et mi-partie de teinture de roses, procura une nuit tranquille et une sueur partielle de la tête.

Tout étoit amélioré. L'urine jaune, trouble, présentoit le cercle autour du vase, et un sédiment abondant, muqueux, blanc, furfuracé. Le sommeil fut tranquille et sans sueurs.

La bouche n'étoit plus douloureuse, et l'appétit étoit bon, la soif toujours grande. Le bas-ventre s'étoit assoupli, et avoit diminué de grosseur sous l'influence des remèdes dont on continuoit l'usage.

Sur le soir, il survint un frisson avec froid, qui dura plus d'une heure, et la malade s'endormit vers la fin de l'accès; à son réveil, elle éprouva de la chaleur et de la soif. L'urine rendue pendant l'accès de froid étoit citrine, transparente, et déposoit un léger nuage.

Pendant le jour, la malade se tint volontiers hors du lit. Cependant elle ne put s'éloigner du feu, éprouvant beaucoup de froid. Elle eut bon appétit, éprouva un

prurit dans les narines. Le ventre étoit constipé. La mucosité qui recouvroit la langue, laissoit appercevoir les papilles. Un nouvel accès de fièvre qui revint le soir, se termina sur le matin par des sueurs.

Le sommeil fut de nouveau troublé par des songes effrayans. La malade se plaignit de douleurs de tête et de bas-ventre; elle se mit au lit, tourmentée par des tranchées et des borborigmes; la soif redevint intense. Elle ne put manger que des choses légères. L'urine étoit ténue, citrine, crue; la langue rouge, humide, nette, présentoit des papilles sur ses bords. La nuit fut tranquille, sans fièvre et sans sueurs.

Un mélange d'ipécacuanha avec le sirop de chicorée, chassa des matières muqueuses d'un jaune verd. La malade passa la journée hors du lit, et se plaignit d'une douleur lancinante dans les pieds. Le pouls petit, dur, fréquent, reprenoit de la plénitude. La nuit ressembla à la précédente. Cependant, la douleur des pieds augmenta.

Le 26 Janvier, la douleur du ventre reparut par intervalles. La langue étoit rouge, mais son milieu restoit couvert d'un léger enduit muqueux, blanc. L'urine étoit la même que celle du jour précédent. La malade refusa tout médicament.

Le sommeil fut tranquille, et produisit

une sueur abondante. L'urine un peu transparente, jaune, resta toujours crue. Tout rentra dans le meilleur ordre possible, et la santé se rétablit.

1.° Cette fièvre muqueuse participoit du caractère intermittent; mais à cause de la saison qui n'étoit pas opportune, elle ne put suivre jusqu'au 10.e jour le type tierce que d'une manière moins marquée qu'il ne l'est dans l'intermittente régulière. Pendant ce laps de temps, il se fit une espèce de crise imparfaite par les aphtes, les sueurs et les douleurs de la bouche.

2.° La fièvre reparut le 12.e jour sous le type quotidien, et chassa par les sueurs le reste de la maladie.

IV.e Observation.

Fièvre muqueuse aiguë, suite d'une rechute, se changeant en fièvre intermittente quotidienne.

Une femme âgée de trente-huit ans, depuis une semaine étoit à peu près convalescente d'une fièvre muqueuse aiguë; elle avoit été saignée deux fois, et un laxatif avoit procuré la sortie de plusieurs vers *trichurides*. Une hernie dont elle étoit affectée, disparut subitement dès le commencement de la maladie. Elle fut ensuite atteinte d'une diarrhée qui dura jusqu'au 30 Avril.

Ce jour-là, elle ressentit un grand froid, qui fut suivi de chaleur et d'une grande douleur de tête.

Des douleurs ressenties dans les membres et sur-tout dans les pieds, s'accompagnèrent d'une grande foiblesse. Elle éprouvoit aussi des douleurs dans le bas-ventre, mais c'étoit plutôt des douleurs de pression que des douleurs aiguës. La diarrhée étoit fréquente avec tenesmes et excrétion de matières muqueuses. La malade étoit inquiette, dormoit par moment et toujours la bouche ouverte. Elle n'avoit pas d'appétit, la soif étoit grande, la douleur de tête légère ; les yeux étoient aussi douloureux, et les paupières appésanties ; la langue blanche, un peu sèche, épanouie ; le pouls foible, petit, rare, sans dureté. Toutes les heures elle prit une cuillerée d'un électuaire fait avec deux onces de manne, une once d'huile de lin récemment exprimée, et une demi-once de sucre.

De vains efforts de vomissement qui survinrent, adoucirent la diarrhée et le tenesme. La douleur des membres continua ainsi que la foiblesse, et le sentiment de poids et de pression dans la région de l'estomac et du colon transverse ; de sorte que ces douleurs partoient du côté droit pour se porter dans le côté gauche. Le pouls étoit plus plein, rare, sans dureté ; la langue sèche, repliée en forme de globe, blan-

che, un peu jaune à sa base. Quelques grains d'ipécacuanha aiguisé d'un peu de tartrite de potasse antimonié (tartre stibié), excitèrent au moins six fois le vomissement, et chassèrent des matières muqueuses mêlées d'un peu de bile.

La malade éprouva un soulagement marqué de l'effet de l'émétique. Elle alla une seule fois à la selle, et sans diarrhée. Elle désiroit le sommeil, et se plaignoit d'une grande lassitude. Elle étoit tranquille dans son lit, et l'on eût dit qu'elle dormoit; mais si quelqu'un lui adressoit la parole, elle répondoit comme si elle venoit de s'éveiller. Le pouls étoit rare, égal, sans dureté; la langue un peu blanche dans toute sa surface, contractée, humide; la malade la trouvoit rude. Le sommeil inquiet s'accompagna d'une sueur abondante. On donna toutes les heures une cuillerée de la mixture suivante : dans huit onces d'eau bouillante, dissolvez demi-once sulfate de potasse (arcanum duplicatum), gomme ammoniaque et savon de Venise, de chaque une drachme.

La diarrhée, les douleurs, et la tuméfaction du ventre avoient disparu; la tête étoit lourde, et ne devint douloureuse que le soir. Les pieds étoient encore pesans, la foiblesse étoit moindre, de sorte que la malade resta hors du lit pendant la journée; le pouls étoit petit, sans dureté ni fréquence. La langue offroit le

même aspect que la veille, mais étoit plus épanouie ; l'urine légère, aqueuse, pâle, claire, déposa un peu de sédiment couleur de lait, sans cercle autour du vase. Même remède que la veille.

Les douces apparences du retour de la santé se soutenoient ; la malade n'avoit cependant pas d'appétit, elle promena, ne ressentit pas de douleurs ; mais les pieds étoient toujours lourds. La langue étoit blanche, contractée, humide ; l'urine semblable à celle de la veille. Même remède.

Des horripilations vagues survinrent sur le matin, avec douleur aux pieds et spasmes dans les lombes ; elles furent suivies de chaleur et de douleur de tête, qui cessèrent sur le soir, et firent place aux douleurs du bas-ventre et au sentiment de pression à l'épigastre. Le pouls, sur le soir étoit un peu plein, sans fréquence et sans dureté.

Sur les 9 heures du matin, il parut un nouvel accès de froid, qui s'accompagna de spasmes dans le dos, de douleurs aux pieds, et de tremblemens dans les membres ; il fut suivi de chaleur, de douleurs de tête et d'une grande anxiété dans la région précordiale. Le pouls, pendant le période de froid, fuyoit pour ainsi dire sous le doigt. Pendant le période de chaleur ; il présenta un peu de plénitude et une légère fréquence. La chaleur diminua

sur le soir. On fit passer *per epicrasim*; une poudre composée d'une demi-once sulfate de soude (sel de Glauber), deux drachmes muriate d'ammoniaque (sel ammoniac), et autant de sucre.

Sur les dix heures du matin, la malade éprouva des bâillemens sans froid notable, qui furent suivis d'une chaleur modérée, de douleurs de tête sans sueurs subséquentes. Elle étoit lasse, et la douleur des pieds la retint au lit toute la journée. L'urine ténue, citrine, transparente, déposoit un léger nuage muqueux. On continua l'usage de la poudre.

Un froid léger se fit sentir sur les neuf heures. Au bout d'une demi-heure, il céda à une chaleur intense et à une douleur de tête gravative, de sorte que la chaleur se continua toute la journée avec des sueurs abondantes. Le pouls étoit petit, un peu dur, avec fréquence modérée; la langue blanche, humide, rouge sur les bords. Après le paroxisme, on redonna la poudre prescrite les jours précédens.

Le froid revint sur les dix heures, mais il fut assez modéré, et suivi d'une chaleur médiocre : ce paroxisme étant très-léger, la malade passa la journée hors du lit. L'urine ténue, aqueuse, légèrement jaune, déposa un sédiment blanc et pesant. Le pouls étoit petit, un peu dur, sans fréquence. On continua le mélange des sels.

Sur les neuf heures du matin, un froid léger, à peine sensible reparut et se soutint une demi-heure ; il fut suivi d'une chaleur modérée sans douleur marquée de la tête, elle se prolongea toute la journée. Depuis ce moment, la malade entra en convalescence, et ne ressentit plus de fièvre.

1.° Comme dans les coliques, une hernie est poussée au-dehors par l'expansion spasmodique des intestins, de même les spasmes qui précèdent le début d'une maladie aiguë, peuvent, dans le moment où le froid fébrile resserre tout, faire rentrer une hernie.

2.° Les deux rechutes qu'éprouva cette maladie, laissant entre chacune d'elles un intervalle de repos, nous démontrent assez bien son caractère intermittent. Ces rechutes décidèrent trois recrudescences distinctes, dont la dernière décisive a été suivie de plusieurs intermissions ou accès moins tranchans (1) ; et ces accès ont pris la marche de l'intermittente quotidienne.

---

(1) Quelquefois, le paroxisme de chaque jour étoit divisé lui-même en plusieurs accès moins prononcés. Ainsi, dans l'épidémie catharrale muqueuse qui portoit sur la poitrine, pendant l'hiver de 1762—63, nous avons vu trois de ces accès et même plus, dont chacun débutoit par les symptômes du spasme, et se terminoit par la chaleur et par la sueur.

3.° Il est assez ordinaire de voir plusieurs maladies qui sont une dégénération des intermittentes, et sur-tout les fièvres abdominales malignes, se changer en une vraie intermittente ; cette heureuse révolution est tantôt un bénéfice de la Nature, tantôt elle s'opère par les efforts de l'art ; elle a lieu lorsque la violence de la maladie est tellement diminuée, qu'elle a quitté le caractère malin pour en revêtir un plus favorable. V. Sect. I, N.° VI.

4.° Dans ce cas-ci, il paroît que les deux grands paroxismes primitifs avoient tellement corrigé le caractère de la maladie, qu'une fois la malignité surmontée, le principe morbifique qui restoit ne fut plus capable que d'entretenir une intermittente régulière, qui opéra enfin la coction des restes de la maladie, et les chassa ensuite par les crises. V. Sect. II, N.° V.

5.° Plus une fièvre intermittente s'éloigne du caractère pernicieux et malin, moins on a besoin du quinquina pour la combattre. Le contraire a lieu dans le cas opposé. Ainsi les fièvres intermittentes régulières, sur-tout celles du printemps, et peut-être toutes celles qui n'ont pas le caractère pernicieux, sont attaquées d'une manière plus sûre par d'autres remèdes, tels que des sels, qui détruisent même la fièvre sans le secours du quinquina, pourvu que nous attendions que les efforts

de la Nature ayent détruit la cause de la maladie au moyen de la fièvre elle-même.

6.° Les savonneux, sur-tout le savon de Venise, remplaçoit avec avantage les sels dans les maladies qui sont une dégénération de la fièvre intermittente, telles que l'hydropisie, les calculs de la vésicule du fiel, l'ictère, etc.

7.° Le quinquina détruit bien le mode fébrile, mais il n'enlève pas la cause de la maladie. C'est pour cela que dans les fièvres pernicieuse, après avoir détruit le danger imminent de la maladie, il faut toujours avoir recours à l'usage des résolutifs.

8.° Comme la température douce de l'air pendant l'hiver, favorise en général les fièvres muqueuses; de même aussi, à l'approche du printemps, la température s'adoucissant peu à peu davantage, ramène de bonne heure les vraies fièvres intermittentes. Aussi avons-nous vu dans cette épidémie muqueuse, que sur la fin de Février et au commencement de Mars, il parut quelques intermittentes, quoiqu'elles ne fussent pas en grand nombre. La fièvre intermittente attaqua surtout ceux qui, outre qu'ils avoient ressenti l'influence de la température molle de la saison, avoient été soumis aux circonstances rapportées Sect. I, N.° VI. De plus, quoique la vraie fièvre soit très-rare pendant l'hiver, on l'observe quelquefois

chez ceux qui mènent une vie sédentaire, lorsqu'ils ont joui pendant quelque temps d'un air tempéré, et qui n'est pas marqué par des viscissitudes de froid et de chaleur. C'est ainsi que cet hiver, lors même que le froid fut très-vif, une femme en couche qui s'étoit tenue renfermée pendant plusieurs mois dans un endroit échauffé par un poële, éprouva les premiers jours de Janvier, une fièvre quotidienne régulière. Peut-être cette circonstance peut beaucoup pour corriger les fièvres malignes et leur donner le type intermittent.

9.° L'avantage si vanté de la gomme ammoniaque, réside peut-être dans le principe par lequel elle excite des nausées ; et par-là, elle est efficace sous plusieurs rapports. V. Sect. II, p. 79.

V.e OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse aiguë se transformant, après la guérison et une rechute, en une maladie inflammatoire bénigne.

UNE demoiselle d'une maison illustre, âgée d'un peu plus de vingt ans, avoit eu la diarrhée pendant quelques semaines.

Le 24 Février, elle fut prise d'un accès de froid suivi de chaleur ; une saignée fut faite, et le sang ne montra aucune altération. Les matières rejetées par l'effet d'un émétique, ne présentèrent aucun

aucun signe de lésion des premières voies. La nuit fut agitée.

Elle ne quitta pas le lit ; éprouva une grande chaleur, avec soif intense et une agitation continuelle ; le tout accompagné de diarrhée. La langue étoit effilée, un peu sèche, légèrement blanche. On fit passer une émulsion nitrée ; dans la nuit, la diarrhée s'appaisa un peu sous l'influence d'une potion faite avec un acide végétal, un extrait amer et un léger opiatique. La nuit fut tranquille.

La malade étoit assez calme, ressentoit une grande soif, n'éprouvoit aucune douleur, si ce n'est une très-légère dans la région du front. Elle appercevoit de légers fantômes, mais elle savoit bien qu'ils étoient l'effet d'une pure vision. Cependant ces fantômes reparurent souvent les nuits suivantes. Uue mucosité abondante fut rejetée par l'expectoration. Le sang tiré de la veine par une seconde saignée, donna beaucoup de sérosité, et se couvrit d'une croûte inflammatoire bleuâtre. On réitéra sur le soir l'émulsion nitrée. Il survint pendant la nuit un vomissement spontané, qui entraîna des matières bilieuses ; la diarrhée reparut.

Sur le matin, il y eut des anxiétés, de l'inquiétude, de la foiblesse, mais tout cela se modéra peu à peu, depuis l'heure de midi, et il ne resta plus que la foiblesse et l'amertume de la bouche;

le pouls, qui étoit embarrassé, très-fréquent, devint foible. Une potion acidulée excita quelques renvois et des vomissemens pendant la nuit, qui d'ailleurs fut bonne.

Tout étoit amélioré le lendemain, la malade se plaignoit moins qu'elle ne l'avoit fait jusqu'alors. La diarrhée se soutenoit avec des douleurs dans la région de l'estomac et du colon transverse. Le pouls étoit plus libre et moins fréquent; l'urine un peu rouge, opaque, offroit un sédiment peu abondant, furfuracé. Sur le midi, la chaleur augmenta sans être précédée de froid : sur le soir, le pouls étoit plus tranquille, et presque dans l'état naturel. On donna *per epicrasim*, un mélange de trois onces de manne liquide, deux onces sirop d'épine-vinette, d'une once d'huile d'amandes douces avec deux scrupules de laudanum liquide de Sidenham. Il excita, un peu tard, des vomissemens bilieux qui ne fatiguèrent point la malade, et parurent même la soulager.

Tous les symptômes s'adoucirent vers le milieu du jour, la chaleur n'ayant pas augmenté d'une manière sensible. La malade éprouvoit une grande soif et de l'appétit. La face présentoit quelques petites pustules, et l'avant-bras droit un furoncle. Sur le soir, on appliqua un vésicatoire au bras droit. Le mélange de la veille fut continué avec le même succès.

L'urine du matin, trouble, opaque,

ressembloit à du petit lait épaissi, et déposoit un sédiment laiteux, filamenteux. Nous fîmes passer une potion faite avec eau de menthe, quatre onces; tartrite de potasse (terre foliée de tartre), deux gros; extrait de quinquina, un gros; laudanum liquide de Sidenham, demi-gros, et sirop d'écorce d'orange amère, demi-once. La malade ne se plaignoit plus, et les forces étoient moins abattues. Le pouls étoit presque naturel, un peu fréquent; sur le soir, il devint élevé, un peu dur. La gorge étoit douloureuse et la déglutition difficile; la malade rejeta encore, par les crachats, une grande quantité de mucosité. Le vésicatoire suppuroit bien, et la nuit amena un sommeil tranquille.

La déglutition se faisoit mieux, l'urine présentoit toujours des signes critiques. La diarrhée et la douleur du ventre avoient disparu. Le pouls étoit bon, presque naturel, la soif avoit diminué, et la malade ne voulut prendre que du lait pur. La potion fut continuée.

La maladie se jugea par un sédiment des urines, par une petite quantité de sang qui fut expectorée, et par une légère hémorragie du nez.

La malade se trouvant bien, prit beaucoup de chocolat, mangea des pommes de terre et autres mets.

Le lendemain, sur le soir, elle reprit

la fièvre sans éprouver de froid antécédent. Le pouls étoit plein, fréquent, la chaleur plus grande que pendant le cours de la maladie précédente ; il y avoit inquiétude, resserrement dans la région précordiale ; la nuit fut agitée.

Quinze grains d'ipécacuanha unis à un grain de tartrite de potasse antimonié (tartre émétique) donné le matin, dans le temps de la rémission, excita quatre fois le vomissement. Un nouvel accès de fièvre revint à midi. On fit, sur le soir, une saignée de dix onces qui amollit un peu le pouls ; le sang se couvrit d'une croûte inflammatoire ; la nuit fut agitée.

La fièvre survint comme la veille ; elle fut plus forte, et s'accompagna d'une chaleur intense : c'est pourquoi on réitéra la saignée sur le soir, et la croûte inflammatoire parut plus épaisse. On fit aussi passer, toutes les heures, deux cuillerées d'une potion antiphlogistique préparée avec huit onces eau de chicorée, deux drachmes nitrate de potasse (nitre purifié), et deux onces sirop d'orgeat. L'urine étoit trouble, laiteuse ; le resserrement de la gorge se fit sentir de nouveau ; les efforts de vomissement continuèrent ; une mucosité abondante fut rendue par les crachats ; la toux survenant, la nuit fut agitée.

Aux approches de la nuit, la chaleur diminua par l'apparition d'une diarrhée.

L'urine étoit laiteuse comme celle de la veille ; le pouls étoit ventral , très-fréquent , et présentoit un peu de mollesse. Sur le matin , il survint une hémorragie du nez de quelques onces , les envies de vomir continuèrent. On substitua à la potion une mixture à prendre de même ; elle étoit composée ainsi qu'il suit : eau de menthe , quatre onces ; extrait de quinquina , un gros et demi ; elixir de propriété de Paracelse, un gros ; laudanum liquide de Sidenham , douze gouttes ; sirop balsamique , deux onces. Le soir , on répéta la saignée pour la troisième fois, et le sang présenta, comme la veille, le caractère inflammatoire. L'urine jaune , obscure , ne déposoit pas.

La malade étoit plus tranquille que la veille. Des vésicatoires placés aux deux bras, avoient procuré de larges ampoules. La langue rouge , présentoit les papilles fongueuses très-apparentes, les éminences pyramidales étoient moins saillantes. La plénitude du pouls et sa légère fréquence, nous firent revenir à l'émulsion nitrée que nous avions prescrite le quatorzième jour; et une quatrième saignée de six à sept onces fut faite ; car la fièvre s'exaspéra après midi , et s'accompagna de délire , pendant lequel la malade parla beaucoup. Le sang , cette fois-ci , parut moins enflammé , les envies de vomir cessèrent et furent suivies d'une légère diarrhée.

La malade étant à la garde-robe, éprouva une légère défaillance. La tête n'étoit que pesante, et n'éprouvoit pas de douleur, si ce n'est une très-légère qui précédoit parfois les déjections alvines. Les crachats étoient mêlés d'un peu de sang. L'urine étoit la même que celle de la veille.

La nuit ayant été assez tranquille, il parut un peu d'amélioration ; la soif étoit moins fatigante, l'urine déposoit un sédiment laiteux. La diarrhée n'avoitplus lieu, mais avoit laissé après elle, un tenesme. Le pouls étoit fréquent, un peu plein. La nuit fut troublée par la vision de fantômes.

L'urine étoit comme celle du 15.e jour, et ne présentoit point de sédiment ; le pouls étoit un peu foible, petit et fréquent ; les parties supérieures du corps étoient couvertes de sueur, et la malade se plaignoit de foiblesse et de la sécheresse de la langue. La nuit fut bonne.

La maladie avoit évidemment diminué. L'appétit commençoit à se faire sentir, et il n'y avoit pas de fièvre marquée. Les urines présentèrent de nouveau un sédiment laiteux et filamenteux.

Nous ajoutâmes aux remèdes précédens une potion à donner de la même manière, et dont la formule suit : eau de menthe, six onces ; dissolution de tartrite de potasse (terre foliée de tartre) ; sirop d'orange, de chaque demi-once ; extrait de quinquina, deux gros.

On combattit l'enflure qui survint aux pieds, en donnant toutes les deux heures, par demi-cuillerées, la poudre suivante : quinquina pulvérisé, une once; écorces d'oranges pulvérisées, un gros; tartre soluble, deux gros; baume de copahu, un gros.

On réitéra l'usage de la même poudre les jours suivans, et, si l'on excepte la tumeur des pieds, qui cependant diminuoit peu à peu, la malade étoit tout-à-fait rétablie.

1.° La crise ayant été troublée par une erreur dans le régime, éprouva un retard. Après le 11.e jour, cette crise se fit sur la gélatine du sang, et détermina la maladie inflammatoire qui suivit. Nous avons remarqué ailleurs, que les maladies inflammatoires formoient souvent la crise d'autres maladies. Voy. Sect. II, N.° V. (*n*)

(*n*) La succession des maladies se fait souvent dans un ordre inverse : de sorte qu'une constitution qui est d'abord inflammatoire, devient bilieuse par la suite. C'est ce qu'on voit dans la première constitution épidémique d'Hippocrate. Toutes les maladies se jugèrent d'abord par des hémorragies; mais dans la suite, elles prirent un caractère bilieux; les hémorragies ne suffisoient plus, et il falloit des vomissemens et des flux de ventre pour completter la crise : V. Sidenham, description de la fièvre de 1669, 70, 71, 72. Il faut avouer cependant que si la diathèse bilieuse

2.° La maladie inflammatoire parcourut ses périodes sans s'accompagner d'inflammation locale, et elle reçut du soulagement des saignées, des nitreux, et d'une hémorragie spontanée.

3.° Sa solution s'opéra peu à peu par l'urine qui étoit sédimenteuse tous les deux jours ; et enfin, par la tumeur des pieds. Et c'est en cela que cette maladie découvrit son analogie avec la fièvre muqueuse intermittente, qui étoit restée cachée pendant quelque temps. La tumeur œdémateuse des pieds, ceci soit dit en passant, est presque un signe caractéristique de toute maladie qui provient par dégénération d'une intermittente. Voyez Sect. I, page 33.

4.° On voit aussi dans cette observation, avec quelle efficacité les émétiques agissent, sur-tout lorsqu'ils ne procurent que des nausées, et qu'ils sont donnés *per epicrasim* (5e. jour.) Voy. Sect. II, page 79.

---

sert de crise à la diathèse phlogistique, celle-ci succéde très-familièrement à la diathèse pituiteuse. Et en cela, la nature suit une marche analogue à celle qu'elle tient dans la révolution des âges. La puberté qui développe la dominance du système vasculaire sanguin, succède à l'enfance qui étoit sous l'influence du système muqueux. *N. D. T.*

VI.e OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse erratique, avec des symptômes pleurétiques.

LE 4 Mai, un enfant de douze ans qui jusqu'à ce jour avoit été affecté d'une diarrhée, ressentit, sur les quatre heures après midi, un grand froid avec frisson, qui fut suivi au bout de quelques heures, d'une grande chaleur, d'une soif intense, symptômes qui se prolongèrent toute la nuit.

Le bas-ventre devint douloureux, surtout dans la région du foie; il survint des anxiétés : dans l'après-midi, des vomissemens spontanés furent suivis d'une si grande chaleur, que le malade ne pouvoit supporter ses habits; il fut pris en même temps d'une légère douleur de tête, de soif intense, et se plaignit de l'amertume de la bouche. Le pouls étoit fréquent, dur, un peu plein, et la toux qui survint, excitoit une douleur dans le côté droit de la poitrine; la langue étoit blanche, recouverte d'une mucosité épaisse. Un scrupule d'ipécacuanha aiguisé d'un grain de tartre émétique, n'excita que deux vomissemens, qui entraînèrent une grande quantité de matières muqueuses, mêlées d'une bile brune, verte, avec un ver. Le malade fut plus tranquille pendant la nuit, et dormit par intervalles.

Un laxatif avec une once de tamarins ; demi-once de manne, et deux gros sel cathartique, le tout dissout dans beaucoup de véhicule, ne produisit aucun effet. Les douleurs du bas-ventre étoient adoucies, la douleur de tête avoit disparu; mais la toux devant plus intense, augmenta les douleurs aiguës de la poitrine. Depuis midi, le malade resta levé, et éprouva une grande soif; l'appétit se soutenoit un peu. Le pouls fréquent, modérément plein, présentoit un peu de mollesse. La langue blanche, humide, laissoit appercevoir quelques papilles fongueuses, mais en petit nombre.

Après un léger froid d'une heure, qui saisit le malade sur le matin, il se livra à ses occupations.

Le lendemain matin il se leva aussi, et alloit fort bien; mais à une heure et demie après midi, il éprouva un accès de froid suivi d'une grande chaleur, de soif, et de douleurs de tête. La fréquence de la toux exaspéra les douleurs de la poitrine, et les crachats présentèrent un peu de sang. Le pouls étoit dur, fréquent, plein, égal.

La chaleur se soutint tout le jour, sans retour de froid; la soif étoit grande; la toux augmentant, amena des crachats mêlés de beaucoup de sang. La douleur de poitrine s'exaspérant aussi, rendit l'inspiration courte. La fréquence, la dureté, la plénitude

du pouls nécessitèrent une saignée ; le sang tiré, laissa échapper une sérosité abondante, et se couvrit d'une croûte inflammatoire, épaisse et cendrée. On fit passer *per epicrasim*, une poudre faite avec un mélange de demi-once sulfalte de soude (sel admirable de Glauber), deux drachmes de nitrate de potasse (sel de nitre), et autant de sucre.

Les douleurs de la poitrine étoient soulagées, et ne revenoient que pendant la toux, qui étoit fréquente, un peu humide, et sans expectoration de sang. La chaleur étoit toujours aussi grande, la soif se soutenoit, mais la tête n'étoit plus douloureuse. Les évacuations alvines qui n'avoient pas eu lieu depuis deux jours, furent rappelées le jour suivant par le laxatif précédent que nous réitérâmes. La langue étoit rouge, humide, muqueuse. Le pouls avoit un peu de dureté, une plénitude modérée, et de la fréquence.

La toux, qui étoit moins forte, excitoit encore de petites douleurs. Sur le matin, le pouls étoit petit, dur, acceleré, légèrement fréquent ; sur le soir, il devint fréquent, dur, et présenta une espèce de plénitude. Le malade se leva avant midi, avoit de l'appétit, et éprouva une grande soif dans l'après-midi.

Enfin, le malade ne sentant aucune douleur recouvroit peu à peu ses forces ; et une toux modérée ayant aidé l'expul-

sion d'une mucosité épaisse, la guérison fut parfaite.

1.° Voilà une fièvre muqueuse de l'espèce de celles qui ménagèrent la transition de l'épidémie muqueuse à l'épidémie varioleuse. Voy. Sect. I, pag. 57, 58.

2.° Dans d'autres malades qui n'étoient pas disposés à recevoir le virus variolique, ou qui déjà en avoient été infectés autrefois, nous avons observé que l'influence du miasme épidémique varioleux, décidoit fréquemment des symptômes pleurétiques, et d'autres maux ayant quelque analogie avec eux.

3.° Cette maladie a suivi la marche d'une fièvre intermittente pleurétique; car, comme dans la pleurésie, le sang parut dans les crachats, le 5.e jour; et la toux humide avec expectoration qui opéra successivement la solution de la maladie, retomba au 7.e et au 9.e jour.

4.° Cette observation nous démontre quelle est l'efficacité de l'émétique donné les premiers jours d'une maladie.

5.° Ce n'est pas le seul cas où nous avons vu que la saignée bien indiquée, n'est point à redouter dans l'âge le plus tendre.

VII.e OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse bénigne, compliquée d'exanthêmes pourprés.

UNE femme âgée de trente ans, éprouvoit depuis quelque temps un défaut d'appétit; après ses repas, elle vomissoit ses alimens mêlés de quelques vers, et avoit en même temps une diarrhée.

Le 25 Mars, sur le soir, elle eut un frisson avec froid, qui fut suivi d'une grande chaleur.

Le lendemain, elle éprouva à des intervalles incertains, des horripilations suivies d'une chaleur, qui poussa à la peau de légers exanthêmes pourprés, rouges, qui disparurent avec elle. Les membres, siége de ces exanthêmes, étoient tuméfiés.

Il n'y avoit plus d'envies de vomir. Les forces n'étoient point diminuées; mais de temps en temps, la malade se plaignit de douleurs aiguës dans la poitrine, accompagnées d'une respiration courte et fréquente; elle ressentit aussi des douleurs de colique, qui s'aggravoient de temps en temps avec soif intense, grande douleur de tête, et amertume de la bouche. Le pouls étoit plein et très-fréquent. La diarrhée étoit médiocre; la langue blanche et sèche. La malade fut saignée; le sang sortit avec impétuosité de la veine; la première pa-

lette présenta beaucoup de sérosité, et le sang se couvrit d'une légère croûte pleurétique.

On donna *per epicrasim*, un demi-gros ipécacuanha, qui excita plus de dix fois le vomissement, et la sortie d'un ver. Sur le midi, les douleurs du ventre cessèrent; la céphalalgie persistoit, mais elle étoit plus modérée; la chaleur augmenta sur le soir. De grandes démangeaisons se firent sentir aux pieds et aux mains. En les grattant, on faisoit rougir la peau, mais il ne sortit point d'exanthêmes. La respiration devenant meilleure, n'étoit point accompagnée de douleur; mais une toux rare et récemment développée, en excitoit dans l'hypochondre droit. Le ventre étoit paresseux; la langue, d'un rouge pâle, humide, présentoit des papilles élevées et blanches. Elle étoit couverte, ainsi que la partie interne de la bouche, d'aphtes jaunâtres.

Vers les sept heures du matin, un grand frisson accompagné de froid, fut suivi d'une chaleur aussi très-grande. Dans le moment de la chaleur fébrile, la respiration étoit fréquente, accélérée, et gênée par une collection de mucosité dans le larynx. La toux augmenta, et les douleurs du bas-ventre se prolongèrent jusqu'au milieu du jour, et cessèrent après une selle que rendit la malade. Le pouls étoit un peu plein, fréquent et dur. Les démangeaisons

excitant la malade à se gratter les pieds et les mains, il sortit des exanthêmes semblables aux premiers ; il ne s'éleva pas de sueurs. La langue, pendant le période de chaleur, étoit sèche, blanche, et présentoit une tache jaunâtre ; le soir, le pouls devenant petit, presque naturel et sans fréquence, elle s'humecta, et elle paroissoit seulement blanche. Les aphtes s'accompagnèrent de la douleur des gencives. L'urine rougeâtre, transparente, tenoit en suspens un nuage épais et muqueux. Un laxatif composé avec la manne et un sel neutre, excita des selles pendant la nuit.

On apperçut un soulagement marqué. Les douleurs du bas-ventre avoient disparu, ainsi que l'amertume de la bouche ; une douleur de tête légère, une soif modérée et un sentiment de foiblesse, étoient les seuls symptômes qui se soutenoient. Le pouls étoit petit, avec un peu de fréquence ; la langue humide, blanche, recouverte d'aphtes. L'appétit étoit aussi rappelé par l'usage d'un mélange par parties égales de muriate d'ammoniaque (sel ammoniac), et de sulfate de soude (sel admirable de Glauber).

La malade passa le jour hors du lit, et elle n'avoit plus ni diarrhée, ni douleurs. Le nombre des aphtes étoit augmenté sur la langue et sur toute la surface interne de la bouche. La base de la langue qui

jusque-là avoit été humide et pâle, étoit couverte d'un léger enduit muqueux jaunâtre. Le pouls étoit petit, sans fréquence ni dureté; on continua l'usage des sels.

La malade garda le lit; la soif s'alluma de nouveau, s'accompagnant d'une légère douleur de tête. Aux aphtes se joignirent des pustules sur les lèvres; et le pouls devint plein, un peu dur, et fréquent. Mais le soir, elle se trouva soulagée, et le pouls reprit son *rythme* naturel. Dès le lendemain, elle quitta le lit, et ne ressentit d'autre incommodité que quelques restes de foiblesse, et de sa douleur de tête.

Les aphtes causoient de temps en temps des douleurs lancinantes. Au reste, l'appétit revenant, la convalescence s'établit, et la malade fut bientôt remise.

1.° On trouve dans cette observation, l'exemple d'une fièvre muqueuse bénigne compliquée d'inflammation. Voy. Sect. I, pag. 57, 58.

2.° La gêne de la respiration qui n'est point accompagnée d'anxiétés, peut être mise au nombre des signes qui annoncent l'éruption d'exanthêmes d'un bon caractère, sur-tout lorsqu'il s'y joint des frissons, qui sont les avant-coureurs d'une crise prochaine.

3.° Le type de la fièvre ne peut être déterminé, parce qu'elle n'a point paru du

2 au 6. Elle a cependant quelque chose du caractère erratique.

4.° L'exacerbation de la fièvre qui eut lieu le matin du 8.e jour, est surprenante et se remarque rarement.

5.° La solution de la maladie qui se fit au 4.e jour de la rechute par des ulcères aux lèvres, étoit extraordinaire, et nous donna une preuve de l'affinité de cette fièvre avec les intermittentes.

6.° Les autres symptômes appartenoient à la maladie muqueuse.

7.° On remèdie fort bien aux symptômes pleurétiques, chez les enfans surtout, en remplaçant l'oximel par une mixture faite avec la manne, un sirop acide, et le suc d'un citron. Ce dernier, en sa qualité de suc récent d'un végétal, convient fort bien au vice scorbutique, et rend la boisson moins fastidieuse.

VIIIe OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse éphémère, autrement dite très-aiguë.

UN jeune homme de vingt-trois ans eut la diarrhée pendant quelque temps; elle fut suivie d'anxiétés fréquentes, d'un sentiment de pression dans la région de l'estomac, et de la difficulté de respirer.

Le 11 Février, sur le soir, il éprouva des vomissemens spontanés; il passa les jours suivans sans être malade d'une ma-

nière marquée ; mais il eut des anxiétés ; n'avoit pas d'appétit, et le ventre étoit constipé.

Le 15 Février, sur le soir, après des nausées et un vomissement spontané, il fut pris d'un frisson avec froid intense. La nuit fut agitée, accompagnée d'une grande chaleur, de sueurs abondantes, sur-tout vers les parties supérieures du corps.

La peau resta un peu moite ; et pendant le jour, le sommeil fut troublé par l'apparition de différens fantômes. La prostration des forces amena l'altération de la face, et le malade se plaignit de douleurs dans les membres ; il lui sembloit qu'il étoit alité depuis long-temps.

Toute la tête, sur-tout vers le front, étoit en même temps très-douloureuse. La bouche étoit sèche, la soif grande ; et les boissons abondantes que le malade prenoit, augmentant les anxiétés, lui faisoient croire qu'il enfloit. Le ventre étoit toujours fermé ; la langue étoit épanouie, d'un rouge pâle, couverte d'un léger enduit muqueux ; le pouls petit, accéléré, rare. Un émétique composé d'un scrupule d'ipécacuanha, d'un grain de tartrite de potasse antimonié (tartre émétique), et de deux drachmes sulfate de magnésie (sel cathartique), n'excita qu'un seul vomissement, qui évacua une grande quantité de matières muqueuses mêlées de bile. La nuit fut fatigante.

Une émulsion avec le jalap, procura plusieurs selles; et une tasse de café prise à midi, excita le vomissement. Sur le soir, le malade se sentit l'estomac vide, sans éprouver d'appétit. Il restoit une légère douleur de tête sur le vertex ; les forces étant moins abattues, il put se lever. Le lendemain, il passa la journée hors du lit. L'usage du lait coupé avec la décoction de gentiane, ramena les forces et l'appétit.

1.° Rarement la fièvre muqueuse prit la forme d'une éphémère; ou, si l'on veut, d'une fièvre très-aiguë (1).

2.° Lorsque la diarrhée est supprimée mal-à-propos, soit par l'art, soit par la nature, elle est suivie d'anxiétés et d'autres symptômes graves.

3.° Dans cette maladie, la constipation étoit toujours accompagnée de douleurs dans les membres, qui elles-mêmes cédèrent enfin tôt ou tard à un flux de ventre, spontané ou produit par les remèdes.

4.° L'expulsion par le vomissement et par les selles, d'une grande quantité de matières bilioso-muqueuses, forma une crise accessoire, qui contribua beaucoup à terminer la maladie.

---

(1) V. Sect. II, la note de la page 62.

IX.e OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse aiguë continue ; compliquée de malignité.

UNE fille âgée de 20 ans, pléthorique et robuste, avoit servi pendant quelque temps sa sœur, qui étoit atteinte d'une fièvre maligne.

Le 17 Novembre elle ressentit, pendant tout le jour, des horripilations réitérées, avec des lassitudes qui furent suivies de chaleur sur le soir.

Une dose d'ipécacuanha excita trois fois un vomissement de matières bilieuses. Sur le midi, elle se plaignit d'une douleur de tête dans la région du front, elle avoit la bouche mauvaise. Le pouls étoit plein, fréquent. La langue étoit déprimée vers son bord, son dos étoit élevé en forme d'éminence allongée, et légèrement blanc. Sur le soir, on tira du sang de la veine ; il sortit, à la vérité, par jet, mais tantôt vîte, tantôt doucement, et s'échappoit avec bruit. Le caillot vermeil, se couvrit d'une roûte ténue, blanche, un peu transparente, et il ne s'en sépara presque pas de sérosité. Quelques portions étoient d'une couleur vive et transparente ; la croûte cependant ne recouvroit pas un sang fluide. On fit passer, toutes les deux heures, une petite dose de nitre

purifié. Pendant la nuit, la malade goûta par intervalles, un sommeil assez tranquille.

Le ventre étoit libre, la face et la peau présentoient un teint fleuri ; la langue étoit blanche, et le pouls modéré ; sur le soir, la dépravation du goût revint, la tête étoit douloureuse ; le sommet et les bords de la langue étoient rouges, le milieu étoit d'un blanc tirant sur le jaune. On fit une seconde saignée du bras, indiquée par la plénitude et la grande fréquence du pouls ; le sang présenta le même caractère que celui de la veille ; mais la croûte inflammatoire étoit plus épaisse et plus ténace ; le bord du caillot d'un rouge vif. Les portions rouges étoient plus nombreuses ; mais une petite quantité de sang d'une couleur plus sombre, gagnoit le fond, en se mêlant avec un peu de sérosité. Au reste, la malade avoit un peu perdu de ses forces. Pendant la nuit, elle reposa ; par intervalles, ayant eu des insomnies, elle rendit une selle de matières sans consistance.

On continua l'usage du nitre. La langue étoit toujours la même; le pouls fréquent, présentoit un peu de plénitude ; la toux survint. La soif étoit intense, sans être accompagnée de douleur de tête. L'urine trouble, bourbeuse, ressembloit à de la boue délayée dans du lait ; les parois du

vase qui la contenoit, étoient couvertes d'une croûte bleuâtre, et l'on appercevoit un sédiment épais, compacte, bourbeux. Sur le soir, le pouls n'avoit plus de plénitude, mais il étoit toujours très-fréquent; quelques selles eurent lieu, et s'accompagnèrent de borborigmes. On fit passer toutes les heures, une demi-tasse d'nne potion faite avec : eau de cerises noires, huit onces; sirop d'épine-vinette, deux onces; vinaigre de sureau, une once; esprit de vitriol, vingt-cinq gouttes. La nuit fut assez tranquille, et ne fut pas troublée par le flux de ventre.

La langue étoit toujours la même, le pouls toujours fréquent; la toux se soutint; l'urine opaque, jaune, présentant un cercle, déposoit un sédiment peu abondant, un peu jaune, filamenteux. On réitéra la même potion, en portant l'esprit de vitriol à trente gouttes. La malade poussa une seule selle dans la matinée; la nuit se passa dans l'insomnie, et sans envies d'aller du ventre.

Les douleurs de tête reparurent, la toux sèche augmenta, les forces étoient un peu diminuées, et le corps pendant la journée, se couvrit d'une sueur qui ne soulagea point la malade. La langue étoit blanche dans son milieu, et présentoit d'ailleurs les mêmes phénomènes que la veille; le pouls étoit le même. L'urine jumenteuse présentoit un cercle, et au bout

de quelques heures, déposa un sédiment laiteux, abondant. La soif étoit assez grande. La malade n'alla du ventre qu'une fois. Pendant la nuit, le sommeil fut rare et sans sueurs.

Un laxatif dans lequel entroit : sulfate de magnésie (sel cathartique amer), une demi-once; extrait gommeux d'aloës, huit grains ; le tout dissout dans six onces d'eau chaude, ne procura qu'une selle, dans laquelle se trouva un seul ver. L'urine jaune présentoit deux sédimens ; le supérieur étoit laiteux, et celui qui gagnoit le fond étoit muqueux, couleur de cendre et ténace. La langue gardoit toujours le même aspect. Le pouls étoit un peu fréquent et petit ; la soif intense ne s'accompagnoit pas de sueurs. La nuit fut agitée ; sur le matin, on donna quelque peu d'une émulsion aiguisée avec le jalap, Quelques légères tranchées accompagnèrent une selle copieuse qui ne présentoit pas de vers. Les tranchées et le flux de ventre furent arrêtés chez cette malade déjà foible, par l'usage des crêmes. Elle se plaignoit, quoiqu'elle ne ressentît pas de douleurs. La langue blanche, un peu jaune, étoit couverte de papilles rouges. La face étoit toujours colorée, quoiqu'un peu affaissée ; le pouls fréquent, un peu foible. Le flux de ventre s'arrêta ; et pendant la nuit, la malade reposa par intervalles.

La soif étoit modérée, l'esprit abattu, inquiet ; la malade poussoit des sons plaintifs ; le pouls foible, petit, présentoit une légère fréquence. Les bords et le sommet de la langue étoient rouges, le milieu brun et sale. L'urine jaune déposoit un sédiment abondant, léger et laiteux ; une croûte bleuâtre s'attachoit aux parois du vase, et la superficie de l'urine se couvroit d'une peau grasse, mince, de différentes couleurs. On fit passer l'extrait de quinquina à la dose de deux drachmes, dans huit onces d'eau de cerises ; on y ajouta une once de sirop d'épine-vinette ; cette potion fut donnée comme la précédente. Un sentiment léger de froid se fit sentir, et s'accompagna d'anxiétés et de légère inquiétude ; de sorte que tout le jour la malade s'enveloppa dans ses couvertures. Les extrémités supérieures étoient un peu froides au toucher ; les pieds gardèrent leur chaleur naturelle. La langue étoit brune et sale dans le milieu, et très-rouge sur les bords. Le ventre ne s'ouvrit point. La nuit fut troublée par des anxiétés et par le sentiment de froid dont la malade se plaignit encore.

Les extrémités avoient repris de la chaleur, mais un pouls foible, légèrement fréquent accompagnoit la prostration des forces, et le courage étoit abattu. Un scrupule d'ipécacuanha aiguisé d'un grain de tartre émétique, procura six fois des vomis-

semens

semens bilieux. Le ventre étoit toujours constipé. La nuit fut tranquille.

La malade se trouvoit un peu mieux, elle ne ressentoit aucune douleur, seulement la tête restoit pesante. La soif étoit modérée ; l'esprit étoit abattu, la voix plaintive, la face rouge, le ventre constipé, le pouls foible, un peu fréquent. L'urine trouble et bourbeuse, obscurcissoit les parois du verre. Le sommet et les bords de la langue étoient rouges ; le milieu blanc antérieurement, étoit légèrement brun, couvert de limon vers sa base. Les dents étoient aussi noires et sales. On réitéra la potion avec l'extrait de quinquina. Sur le soir, la langue s'humecta, parut moins brune ; le pouls étoit toujours petit, mais sa fréquence augmenta ; la face et les extrémités supérieures avoient des couleurs vives ; le ventre étoit toujours paresseux ; et on apperçut deux pustules sur la poitrine; un lavement procura une selle. La nuit fut tranquille.

La langue rouge à son sommet, étoit humide ; son milieu étoit blanc, sale et rude, la tache brune se dissipant peu à peu. On observa dans le pouls et dans les urines les mêmes phénomènes que la veille. Trois selles furent le produit du purgatif suivant : sulfate de magnésie (sel cathartique amer), une once ; extrait aqueux d'aloës, huit grains ; dissolvez dans cinq onces d'eau chaude ;

ajoutez sirop de roses solutif. La nuit, d'abord assez tranquille, fut ensuite troublée par une diarrhée muqueuse fréquente.

Quoique la face fût rouge, le pouls étoit petit, foible, avec un peu de fréquence; sur le soir, il se releva un peu. L'urine étoit peu abondante, trouble, bourbeuse; celle du soir étoit jaune et déposoit un sédiment blanc, farineux. On fit prendre, comme les précédentes, la potion suivante: dans eau de cerise et de menthe, de chaque quatre onces, dissolvez extrait de quinquina, deux gros; extrait de cascarille, deux scrupules; ajoutez sirop d'épine-vinette, deux onces. La malade alla deux fois du ventre. La pesanteur de tête continuoit, et une nouvelle trace brune paroissoit sur les deux côtés de la langue vers sa base.

Aux symptômes précédens, se joignit un larmoyement spontané.

La voix fut sans cesse plaintive, phénomène que la malade disoit être l'effet de sa foiblesse. Elle poussa deux selles accompagnées de borborigmes. L'urine présenta de nouveau deux sédimens; l'un étoit copieux, un peu transparent, muqueux (comme au 7.e jour), et gagnoit le fond du vase; l'autre laiteux, plus léger, surnageoit.

Une demi-drachme d'ipécacuanha avec un grain de tartre émétique, excitèrent trois

fois le vomissement ; ce qui fut suivi de soulagement. La face étoit rouge ; les larmes couloient involontairement ; la langue rouge sur les bords et à son sommet, étoit blanche dans le milieu, les traces brunes de sa base étoient augmentées. La soif s'alluma de nouveau et s'accompagna de la petitesse et d'une grande fréquence du pouls. Trois évacuations alvines glaireuses, pulpeuses et muqueuses eurent lieu, et furent accompagnées de tranchées. L'urine trouble, jaune déposoit un léger sédiment légérement jaunâtre.

Le jour suivant, la constipation se joignit aux symptômes précédens.

Un laxatif composé d'une once de mane, d'une once de sel de sedlitz dissous dans cinq onces d'eau bouillante, et d'une demi-drachme de rhubarbe en poudre, procura des selles fréquentes. L'urine étoit la même que les jours précédens. Le pouls étoit un peu fréquent, petit ; quelques larmes coulèrent involontairement.

Un léger flux de ventre s'établissant, les autres symptômes s'adoucirent, l'état de la malade devint plus satisfaisant. La face conservoit sa rougeur ; les urines, la langue et le pouls présentoient à peine quelque changement. On continua l'usage de la potion avec l'extrait de quinquina.

La langue devenue humide étoit légèrement blanche, son milieu étoit toujours

sale et brun. La fréquence du pouls étoit moindre, il avoit de l'élévation, et le dépôt des urines n'étoit plus jaune. La malade entrant en convalescence, éprouvoit de l'appétit, et recherchoit sur-tout les substances acides. On lui faisoit prendre par demi-verrées, toutes les heures, une décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit le sirop d'orange à la dose d'une once sur quatre. L'urine déposa de nouveau un sédiment jaune, abondant. Les évacuations alvines reprirent leur ordre naturel, et la santé se rétablit.

1.° Le miasme contagieux agit sur-tout sur ceux qui sont en proie à quelque chagrin; et cette cause réunie au voisinage de la contagion, fait que les personnes d'une même famille, éprouvent successivement la même maladie.

2.° Quelquefois dans les maladies aiguës, le sang présente le caractère inflammatoire, quoiqu'il n'y ait pas d'inflammation locale; et d'après l'état du pouls, on peut faire une ou deux saignées avec un heureux succès.

3.° Lorsque le sang présente ainsi le le caractère inflammatoire, il convient de donner les sels antiphlogistiques jusqu'à ce que le ventre s'ouvre. Mais une crise prématurée ayant eu lieu (le 4.e jour), ce qui étoit un indice de la fin du stade inflammatoire, et du commencement du stade de putridité, on substitua avec

avec avantage aux sels, les antiputrides, les astringens, et sur-tout les acides minéraux.

4.° Une sensation désagréable et fatigante, sans vraies douleurs, dépendant de l'impression que fait sur les nerfs la matière morbifique, sujet de la coction, est ce qui rend les malades plaintifs. (7.e 14.e jour.)

5.° L'écorce du Pérou et son extrait, corrige les maladies qui sont une dégénération des intermittentes, et les ramène à une marche plus régulière en rapelant les accès de froid. (8.e jour.)

6.° Le froid accompagné de constipation et d'anxiété (8.e jour), annonçoit quelque exanthême caché, ou une suppuration qui devoit s'établir. (10.e jour.)

7.° Le sommeil, une certaine force dans le pouls, la langue brune et la constipation, sont de très-bons signes de coction. Car la Nature agit dans le calme; de sorte que sans le sommeil, il ne peut s'établir de coction bonne et louable.

8.° La couleur rouge intense de la langue, ses papilles vives et saillantes, étoient des symptômes d'affection vermineuse; et dans la fièvre muqueuse continuë ayant le caractère aigu, ils avoient quelque analogie avec les aphtes. On peut dire la même chose de la trop grande sensibilité de la langue. Ce symptôme disparoissoit aussi dès que les vers étoient

évacués. V. l'observ. suiv. au 14.e et 16.e jour.

9.° Le sédiment purement muqueux des urines étoit sans doute une excrétion critique des lacunes muqueuses de l'urètre et de tout le trajet des voies urinaires; car de temps en temps nous avons vu que les follicules de ces parties étoient remplies de mucosité. (V. Sect. I, N.° IX, p. 50). On peut voir un vagin où ces follicules sont très-apparens dans les figures de la matrice de la femme, planche VIIIe de la collection de notre président.

Xe OBSERVATION.

FIÈVRE aiguë mucoso-bilieuse terminée par la guérison.

UNE fille âgée de 20 ans, pléthorique et robuste, avoit été sujette, dans son bas âge, à la fièvre intermittente. Depuis quelques mois, elle éprouvoit une suppression du flux menstruel, mais jusque-là cette évacuation avoit régulièrement suivi ses périodes, étant précédée quelques jours d'avance par une lassitude et une pesanteur dans les membres.

Le 16 Novembre sur le soir, elle éprouva un froid fébrile assez marqué; elle perdit l'appétit et se fit saigner du pied le 19 du même mois. Toutefois, elle se livra comme elle put à ses occupations journalières.

Le 20 Novembre, elle se mit enfin au lit. Un émétique excita six fois un vomissement de matières bilieuses. En même temps, le ventre s'ouvrit spontanément, et les matières rendues étoient de consistance ordinaire. La tête étoit douloureuse dans la région du front, la face conservoit ses couleurs, les forces étoient un peu tombées. La langue étoit un peu tremblante, sèche vers le milieu, et couverte d'une mucosité blanche. Une légère sueur de courte durée, s'éleva de toutes les parties du corps. Le pouls étoit plein, fréquent, un peu lent. Le sommeil fut troublé par la soif, qui augmenta surtout la nuit, et par quatre déjections alvines, qui ne furent accompagnées d'aucune douleur.

La chaleur fébrile augmentant, la respiration devint courte et fréquente; la langue étoit sale, brunâtre, sèche, d'un rouge obscur à son sommet. Une légère toux sèche se joignit à l'intensité de la soif et à des envies fréquentes d'aller à la garde-robe. L'urine bourbeuse, déposant un sédiment abondant, blanc et filamenteux, présentoit un cercle autour du vase. On donna les acides végétaux unis à une petite quantité d'acide minéral. Le sommeil fut assez tranquille, et suivi d'une sueur générale.

La douleur de tête n'existoit plus; mais les membres étoient douloureux, comme

s'ils eussent reçu des coups de bâton ; ce qui s'accompagnoit de la prostration des forces. Quoique les sueurs fussent abondantes dans la journée, la malade alla cependant six fois du ventre. Sur le soir, la plénitude et la fréquence du pouls augmentèrent ; il étoit par intervalles un peu serré. Après une saignée du bras, ces phénomènes diminuèrent un peu. Le sang ne sortit point par jet, mais tantôt goutte à goutte, et tantôt en bavant. Il présenta un caillot très-rouge, sans sérosité, recouvert d'une croûte inflammatoire, épaisse, blanche, légèrement transparente. L'intérieur du caillot étoit formé de petites masses rouges, adhérentes en partie à la croûte, et nageant en partie dans une portion de sang plus dissous. La langue étoit très-sale, un peu noire ; pour le reste, elle étoit comme le jour précédent, et l'urine présentoit aussi les mêmes phénomènes. Pendant la nuit, qui fut troublée par des insomnies et la vision de fantômes, la malade rendit fréquemment des matières fécales jaunes et fétides ; elle sua beaucoup.

Sur le matin, elle désira des alimens acides ; la toux augmenta et s'humecta un peu, les extrémités supérieures étoient un peu froides, et la malade rendit avec force, par trois fois, des excrémens fétides. On continua l'usage d'une mixture acidulée, et on la composa ainsi : eau de

cerises noires, huit onces; sirop d'épine-vinette, deux onces; vinaigre de sureau, une once; esprit de vitriol, quarante-cinq gouttes. Les sueurs diminuant, furent suivies d'un bourdonnement dans les oreilles semblable au bruit d'un moulin.

L'accablement des forces étoit encore accompagné de la gêne et de la fréquence de la respiration, de la rougeur de la face, et d'une soif modérée. Le pouls fréquent, légèrement plein, avoit un peu de dureté. L'urine du soir, presque toujours moins abondante, étoit opaque, jaune, présentoit un cercle autour du vase, et déposoit un sédiment copieux, blanc, ressemblant à du lait caillé, devenant ensuite épais, filamenteux, léger. Pendant la nuit qui fut fatigante, il n'y eut pas de sueurs, mais le flux diarrhéique parut huit fois.

La respiration étoit un peu plus libre. Quoique les extrémités eussent repris leur chaleur naturelle, la malade avoit bien soin de s'envelopper dans ses couvertures. La langue devenue blanche peu à peu, étoit humide, effilée, et conservoit à sa base une place sale et brune. L'urine et le pouls se soutenoient dans le même état; le dernier étoit plus dur. La malade n'alla qu'une fois du ventre dans la journée : la nuit ne fut troublée ni par les sueurs, ni par le flux de ventre; d'ailleurs, elle fut semblable à la précédente.

Le bourdonnement des oreilles avoit diminué ; le pouls étoit un peu fréquent, tantôt légèrement plein, tantôt serré et embarrassé. La langue étoit blanche dans presque toute son étendue ; l'urine opaque, épaisse, présentoit un cercle et un sédiment tirant sur le jaune. Cependant, tous les symptômes devinrent plus mauvais sur le soir. La malade rendit dans la journée six selles de matières fétides, écumeuses, brunes et putrides. (La malade satisfaisant à son goût, avoit pris, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, du bouillon de viande). Les forces étoient plus opprimées, la respiration par conséquent, devint plus fréquente et très-gênée ; de sorte qu'au milieu des anxiétés, la malade jetoit ses membres çà et là. A peine songeoit-elle à demander à boire. La langue étoit effilée, son sommet et ses bords d'un rouge obscur, son milieu sec, sale et brunâtre. Les dents supérieures étoient sèches, les inférieures conservoient un peu d'humidité. Le pouls irrégulier, embarrassé, devint plus fréquent ; l'urine étoit jaune, transparente, avec un léger nuage dispersé dans le fond ; mais elle ne formoit point de cercle. On continua la mixture pour la neuvième fois, en portant la dose de l'esprit de vitriol, à soixante-quinze gouttes. La malade fut agitée, et poussa quatre selles pendant la nuit.

La langue s'épanouit de nouveau, et devint légèrement tremblante; l'urine opaque et légèrement rouge, présentoit aussi de nouveau un cercle autour du vase, et dans le fond, un nuage circonscrit. La respiration étoit un peu meilleure, et le bourdonnement des oreilles avoit presque entiérement disparu. On diminua de vingt-cinq gouttes l'acide minéral, parce que le palais et les dents ne pouvoient en supporter la première dose. La malade ne ressentoit pas de soif, et désira des substances acides.

Dès que les membres étoient découverts, ils étoient saisis de froid. L'urine du soir claire, jaune, présentoit un nuage; la fréquence du pouls étoit à peine marquée; il étoit embarrassé, avoit de l'irrégularité dans ses battemens, et étoit un peu ondulent. La malade poussa trois selles pendant le jour, et quatre pendant la nuit, qui fut tranquille par intervalles.

La malade, toujours enveloppée jusqu'au cou de ses couvertures, continua de se plaindre de la saveur trop âcre de la mixture; c'est pour cela que nous suspendîmes un peu les remèdes. La langue étoit mince, épanouie, très-humide, et son milieu étoit sale: l'urine opaque, épaisse, trouble, obscurcissoit le verre, et déposoit un léger nuage. Le pouls étoit dur, ses battemens irréguliers, et sa fréquence peu marquée. Le teint conservoit

sa fraîcheur : la respiration un peu gênée, s'accompagnoit d'une petite toux qui devenoit plus humide ; il ne parut pas de sueur. Le flux de ventre s'arrêta pendant le jour ; mais pendant la nuit, le sommeil tranquille par intervalles, fut interrompu par la soif et par la diarrhée qui excita cinq selles.

La soif qui parut de nouveau, s'accompagna de dépravation de l'ouïe, d'une gêne et d'une légère fréquence dans la respiration ; le pouls un peu dur, inégal, présentoit un peu de fréquence. La langue épanouie, rouge, lisse, sèche, étoit couverte de papilles d'un rouge obscur, élevées en pointe ; et son dos sillonné en travers par des crevasses. L'urine jaune, transparente, déposa un nuage. Pendant la nuit, qui fut tranquille par intervalles, il survint cinq selles de matières muqueuses, qui n'avoient plus de putridité.

Dès ce moment, nous fîmes passer une potion composé avec huit onces d'eau de menthe, deux onces sirop d'épine-vinette, et demi-once extrait de quinquina : à prendre par demi-cuillerées toutes les heures. La langue épanouie, légère, rouge, humide, recouverte d'un enduit muqueux, ne présentoit plus de papilles. La soif devint plus grande, et la dureté de l'ouïe s'aggrava au point d'amener une espèce de stupidité. Pendant la respiration, on remarquoit un bruit stertoreux

occasionné par l'amas de *mucus* dans le larynx. L'urine ténue, transparente, offroit çà et là de petits nuages. La malade passa une assez bonne nuit, et ne poussa qu'une selle.

La rougeur de la face, la soif se soutenoient; et la foiblesse de l'ouïe, et l'état de stupidité augmentant, la respiration étoit courte, le pouls un peu dur et d'une fréquence modérée; les membres se couvroient peu à peu d'un enduit sale et crasseux. La malade se plaignit de la saveur trop aromatique de sa potion, ce qui annonçoit dans la langue une sensibilité trop exaltée. Elle rendit une urine ténue, d'un jaune pâle, transparente, et ne présentant d'autres nuages que des particules pulvérulentes qui flottoient dans le liquide. Le ventre s'ouvrit trois fois dans le même jour; pendant la nuit le sommeil fut interrompu six fois par une diarrhée muqueuse.

L'urine présentoit de petits nuages épars; le ventre ne s'ouvrit qu'une fois; le pouls un peu plein, étoit à peine fréquent. La nuit, moins tranquille que la précédente, fut interrompue cinq fois par des déjections alvines. Le reste se passa comme les jours précédens. On réitéra la potion pour la troisième fois.

Dans la matinée, la malade rendit dans les selles deux vers morts. La respiration étoit encore courte, fréquente, la soif se

soutenoit, ainsi que la toux humide et la stupeur; le pouls fréquent, un peu foible, offrit de la plénitude sur le soir. Quelques grains d'ipécacuanha unis au tartre émétique, décidèrent cinq fois le vomissement. La langue humide, couverte d'une mucosité blanche et d'une tache brune, paroissoit moins rouge. Au reste, les autres symptômes se soutenoient. La malade eut pendant la nuit des insomnies mêlées d'agitations, et poussa cinq selles diarrhéiques.

Le lendemain, dans la matinée, une once de sel cathartique amer, quatre grains d'extrait d'aloës dissous dans suffisante quantité d'eau, décidèrent plusieurs évacuations alvines. La dureté de l'ouïe, et l'air de stupidité qui en étoit la suite, avoient diminué. Le pouls étoit plein, un peu mou et fréquent. La soif augmenta, la respiration fut plus libre et la langue plus nette. L'urine jaune et opaque, ressembloit à de la petite bierre.

Le laxatif fut réitéré avec succès; la soif et le goût pour les substances acides persistoient, et ces symptômes étoient joints à de légers assoupissemens. Depuis ce moment, la peau de la région sacrée qui avoit été ulcérée pendant quelques jours, se couvrit d'une croûte noire. La malade qui, jusque-là étoit restée sur le dos, se tourna sur le côté pour éviter la douleur qu'excitoit l'autre position. La

langue épanouie, rouge, légèrement sèche, présentoit des fentes transversales ; le pouls étoit plus petit, plus foible que la veille. Pendant la nuit les déjections alvines furent fréquentes.

Depuis ce moment, la malade prit de légères doses de la mixture rafraîchissante (ci-dessus décrite), avec trente gouttes d'acide minéral. A l'ulcère du sacrum, qui versoit un pus ténu, il s'en joignit un autre sur le grand trochanter : il étoit couvert d'un escarre, et légèrement enflammé sur les bords. La langue devenant humide, étoit couverte d'un enduit épais ; le pouls un peu foible, avoit un léger degré de mollesse. Le sommeil fut interrompu par plusieurs selles.

La dureté de l'ouïe augmentant, la malade étoit presque sourde, ou du moins paroissoit très-hébétée. Les ulcères suppuroient bien. Le pouls étoit foible, légèrement fréquent ; la rougeur de la face persistoit. L'urine étoit ténue, un peu opaque. La langue sale, muqueuse, un peu sèche, toujours couverte d'une tache noire, présentoit différens sillons et crevasses dont les bords étoient durs ; sur le midi, elle s'humecta de nouveau. Un émétique excita quatre fois le vomissement ; le flux diarrhéique revint six fois pendant la nuit.

L'ouïe étoit moins dure ; le pouls foible, petit. La malade n'alla qu'une fois

du ventre dans la matinée. La langue étoit sèche, marquée d'une tache noire, et revêtue d'un enduit sale. L'urine peu abondante, d'un jaune foncé, épaisse et opaque. L'ulcère dont le contour étoit enflammé, devenant douloureux, creusoit beaucoup ; dans sa partie moyenne, on voyoit à nu les houppes nerveuses. La malade se trouva mieux sur le soir, ayant pris dans la journée une potion faite avec deux drachmes extrait de quinquina, et deux scrupules de cascarille ; le tout dissous dans huit onces d'eau, et édulcoré avec le sirop de pavots rouges. En effet, la diarrhée s'arrêta, la langue devint plus humide, le pouls plus plein et fréquent ; quelques pustules parurent à un bras et aux deux jambes ; on apperçut aussi un furoncle. On réitéra la potion, en supprimant l'extrait de cascarille. La nuit ne fut pas très-tranquille ; il n'y eut qu'une seule selle.

La langue étoit humide, rude, un peu blanche ; son milieu sale ; les crevasses et la tache brune se trouvoient en partie dissipées, ainsi que la dureté de l'ouïe. Sur le soir, le pouls étoit plein et très-peu fréquent. La respiration et l'appétit se rétablissoient à souhait. L'urine étoit un peu opaque et troublée par de petits flocons dispersés. La potion fut réitérée une quatrième fois. Le ventre ne s'ouvrit qu'une fois dans le jour, et une fois pendant la nuit.

L'urine transparente, déposoit un léger nuage. Le pouls offroit un peu de plénitude, de la force et une légère fréquence. Le ventre étoit constipé. Les pustules se remplissoient de pus, et ressembloient à de petites pustules varioliques. La malade prenoit de l'appétit; elle voyoit avec une espèce de satisfaction qu'elle avoit échappé à une maladie grave; cependant elle étoit encore foible. La langue humide, blanche, étoit rude vers sa base, et recouverte de papilles. On fit passer la décoction de quinquina.

Le pouls étoit plein, mou, un peu fréquent ; les selles naturelles. La langue un peu tremblante, présentoit de nouveau sa surface sillonnée transversalement; mais ces sillons disparurent le lendemain.

L'urine opaque, présentoit un cercle autour du vase et un nuage épais; la face étoit toujours colorée; et sous l'influence de la décoction de quinquina, les ulcères produisoient une bonne suppuration. La malade se rétablissoit peu à peu.

1.° Ici, comme dans l'observation précédente, la fièvre s'établissant chez un sujet fort et vigoureux, a pris le caractère aigu et la marche continue.

2.° La suspension des règles est souvent liée à quelques vices des viscères du bas-ventre, circonstance qui favorisoit l'invasion de la maladie épidémique.

3.° La malignité et la longueur de la

maladie furent annoncés dès son commencement par les sueurs, par le dépôt prématuré dans les urines, et par la diarrhée bilieuse; phénomènes qu'on peut regarder comme autant de crises anticipées.

4.° Les crises imparfaites qui eurent lieu par la toux humide, par la métastase sur les nerfs de l'ouïe au 5.e jour, par la diarrhée muqueuse au 12.e jour, par l'amas de mucus dans le larynx au 11.e, furent du meilleur augure, et soulagèrent la malade. On pourroit y ajouter la stupeur au 11.e et 12.e, et l'excrétion des vers le 16.e La maladie fut aussi beaucoup allégée par les crises artificielles produites par l'émétique et les laxatifs donnés le 14.e et jours suivans. La coction s'établissant mieux, peu à peu on doit reconnoître que rien ne fut plus efficace que les efforts de la Nature, pour établir une crise par la suppuration; efforts qui eurent lieu le 18.e, 19.e, 21.e, 23.e jours.

5.° Le bourdonnement des oreilles avec foiblesse de l'ouïe et stupeur dans les fièvres malignes, est un indice que la maladie sera longue, et sont un bon signe dans une maladie de mauvais caractère; car il remplace les délires, les assoupissemens, et comme les métastases, tantôt il prévient ces symptômes, tantôt il les détruit. C'est pour cela aussi que lorsque ces phénomènes disparois-

sent ; la métastase se fait d'une manière prématurée, sur les nerfs du bas-ventre ; les symptômes nerveux reprennent aussitôt de l'intensité, le délire se déclare, et la sensibilité des organes est excitée, ou bien les malades tombent dans l'assoupissement, et cette sensibilité est anéantie. Alors toute espèce de coction est suspendue, ou tout-à-fait détruite, et les humeurs tombent en dissolution. Voy. les Observ. XIII, XIV.

6.° Dans les fièvres malignes, le régime animal a beaucoup d'efficacité, pour augmenter la putridité dans les premières voies : car les nourritures animales se convertissent facilement en saburres putrides. C'est donc à tort que quelques médecins, appuyés sur une mauvaise théorie, ordonnent dans les fièvres malignes, avant que la putridité soit détruite, des bouillons de viande pour soutenir les forces du malade : il s'en faut de beaucoup que ce moyen les rétablisse, puisqu'au contraire, il favorise un nouvel amas de substances putrides, qui tend à les détruire.

7.° Le léger degré de froid qui survint au 9.e jour, fut un signe précurseur d'une crise imparfaite ; savoir, la toux humide qui lui succéda. Il annonça aussi la métastase qui se fit sur les nerfs.

8.° La croûte terreuse, qui couvrit la peau aux environs du 14.e jour, doit

être mise au nombre des excrétions critiques, propres aux fièvres malignes.

9.° L'existence d'un reste de putridité, qui s'annonça par un flux de ventre fréquent et bilieux, nous fit recourir de nouveau, le 17.e jour de la maladie, à l'usage des acides.

10.° Le période aigu de la maladie étant terminé, elle éprouva une diminution notable depuis le 21.e jour; circonstance qui, réunie aux changemens de l'état de la langue et à d'autres symptômes, annonçoit que la fièvre qui se soutint encore quelques jours, n'étoit qu'une vraie fièvre lente, qui devint salutaire et favorisa, à l'aide de l'extrait et de la décoction de quinquina la formation du pus dans les ulcères et dans les pustules.

XI.e OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse aiguë, d'abord maligne, puis se changeant en intermittente.

UN jeune homme âgé de vingt ans, qui avoit eu une fièvre intermittente trois années auparavant, ressentit le 11 Décembre, sur le soir, un défaut d'appétit; et le lendemain éprouva des frissons avec une légère douleur de tête. Des envies de vomir furent accompagnées d'un vomissement de matières bilieuses; ce qui fut suivi de douleurs dans le bas-ventre, et

d'une diarrhée muqueuse, un peu sanguinolente, qui se prolongea jusqu'au lendemain.

La perte d'appétit fut accompagnée de soif. Sur le soir, la diarrhée s'appaisa et ne présentoit plus de sang; le malade ayant pris dans la journée par demi-tasses, une potion faite avec eau distillée, six onces; sirop d'épine-vinette, deux onces; esprit de vitriol, trente gouttes, il étoit las, n'éprouvoit plus de douleurs de tête, ne garda point le lit; il se plaignit d'une ardeur d'urines, et ne rendit qu'avec peine une urine trouble et bourbeuse. Le pouls accéléré, serré, légèrement dur, avoit un peu de fréquence.

Les envies d'aller du ventre étoient tellement augmentées que, presque toutes les demi-heures, le malade tourmenté par des tenesmes et des tranchées, rendoit avec force et en petite quantité des matières liquides, muqueuses, verdâtres, tirant sur le noir, fétides et ensanglantées. La prostration des forces fut suivie du trouble et de la tristesse de l'ame. Les pieds devinrent douloureux. Il survint par intervalles des points douloureux dans la poitrine. La langue étoit épanouie, d'un rouge pâle; son milieu, couvert d'une mucosité blanche, sec, jaune près de la base, étoit parsemé de papilles aiguës et saillantes. Le pouls étoit comme la veille. L'intensité de la soif, le défaut d'appétit

persistoit. La difficulté et l'ardeur des urines étoient augmentées. Ce fluide trouble, bourbeux, jaune, déposoit un sédiment peu abondant, muqueux, filamenteux et blanc. Depuis midi, on reprit l'usage de la potion que le malade avoit mal-à-propos suspendu dans la matinée; on y fit entrer quarante gouttes d'acide minéral. La nuit fut fort agitée.

La diarrhée étoit moins forte; mais, quoique le malade n'allât pas du ventre pendant des heures entières, il fut si tourmenté par les tenesmes et les épresses, qu'il resta des quarts-d'heure entiers sur la garde-robe. Il rendit cependant, sans tranchées ni douleurs et en petite quantité, des matières blanches, muqueuses. Il ne garda le lit que par intervalles. Le milieu de la langue présentoit une mucosité plus épaisse et plus jaune que la veille. L'urine peu abondante, étoit toujours la même, et ne déposoit que lentement. Le pouls étoit petit, un peu dur et inégal; il s'y joignit, sur le soir, de la plénitude et de la fréquence. Dès ce moment, nous fîmes passer toutes les heures deux cuillerées de la mixture suivante: eau de menthe, six onces; sirop d'oranges, deux onces; extrait de quinquina, demi-once; et de petite centaurée, un gros. On donna un lavement avec la crême d'avoine. Un sommeil tranquille soulagea le malade, qui sua beaucoup pendant la nuit.

Les tenesmes étant plus doux, le malade ne poussa dans la journée que trois selles peu abondantes et muqueuses. L'urine peu copieuse, sortant avec un peu d'ardeur, rouge, légèrement trouble, ne présentoit pas de cercle, déposoit un sédiment copieux, léger, muqueux, laiteux et filamenteux. Le pouls étoit petit et légèrement fréquent, inégal, sans célérité ni dureté. Sur le soir, il devint petit, fréquent, un peu dur. Le malade fut agité par des insomnies, et une sueur abondante et générale eut lieu pendant le sommeil.

Le malade alla du ventre sans tenesme apparent; il ne ressentit pas d'autre malaise dans l'abdomen, qu'une légère douleur dans l'hypochondre gauche, accompagnée de renvois; et tout cela disparut vers le milieu du jour. La soif persista, l'appétit revint, et le malade se sentant plus de force, promena après midi. Le pouls petit, mou, sans fréquence, inégal et même intermittent, devint, sur le soir, fréquent, plein, régulier et un peu dur. L'urine étoit semblable à celle de la veille; la langue épanouie, d'un rouge pâle, humide, nette et couverte de papilles très-apparentes. La nuit ramena quelques selles diarrhéiques; le sommeil s'accompagna de sueurs, ne fut point troublé par des insomnies.

Quelques selles muqueuses eurent lieu,

et tout s'améliora. Les renvois persistèrent sans que le goût fût altéré. Les alimens solides excitoient dans le bas-ventre une espèce de pression. Les urines un peu ardentes, furent semblables à celles de la veille ; la langue présenta aussi les mêmes phénomènes. Le pouls plein, légèrement dur et fréquent, avoit quelque dureté. Le remède prescrit le 5.e jour avoit été continué, et fut réitéré pour la quatrième fois. Une sueur copieuse survint sous l'influence d'un sommeil paisible.

Quelques déjections avec tenesmes ne donnèrent issue qu'à très-peu de matières muqueuses. L'appétit revenant à souhait, le malade, quoiqu'il fût un peu affoibli par les sueurs, ne garda point le lit. La langue étoit resserrée vers son sommet; ses bords étoient rouges, hnmides; son milieu étoit couvert d'un enduit muqueux, jaune et épais. Le pouls étoit légèrement fréquent, petit, serré, un peu dur. L'urine étoit comme la veille. Pendant la nuit, le ventre s'ouvrit fréquemment, sans tenesmes, et entre chaque selle, le sommeil fut tranquille.

Le flux diarrhéique se comporta comme le jour précédent. Le malade avoit grand appétit, et resta volontiers hors du lit. Outre l'ardeur qu'il éprouvoit en rendant ses urines, il ressentit une espèce de douleur dans l'hypocondre droit, près la crête de l'os des îles. L'urine copieuse, jaune,

jaune, légèrement transparente, déposoit un sédiment blanc, léger, un peu briquetté, et très-abondant. Le pouls étoit plein, un peu dur, inégal, sans fréquence; la langue, d'un rouge pâle, humide, couverte d'un enduit muqueux, léger. Nous donnâmes une mixture de deux drachmes d'essence d'orange, une drachme de liqueur minérale anodine d'Hoffmann, et autant d'élixir de propriété de Paracelse; à la dose de cinquante gouttes toutes les heures.

Quoiqu'il n'y eût plus de diarrhée, de temps en temps le malade rendit par les selles des matières purement muqueuses. Le pouls un peu fréquent, étoit d'ailleurs naturel; et les forces revenoient avec l'appétit. L'émission des urines étoit encore accompagnée d'une légère ardeur; et cette excrétion, ainsi que la langue, étoit dans le même état que la veille.

Le malade rendit quelques selles muqueuses, accompagnées de vents et de borborigmes. Les alimens occasionnèrent une pesanteur dans l'épigastre. La langue épanouie, étoit couverte vers sa base d'une mucosité légère et jaunâtre. Le pouls étoit petit, accéléré, et un peu fréquent. L'urine copieuse, jaune, légèrement transparente, ne déposoit qu'un léger nuage. On réitéra la mixture prescrite le 10.e jour

Il yeut encore quelques déjections al-

vines muqueuses, peu abondantes, suivies de soulagement. La langue étoit humectée, le pouls naturel, à la célérité près.

Les déjections étoient réduites à l'état ordinaire; le pouls plein, un peu fréquent. Les forces et l'appétit revenoient. Une légère tumeur se manifesta autour des malléoles, et les sueurs qui survinrent pendant le sommeil, chassèrent les restes de la maladie.

1.° Voilà un exemple frappant de l'affinité de la fièvre muqueuse avec la dyssenterie. Cette affinité se trouvoit ici prouvée par les selles qui furent d'abord sanguinolentes, et ensuite muqueuses; par les tenesmes et les douleurs dans le bas-ventre, etc. par les ardeurs d'urine.

2.° Les intermissions qui revenoient tous les jours, les variations observées dans les battemens du pouls, les sueurs nocturnes qui suivoient chaque paroxysme, le succès du quinquina, la tumeur œdémateuse des pieds, étoient autant de circonstances qui démontroient l'identité de nature qui existoit entre les maladies muqueuses et les fièvres intermittentes.

3.° La putridité détruite dans le bas-ventre par les médicamens, le caractère de la fièvre qui, d'après son essence, devoit devenir malin, fut tellement corrigé, qu'il revint peu à peu au type intermittent. V. observ. IV, rem. 8.°, p. 191.

4.° Ce n'est pas en variant sans cesse les remèdes, que l'on obtient la guérison des maladies, mais bien en continuant long-temps ceux dont l'efficacité a été reconnue. Aussi les médecins les plus instruits et qui jugent le mieux une maladie, ne sont pas ceux qui, dans toute occurrence, et sans avoir même vu le malade, tracent de suite une formule que leur mémoire leur fournit.

XII.e OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse aiguë, inflammatoire.

UNE femme âgée de 34 ans, ressentit le 19 Mars au soir, un grand frisson qui fut suivi pendant la nuit, d'une chaleur sans sueur, accompagnée de vomissemens décidés toutes les fois qu'elle buvoit.

Elle éprouva des douleurs aiguës dans la poitrine; l'évacuation menstruelle n'ayant fait que paroître, elle fut saignée le lendemain. Le 6.e jour, elle fut prise d'un délire qui fut d'abord peu orageux; il s'exaspéra sur le soir, et la nuit, il devint si violent, que la malade sauta hors du lit. Les anxiétés devinrent en même temps si grandes, que ne se connoissant plus, elle se dépouilloit de ses habits et se déchiroit la poitrine. Elle ne sentoit pas de grandes douleurs dans le bas-ventre, et ne demandoit point à boire, cependant lorsqu'on lui présentoit, elle

avaloit avec avidité. Le pouls très-foible, grêle et fréquent, échappoit presque sous le doigt. La respiration étoit gênée, courte et fréquente ; l'abondance de mucus qui obstruoit le larynx, la rendoit stertoreuse ; jusqu'à ce jour (le 7.e de la maladie), la malade n'étoit allée qu'une fois du ventre. Le goût étant dépravé, elle trouvoit ses boissons amères. Sur les quatres heures après midi, elle prit un scrupule d'ipécacuanha aiguisé d'un graindе tartre émétique, uni à une drachme de sel cathartique amer; ce qui excita cinq fois le vomissement, et chassa une matière muqueuse brune, peu abondante ; mais le ventre ne s'ouvrit pas.

La malade se trouvoit mieux le matin, le pouls étoit plus plein, plus dégagé. Cependant les anxiétés continuoient, la parole étoit foible et voilée, la respiration courte, fréquente, gênée, sans être stertoreuse. On donna *per epicrasim*, le laxatif suivant : prenez sel de sedlitz, deux onces; manne, un once ; aloës, six grains ; faites dissoudre dans eau chaude, huit onces. Après avoir pris la première demi-tasse, elle rendit par le vomissement, deux grands vers, et aussitôt après les anxiétés cessèrent. Le délire persista cependant ; elle agitoit et touchoit continuellement ses doigts. Le remède n'ayant pas été donné exactement, le ventre ne s'ouvrit pas.

Le délire étant plus doux, la malade fut plus tranquille ; cependant la respiration étant toujours gênée, elle fut obligée de se tenir assise sur son lit. Le pouls étoit grêle, fréquent, dur ; la langue épaisse, blanche et un peu sèche ; le ventre s'ouvrit une seule fois dans la journée. Après avoir pris une ou deux doses de son remède, elle refusa d'en prendre davantage. Elle dormit tranquillement trois heures dans la nuit, et son sommeil fut accompagné de sueurs.

Il y avoit un mieux être marqué. La respiration étoit bonne, la voix naturelle. Le ventre s'étoit ouvert ; le pouls étoit plus plein, mou et peu fréquent ; la langue d'un rouge pâle, humide et nette. Une toux fréquente aidoit l'expectoration d'une mucosité abondante. Sur le midi, il survint un vertige.

La malade passa la journée hors du lit ; elle eut de l'appétit, et à l'aide d'une toux légère, elle expectora facilement des matières muqueuses.

1.° Les douleurs aiguës de la poitrine, la difficulté de la respiration, la mucosité qui remplit le larynx, et enfin l'expectoration critique de bonne nature, établissent une grande ressemblance entre cette fièvre muqueuse et les maladies inflammatoires de la poitrine.

2.° Ce qui fit reconnoître le caractère inflammatoire de cette maladie, fut, 1.°

cette constipation opiniâtre par laquelle son début fut marqué ; 2.° la marche connue de l'épidémie (1) ; les mutations qui s'opéroient à l'approche du printemps et d'après lesquelles le germe épidémique paroissoit abandonner le fluide muqueux pour se porter sur la gélatine du sang (2). 3.° la connoissance de faits semblables ou analogues (3).

3.° D'après le frisson violent, au début de cette maladie, et l'absence des symptômes trompeurs, (Sect. II, N.° III, p. 83 ; et N.° VI, p. 3.), nous jugeâmes qu'elle n'avoit aucun caractère de malignité. Le plus souvent, à la vérité, les maladies épidémiques, à l'approche du printemps, se dépouillent du caractère malin ; mais elles gardent encore leur violence pendant quelque temps.

4.° Dans les maladies aiguës, on ne doit juger de la gravité d'un symptôme que d'après le caractère malin de la maladie, et d'après l'occurrence d'autres mauvais symptômes. Ainsi la douleur des hypocondres accompagnée de délire, d'anxiétés et de somnolence, annonce une congestion grave, une compression ou une inflammation dans les viscères de cette par-

---

(1) V. Sect. p. 55.

(2) V. Ibid. p. 56.

(3) V. Sect. II, p. 94 et suiv.

tie ¦; mais dans les maladies purement inflammatoires de la poitrine et qui ne sont point malignes, ces symptômes n'annoncent rien de fâcheux, mais le plus souvent, ils se terminent heureusement par une coction louable suivie d'une crise salutaire, sur-tout par l'expectoration ou toute autre excrétion. Souvent aussi, tous ces phénomènes ne sont que symptomatiques et dépendent des crudités contenues dans les premières voies, de la présence des vers et d'un état de spasme; et lorsque ces causes sont détruites, leurs effets le sont, ou du moins il s'ensuit un grand soulagement.

5.° Les vers qui furent rendus le 9.e jour, étoient sans doute morts depuis le 7.e jour, où il y eut un effort critique. Leur sortie fut retardée de deux jours, c'est-à-dire, jusqu'au moment où un nouveau stimulus vint les chasser. Voy. Observ. I, Rem. 5.°

6.° Il n'est pas besoin de beaucoup de remèdes toutes les fois que la nature travaille à l'établissement d'une bonne crise. Mais on doit avoir recours à des remèdes nombreux et puissans, lorsqu'elle s'éloigne du sentier qu'elle doit suivre.

XIII.e Observation.

Fièvre muqueuse soporeuse, suivie de guérison.

Un homme âgé de 40 ans, avoit été

atteint à plusieurs reprises, pendant les années précédentes, d'une fièvre aiguë inflammatoire, qui avoit toujours été soulagée par les saignées; il en avoit éprouvé une semblable l'été précédent.

Le 24 Novembre, vers l'heure de midi, il ressentit une lassitude extraordinaire et une légère douleur de tête. Le soir, il fut pris d'un violent frisson avec froid; il se mit au lit, et toute la nuit il éprouva une chaleur accompagnée de soif intense.

Un émétique n'excita que des nausées et des envies de vomir; mais pendant la nuit suivante, il purgea le malade par le bas.

Sur le soir, la fièvre et la douleur de tête s'exaspérèrent, l'appétit tomba; l'intensité de la soif faisoit désirer au malade des boissons acides. La lassitude n'étoit pas très-grande, mais le malade en proie à des anxiétés, éprouvoit un sentiment de pression dans la région précordiale. La langue étoit épanouie, humectée, sale, couverte d'un enduit muqueux blanc, un peu jaune vers sa base. Le pouls étoit plein, grand, un peu dur, et légèrement fréquent; ce qui indiqua une saignée. Le sang sortit d'abord par jet avec bruit et impétuosité; mais peu à peu il ne coula plus qu'en bavant le long du bras. Le malade éprouva une défaillance; mais il revint à lui dès qu'il fut au lit. Le caillot de la première palette présenta des taches

cendrées et enflammées ; son bord étoit d'un rouge éclatant ; la sérosité étoit jaune et peu abondante. Le caillot de la seconde palette n'avoit pas de croûte inflammatoire ; il étoit d'un rouge éclatant, environné d'une sérosité peu abondante, et adhéroit çà et là aux parois du vase.

Avant midi, le malade se trouvoit mieux, il ne ressentoit ni douleur de tête, ni oppression dans la région précordiale. Il éprouva un peu d'appétit, et il put rester hors du lit. A une heure après midi, un froid violent se déclara, accompagné d'oppression de l'épigastre, et de lassitude ; il se prolongea pendant quelques heures, et fut suivi d'une chaleur entremêlée de quelques horripilations, qui affecta d'abord le parties supérieures, passa ensuite aux inférieures, et se soutint toute la nuit. Des douleurs de tête, et une soif intense, se développèrent en même temps. L'état de la langue étoit le même ; mais le pouls étoit un peu serré, fréquent, et légèrement dur. Le malade prit toutes les heures une tasse d'une mixture faite avec tartre soluble, deux gros ; nitre purifié, un gros ; oximel simple, six onces : le tout dissous et étendu dans deux onces d'eau bouillante.

La douleur de tête et la soif intense se soutinrent tout le matin ; l'appétit fut nul, et la chaleur étoit un peu diminuée. Sur le midi, après avoir poussé une selle, le

malade sentit la chaleur et la douleur de tête augmenter ; il éprouva des inquiétudes dans la région précordiale. Le milieu de la langue sec, couvert d'une mucosité blanche, ayant une teinte jaune vers sa base, étoit coupé par des sillons ; ses bords et son sommet étoient rouges et humectés. L'urine bourbeuse, présentant un cercle sur les bords, déposoit un sédiment blanc et léger. On continua la potion. La nuit fut fatigante, et la chaleur qui persista, se termina enfin par une sueur générale copieuse.

Sur le matin, le malade étoit mieux ; mais il éprouvoit toujours le défaut d'appétit, la pesanteur et la douleur de tête accompagnées d'assoupissement, et une plus grande lassitude. Les crevasses de la langue augmentant, devinrent douloureuses. Le pouls plein, un peu dur, prit une légère fréquence depuis midi. L'urine épaisse, rouge, transparente, présentoit un léger nuage. On réitéra la potion.

Les anxiétés dans la région précordiale furent très-vives dans la matinée. Elles se calmèrent un peu dans le jour. Mais la lassitude et la douleur de tête augmentèrent tellement, que le malade sentoit le battement des artères de la tête, et qu'il tomboit par intervalles dans un état soporeux. Les bords de la langue étoient humectés par une mucosité blanche, épaisse; son dos sec étoit couvert d'une croûte

brune et jaune ; ses crevasses étoient plus douloureuses que la veille. Le pouls plein, dur, rare, embarrassé, présentoit un peu de fréquence sur le soir. L'urine jaune, légèrement rougeâtre, transparente, grasse et épaisse, tenoit en suspens un léger nuage. A midi, on fit passer une émulsion avec sept grains de résine de jalap, qui purgea assez bien. Sur le soir, le malade étant à la garde-robe, éprouva une défaillance ; mais il revint bientôt à lui, dès qu'il fut au lit.

Les anxiétés dans la région précordiale, et la douleur de tête étoient moins violentes, et le malade n'éprouvoit plus de somnolence ; mais il se plaignoit d'une grande lassitude, sur-tout dans les pieds. La langue étoit comme la veille. Le pouls plein, un peu dur, rare, devint plus fréquent et plus libre sur le soir. L'urine étoit jaune, grasse, et un peu trouble sans sédiment. Trois doses données de demi-heure en demi-heure d'un mélange de dix grains ipécacuanha et d'un grain tartre stibié, excitèrent trois vomissemens qui débarrassèrent le malade d'une grande quantité de matières muqueuses, jaunes et bilieuses. Pendant la nuit, il survint une diarrhée fréquente, copieuse et très-fétide.

Le flux de ventre continua, et de légers assoupissemens reparurent accompagnés d'une grande douleur de tête et d'une soif

intense. C'est pourquoi on administra toutes les heures une tasse d'une émulsion faite avec amandes douces, six gros; eau de scordium, une livre; camphre, vingt-cinq grains, édulcorée avec le sucre. Le sommeil de la nuit fut interrompu, et le malade ne parla que guerre et que soldats.

La diarrhée fit place à une sueur générale. Quoique la douleur de tête se fût un peu amendée, et que l'épigastre fût moins tendu, les forces cependant n'étoient pas relevées La langue sale, épanouie et brune, étoit blanche sur les bords et vers son sommet; elle étoit divisée d'une manière surprenante par des sillons. Le pouls étoit plein, lent, un peu dur; l'urine transparente, légèrement jaune. On réitéra l'émulsion. La nuit fut moins agitée que la précédente; elle fut cependant troublée par des insomnies, et suivie de sueur, avec bourdonnement des oreilles, pesanteur des pieds, et manque de forces: symptômes qui se prolongèrent jusqu'au jour suivant.

La soif étoit modérée, et le malade n'éprouva ni chaleur, ni froid extraordinaire. Le ventre étoit libre; l'état de la langue et du pouls, le même que la veille. L'urine jaune, un peu trouble, déposoit un sédiment blanc, furfuracé. Nous donnâmes toutes les heures, une demi-tasse de la mixture suivante: prenez eau

de cerises, huit onces; extrait de quinquina, deux gros; sirop d'épine-vinette, demi-once. La nuit fut assez tranquille, mais le malade ne dormit point.

Le matin, il n'éprouva point de douleur de tête, mais il se plaignit d'une espèce de surdité, et de la pesanteur des pieds. Il n'étoit plus tourmenté par la soif, ne suoit point, et essaya de passer quelques instans hors du lit. Les selles étoient naturelles; le pouls lent, rare, et un peu plein; la langue toujours la même. L'urine légèrement jaune, offroit un sédiment blanc, furfuracé. La nuit fut bonne et sans insomnies.

Le malade prit une émulsion avec six grains de résine de jalap, qui le fit aller dix fois à la selle. La surdité, la pesanteur de tête et des pieds cessèrent ensemble; de sorte que le malade recouvrant sa gaieté, passa la journée hors du lit. La langue étoit humectée, un peu blanche, très-peu sale, et la tache brune existoit encore. L'urine aqueuse, transparente, déposoit un sédiment blanc et furfuracé; le pouls étoit plein et mou. Le malade jouit d'un profond sommeil pendant la nuit.

Le jour suivant, il promena. La langue et le poule étoient dans le même état que la veille. L'urine jaune, présentoit un sédiment blanc. On donna toutes les heures, une demi-tasse d'une potion dans la-

quelle entroient eau de menthe, huit onces; tartre vitriolé, demi-once; extrait de petite centaurée, deux gros; sirop d'écorces d'oranges, une once.

Sur le soir, le malade ressentit un froid assez marqué qui fut suivi d'une nuit très-fatigante. La langue étoit blanche, humectée, couverte d'une tache brune; l'urine aqueuse, offroit un nuage.

Un second accès de froid eut lieu sur le soir; il fut suivi d'une douleur de tête. Le ventre étoit constipé. La nuit fut agitée.

Cet accès fut suivi d'un espace de temps marqué par une tranquillité parfaite; après quoi, une grande douleur de tête et la lassitude des pieds forcèrent le malade à se mettre au lit à midi. La langue étoit humectée, blanche, noire et couverte d'une mucosité épaisse; l'urine jaune et crue; le pouls plein, rare, accéléré. On fit passer à petites doses, une potion purgative avec deux onces sel sedlitz; manne et tamarins, de chaque, une once. Elle ne fit aucun effet; de sorte que, sur le soir, la chaleur étant très-intense, on administra un lavement de crême d'avoine, d'huile de lin et de sel marin, qui n'excita qu'une selle.

La pesanteur des pieds cessa, la douleur de tête diminua beaucoup. La langue étoit blanche, humectée, toujours couverte de la tache brune; le pouls un peu

plein et acceléré ; l'urine jaune, crue, entiérement transparente. Une émulsion avec le jalap excita six selles. La nuit fut bonne. Les forces revenant avec l'appétit, le malade entra en convalescence.

1.° Nous remarquâmes une variété assez rare de la fièvre muqueuse bénigne, qui suivoit d'une manière obscure, le type de la fièvre quarte.

2.° La fièvre qui se développa dès le commencement de cette maladie, a quelque ressemblance avec le prodrome de la fièvre muqueuse bénigne. Elle débuta par un léger accès, elle fut plus forte le 4.e jour, alla en diminuant depuis la fin du 5.e jour, et se prolongea jusqu'à la fin du second septenaire. Au 11.e jour, il se fit une espèce de crise sur les nerfs, qui se manifesta par le bourdonnement des oreilles et la surdité. Cette crise après une légère recrudescence, se porta sur le bas-ventre, et s'accompagna pour-lors d'accès de fièvres nocturnes, et céda aux secours de l'art, c'est-à-dire, à un laxatif. Après le 16.e jour, il y eut une nouvelle rechute qui fut salutaire. La fièvre prit le type quotidien, et chassa les restes de la maladie.

3.° L'emploi des médicamens fut dirigé d'après les périodes de la maladie. On administra d'abord des remèdes généraux. On passa à l'usage du camphre, vers le temps de la crise ; on donna le quinquina

une fois la crise établie ; ensuite les évacuans facilitèrent la crise par les selles, et sur la fin, on employa un sel neutre avec un extrait amer, pour rétablir les forces.

4.° Les forces étant enfin rétablies, après un intervalle de repos, une espèce d'intermission (V. 15.e jour, p. 254.), il survint un nouveau froid fébrile décisif.

5.° Les accidens soporeux sont sympathiques d'une affection particulière du foie, et en deviennent même un signe indicateur, lorsqu'elle est cachée. (*o*)

6.° On ne doit jamais tirer une indication à la saignée de la seule plénitude du pouls, à moins qu'il ne soit en même temps fort et fréquent, ce qui annonce l'état inflammatoire du sang. Du reste, comme les saignées copieuses ou répétées sont nuisibles dans toute maladie nerveuse, elles le sont encore plus dans les fièvres soporeuses. Car si elles sont accompagnées de quelques signes d'inflammation dans le sang, ils sont peu mar-

---

(*o*) *Baglivi* a observé que dans la fièvre gastrique pituiteuse, les principaux accidens portent tous vers la tête, et l'affectent d'engourdissement, de pesanteur, de douleurs, de vertiges. Cette correspondance de l'estomac avec la tête, est manifeste dans plusieurs cas où les symptômes maladifs de la tête sont décidés par l'affection de l'estomac. *N. D. T.*

qués, et le plus souvent ils disparoissent en peu de temps. (1)

7.° Dans les maladies soporeuses, les évacuans abdominaux souvent réitérés, conviennent sur tout. Ils sont indiqués par la langue sale, sans humidité; par la soif, les violentes douleurs de tête avec pulsation des artères, en imposant pour un état pléthorique, et enfin par le pouls qui a le rithme ordinaire aux affections soporeuses.

XIV.e OBSERVATION.

FIÈVRE muqueuse soporeuse, suivie de mort.

UN homme âgé de 37 ans, avoit éprouvé tout récemment des hémorroïdes muqueuses. Il ressentit le 28 Mars, un frisson avec froid, suivi d'une grande chaleur et de douleurs de tête; ce qui l'engagea à prendre de son propre gré, quelques grains de poivre délayé dans l'esprit de vin.

Il se plaignit beaucoup de douleurs dans les membres, de spasmes dans les lombes, qui s'exaspérèrent par intervalles, et gagnèrent le dos. Il éprouva en même

---

(1) Sur les changemens qu'éprouve le sang dans les maladies. V. Cl. *Stormi*, dissert. de rubro sanguinis colore. Hafn., 1762, § LIII, p. 46 et seq.

temps l'amertume de la bouche, une grande soif, une douleur de tête intense et une perte d'appétit, qui se soutint pendant toute la maladie. Le ventre étoit constipé sans être douloureux; le pouls un peu plein, dur, fréquent, inégal; la langue sèche, épanouie, âpre, sale, présentoit vers sa base, une large tache brune. L'émétique expulsa une grande quantité de matières muqueuses mêlées d'un peu de bile, il excita aussi une selle. La douleur des membres empêcha le malade de dormir pendant la nuit.

La douleur des membres et l'intensité de la soif se soutenoient, ainsi que la sécheresse et la couleur brune de la langue. Les douleurs de tête étoient moins fortes; le pouls plein, dur et fréquent. Il survint des vertiges, de sorte que le malade ne put se tenir debout. Après de fréquentes déjections procurées par un laxatif, la douleur des membres diminua. Sur le soir, le malade parut beaucoup mieux, mais il étoit toujours tourmenté par la soif. Une saignée faite à ce moment, donna un sang couvert, à sa superficie, de taches cendrées. La partie inférieure du caillot plongée dans une petite quantité de *serum*, étoit noire, mêlée de petites masses d'un rouge vif. Le sommeil de la nuit, dès que le malade fermoit les yeux, fut troublé par l'apparition de fantômes.

La douleur des membres étoit appaisée; le spasme des lombes étoit moins violent; mais bientôt de légères douleurs dans le bas-ventre, se joignirent à une céphalalgie avec vertiges, et à une grande soif. La langue étoit humectée; sa tache brune augmentant, devenoit plus obscure. Sur les neuf heures du matin, le pouls étoit accéléré, dur, sans fréquence; au bout d'une heure, il devint plein, rare, embarrassé, sans accélération. Depuis ce moment, la douleur de tête avec vertige, éprouva une grande remission. L'urine étoit épaisse, trouble, opaque, sans dépôt. Le pouls redevint très-fréquent, rebondissant, un peu dur, et s'accompagna de sueurs et de délire, pendant lequel le malade croyoit se bien porter, et disoit être dans une étuve. Il dormit beaucoup pendant la nuit, mais d'un sommeil qui ne le soulagea pas et qui fut troublé par la présence continuelle de quelques fantômes.

Le matin, il se trouva plus calme, et son délire fut plus tranquille; il se plaignit d'une grande lassitude. La langue très-rouge à sa pointe et vers les bords, étoit noire et sèche dans toute sa surface. Le pouls embarrassé, un peu plein et dur. L'urine crue, d'un jaune obscur, présentoit au fond du vase, un léger nuage. Elle redevint trouble le lendemain, formant un cercle, et déposa un sédiment blanc, peu copieux et furfuracé. Il survint

sur le soir une hémorragie du nez assez abondante, qui donna quelques onces de sang. Une légère douleur de tête avec vertiges, s'accompagna d'un grand bourdonnement dans les oreilles. Le pouls étoit fréquent, un peu dur, plus libre. La nuit fut cependant très-agitée et n'amena point le sommeil.

Sur le matin, le malade plus tranquille, ressentit une légère douleur de tête. Aux environs de midi, la céphalalgie augmentant, le bourdonnement des oreilles s'aggrava par intervalles. Le pouls plein, embarrassé, rare, devint sur le soir plein, dur et un peu fréquent. La langue humectée, sale, présentoit toujours la tache noire. L'urine crue, un peu rouge, transparente, déposoit un léger nuage; conservée jusqu'au lendemain, elle devint trouble. La nuit fut agitée; à la pointe du jour il survint un peu de sommeil interrompu par l'aspect des fantômes.

La douleur de tête se soutint, les forces tombant de plus en plus. Le pouls étoit légèrement fréquent, dur, un peu plein, inégal, intermittent; l'urine semblable à celle de la veille, ne se troubla point à la suite d'un long repos. La langue humectée, devenoit plus noire. Un émétique provoqua, par deux vomissemens, la sortie d'une matière brune et verte; et un flux de ventre s'étant établi, le malade rendit des excrémens mous et bruns.

Vers le milieu du jour , une sueur copieuse couvrit les parties supérieures du corps ; et sur le soir , la prostration des forces s'accrut au point que le malade ne pouvant plus se lever , laissoit aller malgré lui , ses excrémens dans le lit. Le pouls légèrement plein , inégal , offroit des intermittences fréquentes. La nuit fut semblable à la précédente.

La prostration des forces étant extrême , le malade immobile , resta couché sur le dos ; ses yeux s'obscurcirent ; il rendit ses excrémens dans le lit. L'urine crue , jaune , transparente , présenta un léger nuage flottant , et enfin , au bout d'un certain temps , elle déposa un sédiment furfuracé , peu abondant et ne se troubla pas. La langue étoit tremblante , humectée , brune , et le malade ne la tiroit quavec difficulté. Le pouls étoit légèrement plein , (soporeux) , sans fréquence , embarrassé ; le soir il s'éleva un peu , et devint plus libre et plus fréquent ; il y eut un léger amendement et de fréquens borborigmes qui ne furent suivis d'aucune évacuation alvine. La nuit fut agitée.

Dans la matinée , la respiration étoit stertoreuse et inégale. Le malade assoupi , éprouvoit de légers mouvemens convulsifs dans les extrémités supérieures ; cependant il s'éveilloit spontanément. Le pouls toujours embarrassé , inégal , devenoit plus foible. La langue étoit sèche , brune et

repliée en forme de globe ; de sorte que sa pointe ne pouvoit dépasser l'arcade dentaire. La respiration étoit très-pénible ; les yeux immobiles et contournés ; la face bouffie. L'urine ténue, crue, jaune, présentoit un nuage dispersé, et vingt-quatre heures après, elle n'étoit point trouble. Depuis midi, le pouls parut plus plein, plus libre. Sur les neuf heures du soir, il devint petit, embarrassé, intermittent, et s'accompagna de soubre-sauts dans les tendons ; mais au bout d'une heure, il devint meilleur. Les borborigmes reparurent ; ils étoient sur-tout excités par les boissons. Les excrémens ne couloient plus involontairement. La nuit fut un peu plus calme et le malade tombant de temps à autre dans l'assoupissement, ne restoit pas aussi constament sur le dos, mais se tournoit de l'un et de l'autre côté.

Dans la matinée, il dormit bien et ne parut pas très-assoupi ; il s'éveilla sans difficulté, mais à peine se connoissoit-il. Pendant le sommeil, le visage couvert d'une légère moiteur, étoit un peu bouffi, sur-tout autour des yeux. Le pouls étoit plus plein, plus libre, plus fréquent, plus mou que la veille ; la langue brune, humectée, rouge sur les bords, fendue vers son sommet ; le malade la tiroit facilement. L'urine immédiatement après sa sortie, étoit trouble, pulvérulente,

d'un jaune obscur, tant soit peu rougeâtre ; mais elle ne se troubla pas davantage en reposant. Le malade dormit presque toute la journée. Pendant le sommeil, les extrémités supérieures éprouvèrent de légères convulsions ; la respiration étoit lente, moins stertoreuse que la veille. Le malade passa la nuit dans un assoupissement continuel.

Il fut tout le jour dans le même état, s'éveillant par intervalles, presque sans connoissance, ayant un air hébété, et retombant aussitôt dans l'assoupissement. De temps en temps des mouvemens convulsifs eurent lieu dans les membres, et sur-tout dans la mâchoire inférieure ; en même temps, les tendons éprouvèrent des soubresauts plus fréquens, et la respiration devint fréquente, profonde, laborieuse. La langue tremblante, brune, sèche, rouge sur les bords, ne pouvoit dépasser l'arcade dentaire. Le pouls étoit plein, dur, embarrassé ; l'urine d'un jaune obscur, un peu trouble, avec un nuage adhérent à sa surface.

Le malade enseveli dans un assoupissement profond, ne s'éveilloit plus que lorsqu'on l'appeloit. Il murmuroit par intervalles entre ses dents, comme s'il eût voulu parler. Les membres supérieurs et sur-tout les inférieurs, éprouvoient de fréquentes convulsions, et la mâchoire inférieure en éprouvoit aussi, lorsque le malade vouloit

parler ou tirer la langue, ce qu'il ne faisoit qu'avec peine. La déglutition étant gênée, il ne passoit que très-peu de boisson, et encore elle excitoit des hoquets. Depuis la nuit précédente, le malade rendoit ses urines et ses excrémens dans le lit ; ceux-ci étoient mous et d'un jaune obscur. La langue étoit la même. Le pouls un peu plein, plus grêle, étoit dur et embarrassé.

Au milieu de la nuit, la respiration devint courte, plus fréquente et plus stertoreuse; de sorte que l'on entendoit le bruit du mucus agité dans le larynx. Sur le matin, le malade perdit la parole, et la déglutition devint impossible. Il resta couché sur le dos, les genoux repliés, rejetant ses couvertures. A midi, la respiration devenant très-laborieuse, il ne pouvoit avoir son souffle qu'en élevant fortement les épaules en arrière, ayant la bouche entr'ouverte, les yeux tournés et immobiles. Le pouls foible et misérable, laissoit de longs intervalles entre chaque pulsation. Les soubresauts des tendons augmentoient, et les membres étoient agités de convulsions plus fréquentes et plus fortes. L'urine couloit involontairement, et celle qu'on put recueillir, jaune, trouble, sans nuage, ne se troubla pas davantage par le repos. Enfin le malade expira à quatre heures après midi.

1.° Voilà une de ces maladies, qui de leur

leur nature, sont incurables; et qui, dès leur principe, annoncent leur terminaison funeste par différens symptômes nerveux, lesquels sont décidés par un vice délétère qui nous est inconnu. (*p*)

2.° Les fortes douleurs des extrémités, sur-tout dans le début d'une maladie, annoncent ou sa longueur, ou sa terminaison prompte et funeste; elles sont

---

(*p*) La malignité ne nous est connue que par ses effets, puisque les symptômes qui la désignent, n'ont des rapports avec aucune cause manifeste. Dans cette épidémie, qui avoit le caractère contagieux, la malignité pouvoit dépendre de l'action du miasme sur l'origine des nerfs; d'ailleurs, la sympathie intime qui existe entre le système nerveux et le système lymphatique ou muqueux, et qui ne peut être révoquée en doute, si on fait attention que l'enfance qui est l'âge où le système muqueux exerce son empire, est aussi le moment où le système nerveux jouit de la plus grande mobilité; que les organes attribués à ces deux systêmes ont, à cet âge, une dominance marquée sur ceux des autres systêmes: cette sympathie, dis-je, doit rendre le système nerveux très-impressionnable dans les fièvres catharrales ou pituiteuses; aussi la malignité les complique souvent. (V. *Grimaud*, traité des Fièvres, art. Malignité); ce qui tient peut-être à ce que le principe de vie a moins d'action sur la cause morbifique, et ne la combat que par des efforts interrompus. *N. D. T.*

toujours un mauvais signe, car elles désignent surement une espèce de crise prématurée et une tendance des humeurs à la dissolution. Quelquefois ces douleurs précèdent long-temps d'avance le développement de la maladie. Il en est de même de ces douleurs périodiques, suite d'anciennes plaies qui s'exaspèrent parfois, présentent ensuite des intermissions, et précèdent l'invasion d'une maladie maligne qui, le plus souvent, est mortelle.

3.° Ce que nous avons dit dans l'observation précédente, 5.°, sur l'état soporeux, doit s'appliquer aussi au vertige qui approche beaucoup de l'assoupissement, et lui est souvent associé.

4.° Les douleurs des lombes, l'assoupissement, le vertige, les borborigmes accompagnés de douleurs dans le bas-ventre, les changemens si fréquens dans le rithme du pouls, etc. la bouffissure de la face, dénotent assez que cette fièvre soporeuse étoit un rejeton dégénéré des intermittentes.

5.° Il existe aussi une espèce de maladie intermittente avec vertige, approchant plus du caractère chronique qui, tantôt présente un seul grand paroxisme plus ou moins prolongé, et revient à un temps fixe de l'année; et qui, tantôt prenant le type de la fièvre intermittente, présente plusieurs accès séparés par des intervalles d'intermission, et s'accompagne

ou non de céphalalgies ou d'assoupissement. Dans ces deux cas, la maladie provient de la fièvre intermittente mal guérie ou arrêtée mal-à-propos par l'usage du quinquina, et de quelque altération du foie qui en a été la suite. Quelquefois elle trouve sa solution dans le retour de la fièvre intermittente que décide une heureuse modification apportée par une cause quelconque dans ces altérations.

6.° On a toujours regardé dans une fièvre maligne, comme un mauvais présage les efforts critiques qui ne se soutiennent pas ; et le bourdonnement des oreilles, suite d'une métastase qui rentre dans la classe de ces efforts, ne disparoît jamais impunément, à moins cependant qu'une autre crise ne détruise ce que la nature avoit tenté en vain la première fois ; car les crises qui sont arrêtées dans leur marche, annoncent ou une tendance à la dissolution, ou bien le manque de forces suffisantes pour que la nature achève son ouvrage. C'est pourquoi il s'établit une mauvaise coction, et la maladie devient pernicieuse.

7.° De même dans les fièvres malignes qui sont une dégénération des fièvres intermittentes, lorsqu'il ne survient pas de relâche, tel que celui survenu chez le malade de l'Observation I, 6.° p. 173, l'accès qui pourroit amener la guérison ne survient pas, et tout va de mal en pis.

M 2

8.° L'obscurcissement de la vue , l'accablement et le froid de tout le corps , indiquent une grande prostration de forces et la dissolution des humeurs , et sont les signes précurseurs de la gangrène , dont les progrès s'annoncent par l'état soporeux.

9.° L'ensemble des mauvais signes qui surviennent après le 11.e jour , annonce toujours , et d'une manière certaine , une terminaison funeste.

SECTION IV.

OUVERTURES de quelques cadavres de malades morts de la fièvre muqueuse aiguë.

I.

NOTRE pratique particulière ne nous ayant pas fourni l'occasion d'éclairer la nature de la maladie muqueuse dans l'état aigu, par l'inspection anatomique des parties altérées, nous fumes amplement dédommagés par les richesses que nous offrirent en ville et à l'hôpital les cadavres des soldats et des gens du peuple; de sorte que nous pouvons tracer quelques tableaux, fruit de nos recherches.

I.re OUVERTURE.

Cadavre d'un homme âgé de 28 ans, ouvert le 10 Janvier 1761.

Inspection du bas-ventre.

1) L'habitude extérieure étoit celle d'un corps sain, et qui n'a pas perdu de son embonpoint.

2) Nous trouvâmes la cavité du ventre remplie d'une sérosité assez abondante.

3) L'épiploon, le mésentère et les appendices du colon fournis de graisse.

4) Les glandes mésaraïques nombreuses, grosses, un peu dures; quelques-unes d'un brun pâle, d'autres légèrement rouges.

5) Le foie, d'un volume médiocre, étoit un peu dur, rouge dans une portion qui avoit été exposée à l'air, d'un brun pâle dans le reste de sa surface, d'un verd obscur aux environs de la vésicule du fiel. Toute sa superficie et son parenchyme offroient de petits tubercules granuleux, élégamment disposés.

6) Toute la face externe de la vésicule du fiel, étoit d'un verd foncé; l'interne de couleur obscure. Sa cavité étoit remplie d'une bile épaisse, muqueuse, d'un verd obscur, brun, et un peu hétérogène.

7) La rate volumineuse, d'un bleu noirâtre, présentoit des scissures le long de son bord. Le pancréas étoit dur.

8) L'estomac étant enflammé à sa surface, sa substance elle-même étant rouge, ne laissoit appercevoir que ses gros vaisseaux. On trouva dans sa cavité une quantité médiocre de matière muqueuse, ténue, brune, hétérogène. Sa substance étoit épaisse; la tunique musculaire rouge; la nerveuse dense, de couleur blanche; la villeuse, d'une épaisseur considérable, bariolée, d'un brun pâle à la face postérieure, près de sa petite courbure.

9) Dans le même lieu on trouva beaucoup de pustules blanches, ressemblant, au premier abord, à des aphtes; mais qui n'étoient autre chose que des follicules muqueux plus développés, applatis, déprimés, s'ouvrant tous dans l'estomac par un petit orifice béant. On y voyoit aussi çà et là de petits morceaux de membranes d'un blanc sale, rudes, friables, qui adhéroient à sa face interne, et qu'on enlevoit facilement en les lavant. (On rencontre des pellicules semblables sur les parties affectées d'aphtes). C'étoient des lames détachées de l'épiderme très-fin qui recouvre la membrane villeuse. C'est pourquoi, dans cette même partie, cette membrane étoit moins épaisse, moins apparente : les follicules, au contraire, plus distincts, y paroissoient comme à nu. Un peu plus bas, elle étoit d'un rouge intense, et les follicules moins nombreux. Le fond de l'estomac, près de sa grande courbure, offroit plusieurs replis prononcés, et disposés en réseaux. La tunique villeuse y étoit aussi plus épaisse, sans déchirure, et plus tuméfiée. On remarquoit encore sur toute la surface interne de ce viscère, des follicules muqueux moins affaissés que les premiers, plus larges qu'épais, remplis d'une substance cendrée, épaissie. Ils étoient tous globuleux, un peu applatis, lenticulaires, sans proéminence, arrondis par leurs bords, et le

milieu de leur hémisphère présentoit une fossette tournée du côté de la cavité de l'estomac; dans quelques-uns cependant, cette fossette étoit plus excentrique. Leur figure étoit celle des follicules muqueux de la langue, si ce n'est qu'ils étoient plus petits et avoient une ouverture moins grande. L'hémisphère externe de chaque follicule étoit reçu dans une petite cavité creusée dans l'épaisseur de la tunique nerveuse; l'hémisphère interne faisoit une légère saillie dans la cavité de l'estomac. Leur volume varioit. Quelques-uns avoient plus d'une ligne de largeur, beaucoup n'avoient qu'une ligne, et le plus grand nombre se trouvoit plus petit. Ils étoient sur-tout rassemblés aux environs du pylore, moins fournis de replis; là, ils se touchoient les uns les autres, et plusieurs étoient comme amoncelés. L'estomac, dans le reste de son étendue, en présentoit moins. Un grand nombre des plus petits, occupoit le bord libre des replis; on n'en voyoit point dans les sillons qu'ils laissent entr'eux. La valvule du pylore en présentoit un ou deux sur son bord libre.

10) Le duodenum présentoit beaucoup de follicules engorgés près du pylore sur les replis de cette membrane, sur ses propres valvules, et dans les sillons qui les séparent. Ceux de ces follicules qui étoient plus voisins du pylore, étoient allongés, les autres formoient une simple

saillie. Leur orifice étoit distinct ; et dans plusieurs, il étoit marqué par un point noir. Les follicules allongés étoient disposés de façon que leur sommet ne regardoit point le pylore , mais le duodenum ; et dans ce point , se trouvoit leur ouverture. On les eût pris pour des papilles saillantes de la tunique villeuse. Au reste , ils suivoient sur-tout le bord libre des valvules flottantes.

La partie de la face interne des intestins qui répond à la vésicule du fiel en deçà et au-delà du pylore , étoit d'un verd brun ; la tunique musculeuse très-gonflée dans le même endroit , se trouvoit garnie de follicules très-proéminens ; et aux environs , la portion du canal alimentaire la plus voisine , étoit d'un brun pâle tirant sur le rouge.

11) Les intestins étoient d'un gris-bleu. Quoique leurs vaisseaux fussent gonflés , leur surface externe ne présentoit qu'une légère teinte inflammatoire.

12) Les intestins grêles contenoient çà et là quelques vers. Une portion de l'ileum , longue de six pouces , s'étoit repliée dans la portion subjacente , et ce volvulus étoit avoisiné par un foyer vermineux contenant quatre à cinq vers lombricaux.

La portion du duodenum qui répond à la vésicule du fiel , présentoit une large tache d'un verd obscur,

13) La tunique villeuse des intestins grêles, d'un rouge cendré, étoit moins velue que dans l'état naturel.

14) La tunique interne des gros intestins épaisse, tuméfiée, d'un rouge brun, âpre, rugueuse, couverte d'escarres avoit, dans toute la longueur du canal, le même aspect que dans les dyssentériques : si ce n'est qu'elle n'offroit ni érosions, ni crevasses.

Inspection de la poitrine.

17) Les deux cavités de la poitrine, contenoient un peu de sérosité. La portion de la plèvre qui recouvre le diaphragme, étoit parsemée de vaisseaux colorés.

18) La face antérieure des poumons se trouvoit unie à la plèvre d'une manière lâche, par des bandelettes celluleuses très-ténues. La partie postérieure de ce viscère lui adhéroit plus immédiatement par une membrane celluleuse gorgée d'une humeur gélatineuse ; circonstance qui rendoit cette adhérence moins solide.

19) La partie antérieure des deux lobes étoit affaissée, spongieuse, lâche, légère, d'une pâleur livide, cendrée. Mais dans la plus grande partie, et surtout postérieurement, ces viscères engorgés, enflammés, livides, ou d'un bleu cendré, parsemés de petits vaisseaux

colorés , renfermoient des tubercules squirreux. La face concave et le bord inférieur du poumon droit , étoit rude , et comme parsemée de grains de sable.

20 et 21) Le parenchyme du poumon droit , dans sa partie inférieure , moyenne et postérieure , contenoit çà et là une matière crue , formant des tubercules squirreux de grosseur différente , cendrés , blancs et durs , qui étant incisés , donnoient issue à un pus à moitié cuit. Ces congestions étoient moins considérables et en moindre quantité dans le poumon gauche.

22 et 23) Les vaisseaux pulmonaires des deux espèces étoient légèrement remplis de sang ; et nous trouvâmes les glandes bronchiques volumineuses , noires , très-dures.

24) Vers la bifurcation de la trachée-artère , étoit logé un calcul de six à sept lignes de long , sur quatre d'épaisseur ; un autre de même volume l'avoisinoit. Un troisième , plus volumineux , irrégulier , se trouvoit placé derrière les vaisseaux pulmonaires. Chacun d'eux étoit renfermé dans une capsule fortement adhérente. Leur substance étoit âpre , semblable à du tuf , d'un blanc cendré , fragile et friable. Quelques autres calculs plus petits , se rencontrèrent dans le poumon gauche et dans une ou deux glandes bronchiques.

25) La trachée-artère ayant été ou-

verte, on y trouva, ainsi que dans les bronches, une abondance de *mucus* écumeux, ténace, d'un blanc grisâtre.

26) Le péricarde renfermoit une ou deux cuillerées d'une humeur rougeâtre, légèrement sanguinolente. Le cœur étoit sain d'ailleurs, mais ses deux ventricules contenoient deux concrétions polypeuses, formées par la partie rouge du sang, et par une substance blanche, tenace, elles s'étendoient jusque dans les deux grandes artères.

RÉFLEXIONS.

1.° Les différens phénomènes propres à chaque espèce de maladie muqueuse, la faisoient même reconnoître dans le cadavre.

2.° En général, l'espèce aiguë étoit différenciée de l'espèce lente, par l'embonpoint que le cadavre conservoit. Et on distinguoit de la maladie muqueuse simple, l'espèce que nous avons nommée accessoire à une ancienne altération d'un viscère, ou à une trace quelconque d'une affection primitive.

3.° La maladie muqueuse simple aiguë, laissoit après elle des altérations bilieuses plus ou moins prononcées. Le foie qui n'étoit ni amolli, ni dur, ni enflé, présentoit des tubercules granuleux, et gardoit à peu près sa couleur naturelle. La rate différoit peu de l'état sain par son

volume , sa couleur et sa consistance ; elle étoit cependant légèrement engorgée , et d'une couleur un peu plus obscure. On trouvoit toujours dans le canal alimentaire , soit extérieurement , soit intérieurement , des traces d'inflammation ; mais ces traces étoient moindres que dans l'espèce inflammatoire , et plus apparentes que dans l'espèce lente. L'estomac et les intestins présentoient çà et là des resserremens spasmodiques , et quelquefois même , les intestins grêles formoient des *volvulus.* L'endroit où se trouvoit l'étranglement , n'étant pas gorgé de sang , étoit plus pâle que le reste du canal. Les portions affaissées étoient d'une couleur bleuâtre , ce qui provenoit de l'inflammation de la tunique villeuse , qu'on appercevoit au travers des autres tuniques moins colorées ; tandis que les portions distendues par l'air , étoient pâles , transparentes , très-minces , sans inflammation , et ne présentoient pas de teinte bleuâtre. L'estomac étoit rempli d'une mucosité abondante , tenace , adhérente à ses parois ; le duodenum et les intestins grêles enduits aussi de mucosité , contenoient des produits bilieux ; les gros étoient pleins de matières fécales pulpeuses. Le plus souvent , on trouvoit une assez grande quantité de vers lombricaux réunis ou séparés dans la portion du canal intestinal qui se trouve au-dessus de la valvule de Bauhin.

Ils formoient cependant des pelotons moins nombreux que dans l'espèce lente. Ils étoient grands, rougeâtres, très-vivans, gros, élastiques, et avoient de la consistance. De temps en temps, les gros intestins et sur-tout le cœcum, contenoient des vers *trichurides*, qui étoient bien nourris, et de consistance ferme. Les follicules muqueux de l'estomac, du duodenum, et parfois même du jejunum et de l'ileum, étoient remplis de mucosité, et formoient des tubercules. Près de la valvule de *Bauhin*, dans le *cœcum* et l'appendice cœcale, une grande quantité de follicules formoit de larges couches; mais ils ne prenoient jamais la forme tuberculeuse. Ils présentoient une infinité de points de couleur obscure, formés par l'orifice de chacun d'eux. Les grands vaisseaux sanguins iliaques, mésentériques, la veine cave, etc., étoient légèrement gonflés par le sang. Il étoit toutefois très-rare que l'on pût trouver dans le cadavre des signes de l'espèce aiguë simple; car le plus souvent, quoiqu'elle fût muqueuse simple pendant quelque temps, sur sa fin elle s'associoit des phénomènes de la fièvre putride inflammatoire.

4.° L'espèce aiguë, maligne et putride, étoit marquée par une tendance plus prompte du corps, de l'abdomen sur-tout, à la putréfaction; les viscères étoient amollis; la substance du foie et de la

rate, friable, se déchiroit facilement; on enlevoit aussi très-aisément la membrane qui revêt le parenchyme de ces viscères, qui en outre, étoient d'une couleur désagréable. Leur substance étoit remplie de bulles d'air rendu libre. Les grands vaisseaux presque vides, ne contenoient qu'une très-petite quantité de sang dissout, et des colonnes d'air intermédiaires. Le sang lui-même, dans cet état de dissolution, se couvroit d'une matière graisseuse, semblable à de l'huile. La mucosité se liquéfioit; les petits tubercules du foie étoient anéantis; les follicules muqueux et leurs ouvertures disparoissant, ne laissoient sur la tunique villeuse que quelques vestiges semblables à des fongosités. La petite courbure de l'estomac et son petit cu-de-sac étoient frappés de gangrène; sa tunique villeuse, parsemée de taches gangreneuses d'une couleur noire, obscure, qui ressembloient à de vrais ecchymoses. Les intestins grêles offroient de pareilles altérations, et contenoient une substance ténue, putréfiée, très-fétide, mêlée de quelques vers lombricaux émaciés et tombant en dissolution : dans les gros intestins, on trouvoit ces mêmes vers détruits, broyés, et quelques trichurides flétris, mêlés à une substance putride liquéfiée.

5.° Dans l'espèce inflammatoire, les muscles étoient plus colorés; parfois la

peau présentoit encore quelques vestiges d'exanthêmes rouges ; et en général, le canal alimentaire et les autres viscères étoient enflammés d'une manière plus marquée que dans les autres espèces. Le systême vasculeux étoit rempli d'une grande quantité de sang coagulé, et la partie gélatineuse de ce fluide formoit des concrétions polypeuses dans les cavités du cœur et dans les grands vaisseaux. Les viscères enflés par la congestion du sang, présentoient une augmentation dans leur volume ; ce phénomène avoit sur-tout lieu dans la rate. L'air extérieur produisoit sur les portions de ces viscères qui restoient exposées à son action, le même effet que sur le sang, et leur donnoit une couleur d'un rouge vif et vermeil. Le canal alimentaire étoit affecté d'une inflammation intense ; et le trajet des gros intestins, présentoit çà et là de vrais sphacèles. La tunique villeuse de l'estomac et des intestins grêles offroit, outre les traces des follicules, des points gangreneux qui, exposés à l'air, se coloroient d'un rouge agréable. Les gros intestins étoient remplis d'excrémens durs, secs, globuleux, et leur surface interne étoit frappée çà et là d'escarres.

6.° Nous trouverons un peu plus bas, l'occasion de parler du diagnostic des espèces lentes et accessoires, tiré de l'inspection du cadavre.

7.° Les phénomènes appartenans aux espèces différentes, étoient quelquefois tellement confondus dans le cadavre, qu'ils avoient l'air de dépendre d'une espèce d'un genre mixte ; de sorte qu'on ne pouvoit déterminer que par le degré de certains phénomènes, à laquelle de nos espèces la maladie pouvoit se rapporter ; sur-tout, lorsqu'il existoit dans différens viscères des lésions appartenantes à différentes espèces.

8.° Nous avons trouvé dans toute espèce de maladie muqueuse, la tunique musculeuse de tout le canal alimentaire, mince, un peu gélatineuse, rongée, pour ainsi dire, par une acrimonie cachée, pâle, (si on en excepte les lieux enflammés), et tellement dissoute, que pendant toute l'épidémie, nous n'avons pu la démontrer à nos disciples.

9.° L'inflammation de la tunique villeuse tenoit plus à une certaine irritation, qu'à l'accélération du cours du sang. Car cette tunique tuméfiée, et dans une espèce de *sydération*, avoit ses vaisseaux du moyen ordre gorgés de sang, tandis que les vaisseaux mésaraïques étoient vides. D'après l'analogie de notre maladie avec la dyssenterie, et d'après le degré de l'inflammation qui étoit la même dans presque tout le tube intestinal, nous attribuerons cet état d'irritation et de *sydération*, moins à la présence des vers, qu'à une acrimo-

nie rongeante, analogue à l'acrimonie dyssentérique, et à l'action d'une bile corrompue. Que si les vers causoient en même temps une irritation, le lieu qu'ils occupoient étoit tuméfié; et l'inflammation se manifestoit même à la face externe de l'intestin, et les gros vaisseaux étoient pleins de sang.

10.° (1). L'affinité de la maladie muqueuse avec les affections nerveuses, étoit bien marquée par les symptômes qu'offroit la maladie, et par les phénomènes observés dans le cadavre. Tels étoient le rétrécissement des intestins dans un trajet assez long, les constrictions en forme d'anneau, les volvulus, l'estomac resserré, réduit à la dimension d'un boyau étroit, et les rugosités saillantes de sa cavité qui en résultoient, ainsi que l'état fongueux de la tunique villeuse. Ces spasmes et ces contractions inégales des intestins, étoient excités par cette acrimonie qui rongeoit leur face interne, et par l'irritation que produisoient les vers, quoiqu'on les trouvât toujours dans les portions dilatées, et jamais dans le lieu du rétrécissement. Le spasme cessant, la partie affoiblie, bientôt distendue par l'air, s'amincissoit, ou bien étoit très-disposée à s'enflammer et à nourrir des vers.

---

(1) V. Ill. Rœdereri, progr. de Phtisi nervosâ.

II.e OUVERTURE.

Cadavre d'un soldat ouvert le 3 Février.

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps avoit conservé son embonpoint. L'abdomen renfermoit beaucoup de sérosité. Le foie ainsi que la rate, présentoient les mêmes phénomènes que dans le cadavre précédent. La vésicule du fiel étoit jaune, remplie de bile; les parties voisines étoient aussi colorées en jaune.

2) L'estomac étoit vide, légèrement enflammé près son petit bord. Sa tunique villeuse épaisse, rugueuse, couverte de fongosités semblables à des papilles, ne présentoit pas de follicules muqueux apparens. Toute la surface interne de ce viscère, si on en excepte la partie enflammée, étoit d'un bleu grisâtre, le bord des replis de sa membrane rouge, enflammé. Les intestins grêles enflammés, contenoient un peu de matière bilieuse, jaune, pultacée; les gros étoient vides, resserrés, sans inflammation.

Inspection de la poitrine.

3) Les deux cavités de la poitrine, étoient pleines de sérosité. Le poumon droit étoit adhérent à la plèvre presque dans toute son étendue, et même dans le lieu où elle répond au sternum; il étoit spongieux, mou dans sa partie intérieure;

dur et distendu dans sa partie supérieure et moyenne. Si on divisoit sa substance dans cet endroit et qu'on la pressât, il sortoit de tout côté un pus bien cuit; son sommet renfermoit une vomique remplie de pus de bonne qualité. Le poumon gauche étoit libre et sans altération.

4) Le péricarde renfermoit une sérosité abondante. Le cœur étoit dur; son ventricule droit présentoit une légère concrétion semblable à la croûte inflammatoire; le gauche contenoit un peu de sang.

RÉFLEXIONS.

1.° L'épanchement de sérosité dans les cavités du corps, est l'effet ou de la maladie, ou d'une mort lente. Dans le premier cas, il est critique, mais cette crise est mauvaise, et le plus souvent elle est accompagnée d'ulcères et de squirres internes: quelquefois cependant, si toutefois l'altération des viscères n'est pas très-profonde, le liquide épanché est repompé par les vaisseaux absorbans. Suivant sa nature, il laisse quelques traces après lui, et sa portion la plus épaisse dépose sur les parois des cavités un sédiment qui présente différentes modifications. Il forme tantôt des excroissances verruqueuses irrégulières; tantôt une croûte rude, de sorte que la surface des viscères paroît couverte de grains de sable; et tantôt

une concrétion gélatineuse remplissant leurs interstices ; tantôt enfin, une espèce de gluten qui, disposé en bandelettes et en lames, unit entre elles les parties voisines.

2.° Les tubercules granuleux du foie ne se rencontroient pas seulement dans la maladie muqueuse, mais encore dans l'hydropisie et dans les maladies qui avoient quelques rapports avec ces deux premières. Ils étoient formés, sans doute, par la congestion d'une bile viciée dans les vaisseaux secréteurs ; de sorte que la partie la plus épaisse de la bile formoit un sédiment qui lui-même constituoit ces tubercules, tandis que sa partie fluide couloit dans les vaisseaux biliaires pour être excrétée. De-là vient que dans ces maladies, la consistance de la bile excrétée et de celle de la vésicule du fiel, varioit très-souvent, d'après le nombre plus ou moins grand des tubercules.

3.° Toute humeur du corps humain, dès qu'elle est viciée, agit comme un levain, et corrompt les autres humeurs. Ainsi dans la maladie muqueuse, tant que la viciation de la pituite dominoit, la bile ayant perdu son activité, participoit du caractère muqueux, et concouroit à former les obstructions et les tubercules granuleux du foie. Il est probable que les obstructions du foie et des premières voies dans les fièvres intermittentes, sont en grande partie formées

de même par la pituite. Lorsque la maladie étoit pituitoso-bilieuse, la bile dominoit, et par sa quantité et par sa qualité. Aussi, les congestions muqueuses étoient liquéfiées par l'àcreté et l'abondance de la bile; les parties voisines du foie étoient tachées par son exsudation; la tunique villeuse des intestins en étoit enduite; les selles devenoient plus fréquentes, et les autres humeurs ne se réparoient point.

4.° Les papilles fongueuses de la tunique villeuse de l'estomac et du duodenum étoient de deux espèces. Les unes présentoient çà et là des orifices, étoient rassemblées en forme de tubercules, et n'étoient que des follicules vides; les autres étoient formées comme les replis de la surface interne de l'estomac par la membrane villeuse plus lâche, tandis que les autres tuniques étoient contractées par le spasme.

5.° L'altération du sommet des poumons, le plus souvent tire son origine d'une affection chronique antérieure; mais une maladie aiguë venant à se développer, il se fait une crise de mauvais caractère, ce qui rend ces altérations mortelles; car l'état sain d'un viscère est nécessaire à l'établissement d'une coction et d'une crise louables. Dans la maladie muqueuse aiguë, lorsque la crise se faisoit sur la poitrine, elle ne portoit pas sur un

seul poumon, mais plus ou moins sur tous les deux ; à moins qu'une maladie chronique antérieure n'eût affoibli un de ces viscères, et ne l'eût rendu plus disposé à devenir le terme des efforts critiques.

III.e Ouverture.

Cadavre d'un homme âgé de vingt-huit ans, ouvert le 20 Janvier.

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps étoit un peu amaigri, le ventre collé au dos ; la peau rude présentoit sur le bas-ventre et sur les bras, des papilles saillantes. La tête étoit un peu bouffie par l'épanchement d'une matière gélatineuse dans le tissu cellulaire. La cavité de l'abdomen et du bassin ne présentoit qu'un léger épanchement de sérosité. L'épiploon étoit resserré et un peu dépourvu de graisse. Les glandes du mésentère étoient volumineuses, grisâtres ; celles de la partie inférieure du mésocolon gauche très-grosses, dures, enflammées, d'un rouge obscur, devinrent à l'air libre d'un rouge vif.

2) Le foie étoit granuleux comme dans le premier cadavre, son volume considérable, sa couleur d'un rouge désagréable à la vue ; la partie inférieure de son lobe droit, étoit d'un brun noirâtre sur ses deux faces ; son pa-

renchyme incisé dans cet endroit, présentoit une couleur semblable et elle étoit d'autant plus foncée qu'on l'examinoit plus près du bord ; près de la vésicule du fiel , il étoit d'un jaune brun. La partie profonde de ce viscère étoit aussi pourvue de tubercules granuleux, qui étoient cependant moins distincts que dans notre premier cadavre. L'extrémité de son lobe gauche se terminoit par une bandelette large , amincie , dure , blanchâtre et squirreuse. La vésicule du fiel d'un jaune pâle , étoit remplie d'une bile ténue , d'un jaune tirant sur le rouge. La surface interne de cette poche étoit d'un jaune brun , et sa membrane villeuse disposée en réseau. Une teinte bilieuse coloroit les environs. La rate volumineuse , engorgée , d'un bleu obscur , longue de sept pouces et demi , large de quatre , épaisse de deux , présentoit une scissure considérable. La partie exposée à l'air , avoit pris une couleur vive. Sa substance étoit un peu dissoute , d'un gris cendré , rougeâtre et friable. On trouva le pancréas dur, rempli de tubercules granuleux.

3) Les vaisseaux de l'estomac et de l'épiploon , étoient pleins de sang enflammé ; ce viscère contenoit une quantité assez considérable d'une liqueur ténue , semblable à une décoction d'avoine. Sa tunique villeuse épaisse , engorgée , n'étoit point couverte de mucosité ; son

fond

fond présentoit plusieurs replis. La petite courbure étoit enflammée à sa face interne et à sa face externe. On ne découvroit aucun follicule, les intervalles de chaque repli étant garnis de papilles fongueuses, lesquelles étoient plus petites et moins saillantes près du petit bord et du pylore. La tunique villeuse tendue d'une manière égale, sur le bord libre des replis, ne présentoit point de papilles.

4) La surface interne du duodenum étoit couverte d'une mucosité légère, un peu brune; près du pylore, on appercevoit plusieurs ouvertures semblables à de petits trous sans aucun follicule apparent; mais dans le reste de son étendue, on ne trouvoit ni orifices, ni follicules. Sa tunique villeuse étoit d'abord d'un jaune rougeâtre, légérement brun; un peu plus loin elle étoit d'un rouge pâle, et devenoit brun à une plus grande distance. Les intestins grêles, pâles, étoient çà et là légérement boursoufflés par l'air, et dans les intervalles, ils étoient affaissés. Quelques portions enflammées contenoient des vers; le colon transverse étoit vide et reserré; le colon droit enflammé dans la portion qui répond au foie; le gauche et l'intestin rectum étoient vides, affaissés, pâles. Le jejunum contenoit des vers de différente grosseur, et un liquide ténu, rougeâtre, putrilagineux, mêlé de petits flocons blancs muqueux, répandant une

odeur âcre et volatile. On trouva au commencement de l'ileum, une matière muqueuse cendrée, qui plus loin devenoit ténue, rougeâtre, et plus loin encore, paroissoit peu à peu plus épaisse, jaune, mêlée de plusieurs vers et de flocons blancs; dans un point plus reculé, cette matière étoit entiérement jaune et épaisse. On trouva quarante-deux vers lombricaux dans le trajet des intestins grêles. La matière contenue dans le cœcum et le commencement du colon droit, étoit jaune, légèrement brune, bigarrée par des flocons blancs. On trouva dans le même endroit, un seul lombric flétri et une grande quantité de vers *trichurides* nageant dans le liquide qui y étoit contenu. Un vers lombric semblable au premier, étoit logé dans le cu-de-sac de cet intestin. La face interne du cœcum et celle du colon droit, offroient un réseau bien dessiné par l'entrelacement des vaisseaux capillaires. Leur tunique villeuse étoit épaisse, cendrée, et ses replis étoient bleuâtres.

5) La face interne du colon gauche, présentoit de petites escarres, d'abord rares et dispersées, mais ensuite plus rapprochées; de sorte que près du rectum et de l'anus, elles occupoient la presque totalité de la face interne de l'intestin. La tunique interne, dans le lieu qu'occupoient ces escarres, étoit ensanglantée, gangreneuse, d'un rouge obscur, dure, rude, engorgée,

fendue, déchirée et comme ulcérée. Cette portion ayant été plongée dans l'eau, le sang s'en détacha, elle resta pâle et un peu brune. La surface de l'intestin étoit rude et inégale dans le lieu qui répondoit aux escarres. Elle étoit parsemée de petites éminences et de papilles irrégulières et comme verruqueuses. Si on enlevoit cette croûte avec le scalpel, la partie subjacente étoit ensanglantée, velue, tuméfiée par le sang épanché, formant une ecchymose. Au moyen du microscope, on découvroit sur les escarres des crevasses remplies de sang coagulé, comme dans les intestins dissentériques (1).

6) La veine cave, coupée près du diaphragme, laissa couler beaucoup de sang fluide et noirâtre.

Inspection de la poitrine.

7) La cavité gauche de la poitrine, renfermoit une sérosité abondante, rougeâtre, légèrement sanguinolente; la cavité droite n'en contenoit qu'une très-petite quantité. Le poumon gauche étoit libre; le droit adhéroit légèrement à la plèvre. Entre le poumon droit et la plèvre, se trouvoit une membrane inorganique, ressemblant à la couenne pleurétique, présentant une épaisseur différente dans ses différens points, enveloppant presque tout le poumon et le diaphragme,

(1) V. Sect. I, pag. 11.

et se détachant avec une certaine facilité. Les petits vaisseaux qui rampent à la surface de ces viscères, étoient merveilleusement injectés. Toute la surface du poumon droit étoit bigarrée par des tubercules granuleux ou aréoles rouges, environnées d'un cercle noir. Sa substance étoit gonflée, pesante, écumeuse. Son parenchyme vers la partie postérieure, étoit friable, farci d'une matière étrangère, crue, squirreuse ; plongé dans l'eau, il gagnoit le fond ; on pouvoit en exprimer un pus à moitié cuit. Sa partie antérieure et son sommet étoient seulement un peu enflammés. Tout le poumon gauche étoit très-engorgé ; sa couleur étoit comme celle du droit, mais un peu moins obscure. Sa substance élastique résistant au scalpel, écumeuse, spongieuse, ne présentoit pas de tubercules, et se soutenoit sur l'eau.

8) Les vaisseaux pulmonaires étoient remplis d'une grande quantité de sang. Leur trajet ainsi que la bifurcation de la trachée-artère, se trouvoient fournis d'un amas de tubercules dont les uns étoient formés par des glandes bronchiques, augmentées, endurcies, d'une couleur obscure ; les autres noirâtres renfermoient une substance semblable à du tuf. Tous ne faisoient qu'un peloton ; quelques-uns avoient la grosseur d'une noix, les autres étoient plus petits. La tunique interne des bronches étoit enflammée.

9) Le péricarde présentoit un réseau vasculaire très-apparent, et se trouvoit plein d'une sérosité rouge et transparente. Le cœur étoit couvert d'une légère couche de graisse ; son oreillette droite contenoit un polype ténace, blanc, environné de sang ; la gauche, le ventricule, l'aorte et les divisions étoient remplis d'un sang épais et noirâtre.

10) La face interne de l'œsophage étoit parsemée de vaisseaux injectés. La totalité de la gorge, la base de la langue, l'épiglotte, la luette, les amygdales étoient très-enflammées et même gangreneuses. En pressant les amygdales et les follicules, on exprimoit une quantité de *mucus* très-épais. Le milieu de la langue étoit revêtu d'une croûte mince, blanche et muqueuse ; les glandes conglobées du cou d'un rouge brun, engorgées et enflammées, présentoient de la dureté. Il existoit aussi au sommet de la poitrine, du côté droit, une glande endurcie, plus grosse qu'une aveline, d'un brun cendré ; elle étoit accompagnée d'autres noyaux semblables à des portions de tuf. Les glandes salivaires étoient dures et granulées ; la glande thyroïde d'un rouge obscur, dure et enflammée dans toute sa substance.

RÉFLEXIONS.

1.° Les altérations survenues dans les glandes conglobées, annonçoient que le

vice du fluide muqueux s'étoit déjà propagé jusque sur la gélatine. Dans la maladie muqueuse simple, on ne voyoit pas d'altération particulière dans les glandes lymphatiques, mais elles étoient affectées diversement dans les complications de cette maladie, ou dans les maladies qui étoient une dégénération du caractère muqueux. Si la maladie présentoit des symptômes péripneumoniques, tout le systême des glandes conglobées s'enflammoit, et les glandes bronchiques et thorachiques étant sur-tout engorgées, se trouvoient farcies d'une matière crue, produit d'une espèce de crise. Si elle tendoit à une consomption lente, ces glandes obstruées par des sucs nutritifs crus, de consistance tophacée, présentoient un noyau sec, pierreux, ou bien plus ou moins purulent (1), sans inflammation bien décidée.

2.° Plusieurs phénomènes trouvés dans le cadavre et familiers à la maladie muqueuse, doivent être rapportés à un état de pression continuelle. De ce nombre étoient les taches livides et gangreneuses de la rate et du foie, à son bord inférieur et à sa face concave; l'inflammation de la petite courbure de l'estomac, du duodenum, et de la portion du colon, qui est immédiatement placée sous le

(1) V. Sect. I, N.° X, p. 55 et suiv.

foie. Car les parties affoiblies par une pression continuelle , deviennent plus susceptibles de s'enflammer et de tomber en gangrène. C'est par la même raison que dans la maladie muqueuse, les parties internes de la génération chez la femme, étoient souvent prises d'inflammation gangreneuse, et l'on doit facilement présumer les causes de ce phénomène.

3.° On reconnoissoit l'altération du pancréas et des autres glandes salivaires à la dureté de leur parenchyme farci de tubercules granuleux ; et la lésion de leur fonction n'étoit pas douteuse, d'après la nature de la maladie et l'absence de la salivation dans le traitement des maladies vénériennes (1).

4.° Les flocons et les grumeaux blancs n'étoient autre chose que les débris d'un *mucus* épais , délayé et tombé en grande partie en dissolution aqueuse.

5.° Les escarres des gros intestins, l'inflammation intense de la gorge et de l'œsophage étoient des indices très-certains d'une maladie dérivant par dégénération de la dyssenterie , et désignoient le caractère imprimé à la maladie muqueuse par celle qui lui donna naissance. Cette origine étoit encore constatée par deux symptômes communs aux deux ma-

---

(1) V. Sect. II, p. 162.

ladies, et dont chacun étoit lié, l'un au premier, l'autre au second des phénomènes précédens. Ces symptômes étoient le flux de ventre sanguinolent et la déglutition des fluides devenue difficile, sur-tout aux approches de la mort ; sorte d'hydropisie assez ordinaire aux maladies aiguës.

6.° Plus la maladie muqueuse devenoit propre à engendrer les affections péripneumoniques, plus cette humeur gélatineuse semblable à une peau pleurétique qui se formoit entre la plèvre et les poumons, devenoit épaisse et ténace. La péripneumonie qui régna épidémiquement pendant l'hiver de 1761—62, nous donna aussi l'occasion de voir cette substance ayant subi un degré de coction, et changée en une espèce de sécrétion purulente, épaisse et compacte.

7.° La matière crue étrangère qui engouoit le poumon, après y avoir été déposée par une espèce de crise, les autres phénomènes que présentoit la poitrine, établissent bien évidemment les rapports qui se trouvoient entre la maladie muqueuse et les affections catharrales et péripneumoniques. Le plus souvent, la congestion occupoit la partie postérieure et inférieure du poumon, très-rarement la supérieure et presque jamais

(1) V. Sect. I, N.° V, p. 28 et suiv.

l'antérieure ; elle remplissoit toutes les vésicules aériennes, ou elle les comprimoit et augmentoit tellement la pesanteur spécifique du parenchyme, que le poumon gagnoit le fond de l'eau, lors-même qu'on y laissoit attachée la portion saine de ce viscère. La partie obstruée ne recevoit point l'air qu'on y poussoit par les bronches ; on la divisoit sans bruit et sans qu'elle opposât la résistance qu'offre son élasticité dans l'état sain ; et de ses segmens qui offroient un parenchyme sanglant, enflammé et parsemé de taches blanches et cendrées, on exprimoit quelques gouttes de pus plus ou moins cuit. La plupart des malades périssoient avec les symptômes qui accompagnent la mort chez les péripneumoniques, avant que la matière que formoit la congestion, eût eu le temps de se convertir en vrai pus. Ceux chez qui la maladie prenoit une marche lente, succomboient à un ulcère du poumon.

IV.e OUVERTURE.

Cadavre d'un homme âgé de 37 ans, ouvert le 16 Mars.

Inspection de l'abdomen.

1) Le corps avoit conservé son embonpoint ; le ventre soulevé, mou, cédant

à la pression, étoit légèrement bleuâtre; les pieds un peu œdématiés. La cavité de l'abdomen contenoit une grande quantité de sérosité sanguinolente. L'épiploon et le mésentère étoient flétris et flasques, leurs vaisseaux restant gorgés de sang.

2) La substance du foie étoit remplie de tubercules granulés; sa face concave et ses bords étoient livides, et cette lividité pénétroit même quelques lignes de son parenchyme qui, dans le reste de son étendue, se trouvoit d'un rouge brun. Sa membrane extérieure se détachoit facilement: bien plus, toute la vésicule du fiel se sépara d'elle-même de ce viscère; elle étoit pâle, épaisse, légèrement remplie d'une bile ténue, d'un jaune rouge, sa face interne étant d'un jaune pâle. La rate volumineuse, engorgée, livide, offroit une substance molle friable, d'un rouge obscur et désagréable à la vue, tombant en dissolution et parsemée de petites taches blanches et purulentes.

3) L'estomac présentoit un resserrement dans son milieu; son grand cu-de-sac et le cardia étoient frappés de gangrène; la couche celluleuse qui sépare ses tuniques, soulevée çà et là par l'air rendu libre. Sa tunique villeuse noire et gangreneuse en quelques endroits étoit, du reste, fongueuse et sans follicules apparens. On trouva le duodenum et le jejunum enflammés. Les follicules muqueux peu abondans

sur la face interne du premier, étoient plus nombreux sur la face interne du second. Les gros et les petits intestins remplis d'air, parsemés à leur surface de vaisseaux pleins de sang, étoient gangrenés dans quelques portions. Le colon droit et le transverse se trouvoient boursoufflés par l'air; le gauche étoit resserré. Les intestins grêles renfermoient à leur origine, une matière muqueuse, pâle, hétérogène, qui devenant un peu jaunâtre dans l'ileum, contenoit six vers lombricaux grands, roides et dispersés. La tunique villeuse de tout le canal, enflammée, parsemée de vaisseaux remplis de sang, présentoit çà et là de vraies ecchymoses qu'on eût dit formées par la rupture de l'extrémité des petits vaisseaux. Le cœcum contenoit une matière noire, légèrement cendrée et fluide; sa tunique interne enflammée, présentoit un réseau vasculaire gorgé de sang. La matière devenant peu à peu plus noire et plus épaisse, ne contenoit point de vers *trichurides* dans le colon. L'S romaine renfermant çà et là quelques excrémens pultacés, offroit quelques traces d'inflammation à sa face interne.

4) Au moment où la veine cave fut coupée, il en jaillit beaucoup de sang fluide.

Inspection de la poitrine.

5) La cavité gauche de la poitrine

renfermoit au moins dix onces d'un liquide ténu, d'un rouge obscur ; la cavité droite n'en contenoit qu'une petite quantité. Le poumon gauche étoit libre, légérement tuméfié, parsemé de taches noires ; le droit intimément uni à la plèvre, plus gorgé de sang que le gauche, étoit d'une couleur plus foncée. Leur substance ne présentoit ni ulcères, ni tubercules.

6) On trouva dans le péricarde un peu de sérosité rougeâtre. Le cœur étoit volumineux, un peu flasque et flétri ; ses deux ventricules contenoient un peu de sang et une petite concrétion polypeuse. Les oreillettes et les valvules du cœur étoient altérées par la gangrène, et de couleur noirâtre ; les valvules mitrales en partie ossifiées.

RÉFLEXIONS.

1.° Cette ouverture du cadavre nous offrit les phénomènes d'une dissolution très-prompte des humeurs, dont la cause se trouvoit sans doute dans le vice organique du cœur, et dans l'ancienne altération de la rate.

2.° Dans ces circonstances, une gangrène aiguë amena subitement la mort, avant que les tubercules granulés du foie et les follicules fussent détruits, et que la matière morbifique eût pu entrer

en coction , les vers eux-mêmes n'ayant pas eu le temps de périr (1).

3.° Le ballonnement du bas-ventre par l'air rendu libre dans les intestins et dans les autres viscères (vulgairement *tympanite fausse*, mais la seule qui puisse exister) ; la tendance à une putridité subite , l'épanchement d'un liquide sanguinolent dans les cavités , les ecchymoses , l'extravasation d'un sang dissout dans le canal intestinal , l'*infarctus* gangreneux des poumons , sont les effets d'une dissolution très-prompte , et ne suivent jamais que les maladies qui n'ont pu être soumises à aucun acte de coction.

V.e OUVERTURE.

Cadavre d'un homme âgé de trente-quatre ans , ouvert le 25 Janvier.

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps étoit d'une haute stature , très-replet , bien membré ; les muscles sains. Le ventre sans tuméfaction , présentoit sous la peau , au milieu de sa surface * , un travers de doigt au-dessus de l'ombilic , une tumeur oblongue , comprimée , large d'un demi-pouce , longue d'un

(1) V. les réflexions sur la première ouverture du cadavre , 4.° 5.° 7.°

pouce. Elle n'étoit couverte d'aucune cicatrice : y ayant fait une incision, on trouva un morceau de graisse endurci. Après avoir séparé cette tumeur des parties subjacentes, et incisé la ligne blanche suivant sa longueur, on découvrit une ouverture transversale, tendineuse, épaisse, assez grande, longue de neuf lignes, présentant un léger rebord, commençant au milieu de la ligne blanche, et s'avançant du côté droit. Le pédoncule de la tumeur passoit au travers de cette ouverture, s'étendoit entre le péritoine et les autres enveloppes du bas-ventre, formoit ensuite une couche de graisse un peu plus large, et suivant le bord adhérent du ligament suspenseur du foie, elle diminuoit peu à peu d'épaisseur, et disparoissoit. Le ligament *falci-forme* du foie offroit plusieurs appendices graisseuses, applaties, semblables à celles du colon.

2) Le bas-ventre ne contenoit qu'une petite quantité de sérosité. Les deux épiploons étoient épais, fournis de graisse ; le grand très-étendu enveloppoit l'extrémité supérieure de la rate, et lui étoit adhérent. Sa graisse étoit sèche, dure et graveleuse au toucher. Cet épiploon étoit lié * à un petit foie secondaire ou accessoire, formant un lambeau ténu, terminé en pointe, de la longueur de dix lignes sur cinq et demie de largeur, et deux d'épaisseur. Sa substance étoit la même que

celle du foie ; sa convexité étoit d'un rouge brun ; sa face plate , livide , étoit liée à l'épiploon. Le mésentère étoit épais , lâche , fourni de graisse et très-ample ; les glandes mésaraïques en petit nombre , pâles et peu apparentes.

3) Le foie étoit volumineux , brun , livide vers son bord inférieur et sa face concave , légèrement granuleux , sur-tout vers sa face concave. Le lobe droit d'un volume peu ordinaire , étoit épais , tuméfié : le lobe gauche flétri dans sa partie supérieure , se terminoit par un lambeau mince vers ce point ; sa face concave étoit parsemée , sous la membrane extérieure , de ramifications vasculaires , grandes , épaisses et blanches. Le lobe de Spigel se prolongeoit sous la forme d'un lambeau prismatique. Vers la face inférieure , la membrane extérieure se séparoit facilement du parenchyme qui étoit livide et dissout. Les tubercules granuleux du lobe droit , plus considérables que ceux du lobe gauche , à cause de la dissolution du parenchyme , étoient aussi plus écartés les uns des autres. On trouva une vésicule sur la face convexe du lobe droit , immédiatement sous la membrane commune ; elle étoit transparente , longue de cinq lignes , large de quatre. Il en sortit un liquide rougeâtre , transparent. Son fond qui se trouvoit à un demi-pouce de la surface , présentoit un pus bien cuit. La vésicule

du fiel ample, dilatée, marquée de taches d'un rouge brun, enflammées, blanches ou verdâtres, dépassoit de beaucoup le bord libre du foie. Autour du col de la vésicule et du conduit cholédoque, on trouvoit une quantité de graisse. Sa cavité contenoit une bile abondante d'un rouge obscur, hétérogène. Sa face interne étoit d'un rouge obscur.

4) La rate très-volumineuse, avoit neuf pouces, de longueur six de largeur sur deux et demi d'épaisseur. Son extrémité supérieure épaisse, large, présentoit un sillon sur la face convexe. L'extrémité inférieure étroite, amincie, étoit divisée des deux côtés par un sillon profond, une portion de la face convexe ayant été exposée à l'air, prit une couleur vive. On la recouvrit, elle perdit alors sa couleur vermeille; et l'autre portion à son tour, en contact avec l'air, prit une belle couleur. Sa face concave se trouvoit bigarrée de taches noires et livides; la membrane de ce viscère s'en séparoit facilement. Son parenchyme étoit mou, gangreneux et dissous. La substance du pancréas rouge, présentoit un peu de dureté.

5) L'estomac étoit lâche et affaissé; sa petite courbure, son grand cu-de-sac, le pylore, l'œsophage et le duodenum étant très-enflammés, il renfermoit une petite quantité de matière ténue, rougeâtre, hétérogène qui, près du pylore, prenoit

une teinte brune, et se trouvoit mêlée de mucosité. L'œsophage resserré présentoit des rides longitudinales, et au lieu de son insertion, on rencontroit plusieurs follicules muqueux engorgés. La tunique villeuse près de la petite courbure et du cu-de-sac, étoit rouge et enflammée; elle devenoit bleuâtre près de la grande courbure, et présentoit là quelques taches blanches. Cette tunique très-mince dans ces parties, paroissoit plus fongueuse aux environs du pylore; elle offroit çà et là sur les fongosités, quelques orifices de follicules. La surface interne de l'estomac, vu sa laxité, avoit moins de plis que dans les autres cadavres, et l'on y appercevoit à peine quelques traces de follicules.

6) Le duodenum légèrement enflammé contenoit une matière ténue, grisâtre, muqueuse et en petite quantité; dès son origine, la tunique villeuse étoit d'un blanc cendré, rougeâtre; dans le reste des intestins grêles, sa couleur devenoit peu à peu plus obscure. Les autres intestins relâchés, affaissés, étoient légèrement pleins de distance en distance; les grêles grisâtres, modérément enflammés, présentoient çà et là quelques vers. Les gros intestins étoient vides et affaissés, si on en excepte le colon descendant qui étoit resserré. Le colon ascendant se trouvoit très-enflammé dans l'endroit qui correspond

au foie. La partie moyenne du jejunum présenta deux lombricaux, et on en trouva un autre un peu plus bas. La même matière ténue, cendrée qui étoit entassée dans le duodenum, revêtoit seulement tout le trajet des intestins gréles; elle étoit plus abondante dans l'ileum, et y devenoit plus ténue. Une matière semblable et en petite quantité occupoit le colon transverse. Dans le cœcum et le colon droit, elle étoit mêlée avec plusieurs vers *trichurides*. Ces vers étoient en moindre quantité dans le colon transverse, et le colon gauche n'en contenoit pas.

7) La tunique villeuse du cœcum et du colon droit, étoit d'un bleú grisâtre, épaisse, enflammée, parsemée de vaisseaux très-petits. Cette tunique, dans le reste des gros intestins étoit moins gonflée et moins bleuâtre, quoique les vaisseaux parussent aussi engorgés.

* On découvrit près du pylore, plusieurs follicules qui n'étoient point saillans, mais plutôt déprimés, et on n'appercevoit que leurs orifices. La partie inférieure du duodenum présentoit des valvules plus saillantes, et leurs bords étoient clair-semés de follicules en forme de petites têtes; les sillons intermédiaires en présentoient un plus grand nombre; ceux-ci durs, allongés, élevés en pointe, devenoient moins abondans vers la partie moyenne et à l'extrêmité inférieure du

duodenum, mais en même temps, ils étoient plus gros ; moins abondans encore dans le jejunum, ils formoient bien de petites éminences, mais leurs orifices n'étoient point apparens : devenus très-ténus dans l'ileum, ils disparoissoient enfin.

* Vers la fin de l'ileum, sur toute la surface de la valvule de *Bauhin*, dans toute l'appendice cœcale, dans le cœcum et à l'origine du colon ascendant, on voyoit une grande quantité de follicules réunis ensemble ; ceux-ci ne formoient pas d'élévation ; mais ils ne présentoient qu'un amas de points noirs qui marquoient leurs orifices. Ils étoient d'une espèce différente des follicules de l'estomac ; car quoiqu'on les ait observés dans cette maladie (et dans d'autres où ils étoient moins apparens), on ne les a cependant pas vus une seule fois former des saillies, lors-même qu'ils étoient plus abondans que les précédens, et remplis d'une matière muqueuse d'un gris obscur.

* Nous avons rencontré dans ce cadavre et dans plusieurs autres, à la face interne des intestins grêles, des espaces de différente grandeur, longues de quelques pouces sur un demi-pouce de largeur, présentant un grand nombre de petites meurtrissures de couleur obscure, rassemblées et disposées de manière qu'on eût dit que dans les endroits où elles existoient, la tunique villeuse avoit été arrachée ou rongée.

8) Les veines iliaques contenoient beaucoup de sang ; nous tirâmes de la veine cave coupée au-dessus du foie, des grumeaux de sang noir et ténace.

Inspection de la poitrine.

9) Les deux cavités de la poitrine contenoient une petite quantité de sérosité. Le poumon droit étoit légèrement adhérent à la partie antérieure de la plèvre, au moyen de quelques brides ; le gauche se trouvoit libre ; tous les deux étoient amples, légèrement enflammés, sains d'ailleurs. Leur partie inférieure étoit d'une couleur plus foncée ; dans le même lieu, leur substance gonflée, engorgée par la congestion des humeurs, avoit beaucoup de pesanteur. Les vésicules aériennes étoient toutes grandes et apparentes ; mais dans la partie obstruée, l'air ne pouvoit les pénétrer. Nous trouvâmes les glandes bronchiques vers la bifurcation de la trachée-artère, plus volumineuses que dans l'état naturel ; elles étoient endurcies et de couleur brune. La veine cave supérieure et ses branches se trouvoient pleines d'un sang coagulé. L'aorte descendante renfermoit aussi une petite quantité de sang. Toute la surface externe des vaisseaux artériels, étoit parsemée de petits vaisseaux engorgés, disposés en réseau. Le sang, quelle que fût l'espèce de vaisseau

qui l'eût fourni , acqueroit par le contact de l'air , une couleur d'un rouge vif.

11) Toute la surface du péricarde étoit revêtue d'une couche épaisse de graisse. Le cœur volumineux , d'une bonne consistance , sain , étoit aussi couvert d'un peu de graisse. Ses deux oreillettes et le ventricule droit contenoient une grande quantité de sang coagulé.

RÉFLEXIONS.

1.° D'après ce que nous avons dit dans les notes sur la première ouverture de ce cadavre , on voit que la maladie qui , dans ce sujet-ci a été funeste , doit être rapportée à la fièvre muqueuse maligne , inflammatoire. On pourroit encore la rapprocher de l'espèce *accessoire*, puisqu'elle se trouvoit compliquée d'une ancienne altération du foie , comme on a pu le voir par la description de son lobe gauche.

2.° Beaucoup d'autres ouvertures de cadavres nous ont démontré que lorsque le corps ou une de ses parties a plus d'embonpoint que de coutume, cet état dépend d'une altération du foie (*q*). Dans tous les

---

(*q*) Cette remarque est d'accord avec ce que pensent à ce sujet plusieurs physiologistes sur cette influence de la bile sur la graisse , et de celle-ci sur la première. Voyez Bordeu , Maladies chroniques , analyse du sang, p. 449. Voy. aussi la 3.e note du Traité de phtisie de Thomas Reid, traduit par le professeur Dumas. *N. D. T.*

cadavres pourvus de graisse, on trouve le foie endurci dans sa totalité ou dans un de ses lobes ; la bile est plus ou moins éloignée de son caractère naturel, elle est hétérogène, et parfois même purulente. Bien plus, elle forme des calculs dans la vésicule du fiel. La graisse qui se ramasse dans tout le tissu cellulaire, forme une espèce de dépôt critique ; mais elle est sèche, dure, tuberculeuse, graveleuse, jaune et safranée ; très-souvent elle ne contient point de principe huileux. Dans le dernier degré d'obésité, presque tous les sucs nourriciers sont entraînés par cette sécrétion maladive de la graisse, sur le systême celluleux ; de sorte que chaque cellule qui sert d'enveloppe à un tubercule, prend le caractère d'un kiste très-dur, et les autres parties tombent dans un état de foiblesse et de consomption, état qu'on peut mettre au nombre des phtisies. Si l'altération du foie n'est pas détruite de temps en temps par quelque crise, les personnes qui ont beaucoup d'obésité, deviennent très-sujettes aux fièvres malignes de différent genre, dont le danger est augmenté par la dissolution facile des humeurs, et par la surabondance de la graisse. L'accroissement subit de l'embonpoint, démontre l'augmentation de l'altération qui jusqu'alors avoit été cachée, et devient le prodrome d'une maladie sur le point de se déclarer. Les gens

ventrus sont très-sujets aux maladies malignes qui sont une dégénération de la fièvre intermittente. On les voit sur-tout attaqués de la fièvre pernicieuse apoplectique, et de l'apoplexie même avec dissolution subite des humeurs.

3.° Les sillons contre nature de la rate, les prolongemens du foie, la disproportion de ses lobes, leur difformité, leur engorgement, les appendices séparés de ce viscère et de même substance que lui; enfin, ce petit lobe surajouté aux deux lobes primitifs, annoncent une certaine débilité locale le plus souvent connue, (car souvent ces dispositions se rencontrent dans l'embrion et dans le nouveau né), qui dispose à une maladie quelconque ou aux altérations de ces parties.

4.° La fausse hernie ventrale devoit sans doute sa naissance à une très-petite ouverture connée de la ligne blanche, qui peu à peu s'étoit dilatée par les pressions exercées habituellement par les viscères abdominaux.

5.° La différence qui existe entre les follicules muqueux des intestins grêles, et les cryptes glanduleux des gros intestins, paroît dépendre de la différence de structure des parties, de la disposition et de la direction de leur canal excréteur. Les cryptes

muqueux de l'extrémité de l'ileum (1), de la valvule de *Bauhin*, de l'appendice cœcale et de l'origine du colon, sont plus constans que les autres et sont apparens, lors-même qu'il n'y a pas existé d'affection muqueuse.

6.° On eut rarement occasion dans cette maladie de voir engorgés les follicules muqueux de l'œsophage, de la trachée-artère et des parties de la génération. On vit rarement aussi, quoique plus souvent, les sinus muqueux de l'estomac s'élever et former de petites éminences.

VI.e OUVERTURE.

Cadavre d'un soldat mort dans notre hôpital, ouvert le 26 Janvier.

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps assez bien constitué étoit sain; les muscles pâles, quoique forts, étoient environnés d'une petite quantité de gélatine. Cette même humeur se trouvoit plus abondante dans le tissu cellulaire soucutané de la tête.

2) Le bas-ventre et le bassin renfer-

---

(1) Voyez J. C. Peyreri, opusc. cap. 1, de glandulis intestinorum. It. Boneti sepulcret., lib. III, sect. X, obs. IV, in schol. It. sect. VI, N. 6.

moient

moient un peu de sérosité. L'épiploon sain présentoit un réseau vasculeux très-élégant ; mais le mésentère étoit flasque, enflammé çà et là, d'un jaune désagréable, et injecté de vaisseaux sanguins engorgés.

3) On trouva le foie d'un volume énorme, d'un rouge légèrement bleuâtre, et obscurément livide à sa face concave ; cette lividité pénétroit sa substance dans l'épaisseur de quelques lignes. Le centre du parenchyme légèrement dissous, présentoit quelques vestiges de tubercules granulés et une tache noirâtre en forme de réseau, de cinq lignes de diamètre ; elle étoit formée par du sang épanché dans cette partie. La vésicule du fiel se trouvoit cachée et enveloppée dans un tissu cellulaire qui l'unissoit étroitement aux parties voisines. Son fond ne dépassoit pas le bord du foie ; elle étoit pâle, médiocrement pleine d'une bile brune et ténue. La rate très-volumineuse avoit huit pouces et demi de longueur, et cinq et demi de large, sur trois au moins d'épaisseur ; elle étoit d'un blanc livide, molle, friable, et tomboit en dissolution. Le pancréas étoit volumineux et dur.

4) Les gros vaisseaux de l'estomac étoient engorgés ; ce viscère resserré sur lui-même, ressembloit à un boyau étroit. Sa petite courbure et le pylore étoient modérément enflammés ; toute sa surface

interne très-rugueuse, étoit revêtue d'une mucosité abondante, cendrée, un peu obscure, qui ne se détachoit que difficilement. Ce viscère agité dans l'eau pendant long-temps, et lavé ensuite dans de la nouvelle eau, ayant été exposé à l'air libre, se couvrit d'une petite pellicule de différentes couleurs, qui paroissoit être un reste de mucosité desséchée. La tunique villeuse paroissoit rouge et enflammée dans les points répondant au bord libre des replis de la face interne; d'un gris pâle dans les interstices qui les séparent, et de couleur cendrée près du pylore. Cette partie étoit environnée de papilles fongueuses.

5) Tout le duodenum enflammé, d'un rouge foncé, contenoit deux vers très-grands et une quantité de mucosité épaisse d'un brun obscur, mêlées de flocons blancs et caséeux, ressemblant à de petits vers. Il étoit garni à son origine, de follicules muqueux élevés et turgescens, très-abondans sur les plis de sa tunique interne, et plus rares dans les interstices. Cet intestin dans le reste de son étendue, bleuâtre, d'une couleur cendrée, un peu foncée, ne présentoit pas de follicules. Les intestins grêles légèrement pleins par intervalles, étoient très-enflammés; leurs vaisseaux engorgés étoient très-rouges. Une portion de ces intestins longue de deux pouces, engagée dans la portion infé-

rieure, s'y trouvoit enfermée comme dans une gaîne très-serrée. Les gros intestins n'offroient aucune altération. Le colon droit par son extrémité supérieure, étoit très-adhérent à la face inférieure du lobe droit du foie. On trouva dans le colon descendant et dans le rectum des matières cuites. Tout le trajet du jejunum contenoit une grande quantité de matière muqueuse ténace, brune, mêlée de filamens blancs, et adhérente à la tunique villeuse, qui elle-même étoit brune et légèrement rouge; la totalité de l'intestin étoit enflammée et ses vaisseaux très-pleins. La matière muqueuse devenoit plus foncée et moins abondante dans l'ileum; la substance de cet intestin étoit légèrement enflammée, sa tunique villeuse avoit une teinte jaune qu'on ne pouvoit enlever; elle étoit sans inflammation.

6) Le cœcum étoit presque effacé. Le colon droit renfermoit près de l'insertion de ileum, un amas de filamens d'une espèce de racine semblable à de la reglisse concassée, mêlés avec des matières délayées. Tous ces filamens lorsqu'on vint à les nettoyer dans l'eau, présentoient une grande quantité de vers *trichurides* qui leur étoient attachés un à un par leurs queues, s'entrelaçant avec eux (1). La tunique villeuse du colon, très-épais-

(1) V. Sect. II, p. 66.

se dans cet endroit, bleuâtre, présentoit çà et là des stries d'un bleu plus foncé, et de petits vaisseaux mer veilleusement injectés. Les follicules mu queux étoient abondans, développés, pleins, peu saillans ; tantôt ils étoient environnés d'un cercle obscur d'un rouge brun ; tantôt ils n'étoient désignés que par un point noir que présentoit leur orifice. La tunique villeuse de l'appendice cœcale étoit brune, abondante en follicules très-rapprochés (1). Le reste des gros intestins contenoient des matières qui n'étoient point mêlées de vers *trichurides*. La tunique villeuse parut altérée comme celle du colon droit, mais à un degré moindre.

7) Les artères abdominales étoient vides ; mais la veine cave, les émulgentes et les iliaques se trouvèrent très-distendues et remplies de sang ; près de la sinuosité du rein, l'émulgente présentoit une varice. La veine cave coupée au-dessus du foie, laissa échapper une grande quantité de sang, et par l'ouverture on appercevoit dans le cœur un polype très-ressemblant à la croûte inflammatoire. Les vaisseaux du péritoine étoient aussi engorgés, surtout dans l'endroit qui répond à la partie postérieure du diaphragme ; ce muscle

---

(1) V. le cadavre précédent, N.° 7.

paroissoit très-enflammé dans sa partie droite.

Inspection de la poitrine.

8) Les cavités de la poitrine contenoient un peu de sérosité extravasée. Les poumons se trouvoient unis à la plèvre et au diaphragme par des brides très-ténues ; ils étoient spongieux , rouges , livides çà et là , un peu gorgés de sang, et surtout le droit dans sa partie inférieure ; leur substance étoit écumeuse et d'un rouge obscur.

9) L'aorte et les vaisseaux pulmonaires contenoient beaucoup de sang.

10) La trachée-artère près de sa bifurcation , présentoit un squirre volumineux et quelques glandes bronchiques noires. La substance de cette tumeur étoit caséeuse , tophacée , blanche ; et par l'exsiccation elle forma un calcul d'un pouce et demi de longueur sur neuf lignes de largeur. Une mucosité abondante revêtoit la face interne du larynx et les bronches qui étoient épaisses , roides , endurcies et enflammées

11) On trouva un peu de sérosité dans le péricarde ; les vaisseaux coronaires du cœur gorgés de sang ; son ventricule postérieur vide ; l'antérieur contenoit un polype mêlé avec du sang.

12) Le pharynx et la gorge étoient très-enflammés , l'œsophage renfermoit un *mucus* abondant.

RÉFLEXIONS.

1.° Cette ouverture de cadavre dénote bien la nature de notre épidémie et son influence sur les différentes parties du corps; car les phénomènes dont nous venons de présenter le tableau, tiennent évidemment du caractère d'une maladie muqueuse composée. (1) C'est ainsi que l'enveloppe et l'état contre nature de la vésicule du fiel, démontrent une ancienne altération du foie; les vestiges de tubercules granulés en désignent une seconde plus récente. Le caractère muqueux est bien établi par la grande qnantité de mucosité renfermée dans la portion du canal alimentaire supérieure au conduit cholédoque, et par la couleur livide des intestins; la teinte jaune de la tunique villeuse annonce la complication bilieuse; et la complication vermineuse n'est pas à revoquer en doute, d'après la présence des vers dans les intestins. Le caractère inflammatoire est démontré par l'engorgement des viscères (N.° 3), et par les autres signes dont nous avons parlé plus haut (1.re Ouverture); et l'état nerveux par le resserrement de l'estomac et par le volvulus des intestins grêles. Le changement qui s'opéra dans la maladie muqueuse, le caractère lymphatique qu'elle prit, l'af-

(1) V. Sect. I, N.° IX, p. 50 et suiv.

finité qui se trouvoit entre ces deux affections sont démontrés par l'altération des glandes conglobées (N.° 3, 10), et par les congestions d'humeur gélatineuse dans le tissu cellulaire. L'inflammation de la gorge établit ses rapports avec la dyssenterie. Au reste, les phénomènes observés dans la poitrine de ce cadavre et de plusieurs autres, indiquoient d'avance l'affinité de cette maladie avec l'épidémie pleurétique de l'hiver suivant.

2.° Les petits filets blancs (N.° 9) n'étoient autre chose que des filamens de *mucus* épaissi par la stagnation, et enfin exprimé de ses sinus par les vives contractions de l'estomac, pour être délayé peu à peu dans la portion du *mucus* qui se trouvoit plus atténuée. Ce sont des filamens de cette espèce que nous avons vu s'évacuer par l'effet de l'émétique dans d'autres maladies.

3.° Au moyen d'une loupe nous avons apperçu que la membrane des follicules muqueux environnés d'un cercle livide (N.° 6), étoit parsemée de légères ecchymoses, et que ceux qui étoient marqués par un point noir, étoient frappés d'une inflammation gangreneuse.

VII.e OUVERTURE.

Cadavre d'un soldat mort dans notre hôpital, ouvert le 7 Février.

On lui avoit appliqué un vésicatoire à la nuque. Il rendit quelques vers par la bouche la veille de sa mort, mais sans vomissement. Ils étoient montés d'eux-mêmes dans la gorge, et l'extraction en avoit été faite par les infirmiers.

Inspection du bas-ventre.

1) L'habitude du corps étoit un peu amaigrie, le ventre étoit affaissé, et sa cavité contenoit un peu de sérosité. Nous trouvâmes l'épiploon maigre, flasque, noir, tendu, dépourvu de graisse; le mésentère lâche, ténu, un peu émacié et allongé; leurs gros vaisseaux pleins de sang; les glandes mésaraïques volumineuses, d'un rouge obscur, un peu dures, obstruées et enflammées.

2) Le foie n'étoit pas décidément granulé, sa surface convexe étoit d'un rouge brun; sa face concave et ses bords paroissoient noirâtres; son parenchyme dans une espèce de dissolution, étoit parsemé çà et là, ainsi que sa superficie, de tubercules blancs de la grosseur d'un pois, et remplis d'une matière crue et squirreuse. La vésicule du fiel étoit ample,

jaune et très-pleine. La rate volumineuse, épaisse, d'un brun livide à sa surface, étoit parsemée d'une quantité de squirres blancs, globuleux, de la grosseur d'un pois; les uns occupoient sa superficie, les autres étoient enfouis dans le parenchyme tombé en dissolution.

3) L'estomac sans inflammation, étoit resserré sur lui-même près du pylore; son grand cu-de-sac dilaté contenoit une matière ténue, semblable à une décoction d'avoine, mêlée de flocons blancs. Sa tunique villeuse étoit mince, lisse comme si on l'eût essuyée. Elle n'étoit pas très-enflammée, et formoit beaucoup de plis dans l'endroit reserré. Les sinus muqueux de l'estomac très-apparens, ne s'élevoient pas en pointe.

4) Les intestins grêles très-enflammés dans tout leur trajet, étoient légèrement pleins par intervalles; et en d'autres endroits, ils étoient vides et resserrés. Le colon droit se trouvoit rempli d'air, le transverse modérément distendu, ne présentoit pas d'inflammation marquée. Nous trouvâmes dans le duodenum et le jejunum une grande quantité de matière jaune, ténue, muqueuse, visqueuse en quelquès endroits, d'un verd obscur en quelques autres; et dans la partie moyenne du jejunum, se rencontroient deux vers lombricaux. L'ileum contenoit une matière semblable et un seul ver. La tunique vil-

leseu, comme dans les autres cadavres, étoit enflammée et légèrement bleue. Il existoit plusieurs *trichurides* dans le cœcum, le colon ascendant et le commencement du transverse. La tunique villeuse de ces intestins étoit bleuâtre, et ses plus petits vaisseaux se trouvoient engorgés. Le reste des gros intestins étoit plein d'une matière ténue, d'un jaune pâle. Près de l'appendice cœcale, le mésentère contenoit un squirre arrondi, de la grosseur d'une aveline, ayant un noyau aride, dur et d'un gris pâle.

RÉFLEXIONS.

1.° Les phénomènes observés (N.° 1.), se rapportent au caractère de l'espèce lente de la maladie muqueuse.

2.° Le caractère délétère de la maladie, est désigné par la congestion critique d'une matière crue et squirreuse qui avoit lieu dans le foie, la rate et le mésocolon, et par l'altération des glandes lymphatiques (1).

3.° La dissolntion du parenchyme des viscères, la saburre bilieuse contenue dans le canal alimentaire, la sortie spontanée de quelques vers, sont autant de signes de la putridité du bas-ventre, de la dissolution lente des humeurs.

---

(1) V. sect. II, p. 152.

VIII.e OUVERTURE.

Cadavre d'un soldat ouvert dans notre hôpital, le 9 Février.

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps étoit maigre et épuisé par la maladie ; le ventre affaissé, ne présentoit pas des signes de putréfaction. Un léger épanchement de sérosité avoit lieu dans sa cavité. L'épiploon étoit amaigri, flétri et fondu. Les glandes du mésentère étoient peu apparentes, et lui-même se trouvoit très-aminci.

2) Le foie se trouva d'un volume plus considérable que dans l'état ordinaire ; il étoit légèrement dur, de couleur brune à sa face convexe, d'une lividité obscure à sa face inférieure. Il présentoit quelques tubercules granulés. Le lobe droit ayant été incisé près de la vésicule du fiel, il jaillit une humeur ténue, aqueuse, du centre d'une tumeur enkistée, logée dans le parenchyme de ce viscère, et dont une partie paroissoit à sa face convexe, couverte d'une peau blanche, épaisse et dure. Cette tumeur renfermoit une grande quantité d'hydatides, mais sa cavité ne présentoit aucun fluide ; de sorte qu'il paroît que le fluide sorti sous le coup de bistouri, appartenoit à l'ouverture d'une

hydatide un peu grande. Ces vésicules se trouvoient de différent volume : la plus considérable égaloit en grosseur un œuf de poule, d'autres étoient graduellement plus petites ; les moindres étoient pisiformes et linéaires. La figure des plus grandes étoit oblongue ; les plus petites paroissoient parfaitement rondes. Toutes étoient remplies d'une liqueur ténue, aqueuse, transparente, et mêlée de très-petits flocons blancs, opaques, gagnant le fond. Les plus volumineuses étoient munies de deux tuniques ; une extérieure, épaisse, opaque, molle, friable et blanchâtre ; une interne, beaucoup plus ténue, transparente, et légèrement adhérente à l'autre. La tunique externe froissée entre les doigts, se divisoit en plusieurs lames blanchâtres et friables. On ne put distinguer ces deux enveloppes dans les plus petites vésicules ; chacune d'elles avoit la transparence du verre. Dès qu'on avoit ouvert l'enveloppe d'une des grandes hydatides, les bords de la division s'écartant avec beaucoup d'élasticité, laissoit à découvert sa face interne qui étoit un peu rugueuse. Presque toutes ces vésicules, et sur-tout les plus petites qui étoient transparentes, présentoient à leur face externe une tache épaisse, opaque, irrégulière ; c'est par cet endroit qu'elles paroissoient avoir été unies entre elles, ou à l'enveloppe commune, par un pédicule très-

mince. Ces hydatides enlevées de la poche qui les contenoit, il restoit une concrétion membraneuse, blanche, molle, flasque, à demi-gelatineuse et friable, à laquelle, sans doute, les pédicules étoient attachés. Aux environs de cette concrétion, on découvrit un lombric, petit, ténu, rougeâtre, lisse, roide et dur. Quelques-unes de ces vésicules étoient marquées à leur surface d'une ou deux taches anciennes, jaunes et bilieuses.

Le kiste commun irrégulier, approchoit à peu près de la forme sphérique. Sa surface interne déprimée çà et là, présentoit par intervalles de petites éminences, de sorte que les cavités intermédiaires les plus grandes, répondoient aux hydatides les plus considérables. Du reste, sa surface externe, rude, inégale, d'un blanc grisâtre en quelques endroits, marquée de taches jaunes en quelques autres, étoit couverte à sa partie inférieure d'une croûte épaisse endurcie, excrémentitielle, inorganique, semblable à du tuf, qui paroissoit devoir sa naissance à une humeur sédimenteuse, et adhéroit fortement avec le sac lui-même. La cavité de ce grand kiste présentoit plusieurs orifices, mais on ne put découvrir où ils aboutissoient. Sa paroi externe répondant à la face convexe du foie, avoit au moins une ou deux lignes d'épaisseur ; elle étoit d'une dureté tenant le milieu entre celle des cartilages

et celle des ligamens, et ressembloit à la substance de l'aorte, lorsqu'elle a été endurcie par les progrès d'un âge avancé. L'épaisseur de ses autres parois n'étoit pas la même dans tous les points. La membrane commune du foie, quoiqu'elle semblât glisser sur cet endroit, adhéroit si fortement avec le sac, qu'on ne pouvoit l'en séparer par aucun moyen.

Le conduit hépatique étoit ample, et comme dans la dissection il avoit été coupé près de son insertion dans le canal cholédoque, on ne put savoir s'il se rendoit dans ce kiste ou non. Cependant il est vraisemblable, et ceci est encore probable par les taches jaunes des hydatides, que le ver trouvé dans le sac, y étoit parvenu du duodenum au moyen des conduits biliaires.

3) La vésicule du fiel, pâle, contenoit un peu de bile d'un rouge brun et hétérogène.

4) La rate, un peu engorgée, d'une couleur désagréable, livide, parsemée de taches pâles, se déchiroit facilement. Le pancréas étoit dur, mais sain d'ailleurs. L'estomac paroissoit intact au premier abord, il contenoit une matière ténue, peu abondante ressemblant à de la tisanne. Sa tunique villeuse étoit rugueuse, un peu amincie, pleine de flocons et de fongosités; on ne voyoit de follicules ni dans l'estomac, ni dans le duodenum, ni dans le reste des intestins grêles.

5) Les intestins, d'un gris cendré, affaissés en quelques endroits, étoient pleins dans quelques autres. Les grêles se trouvoient enflammés dans une grande partie de leur trajet; les gros, à leur origine, étoient distendus par l'air, et la portion voisine étoit fortement resserrée, le reste du canal étant lâche et affaissé. Le jejunum présentoit deux volvulus assez rapprochés l'un de l'autre. La portion engagée étoit blanche, contractée sur elle-même, pâle, décolorée, longue au moins de six pouces; celle qui la recevoit étoit enflammée et lâche. Les intestins grêles contenoient une matière ténue, légèrement muqueuse, d'abord pâle, devenant ensuite obscure, brunâtre, épaisse, et mêlée de six vers lombricaux séparés les uns des autres. Leur tunique villeuse très-enflammée offroit plusieurs points rouges. Le colon ascendant renfermoit plusieurs vers *trichurides* mêlés à une matière ténue, un peu visqueuse, mucoso-bilieuse, de couleur fauve. Le reste du colon et des gros intestins contenoit un peu de cette même matière, mais ne présentoit pas de vers. La tunique villeuse du cœcum, du colon ascendant, de la fin de l'ileum, de la valvule de *Bauhin*, étoit épaissie, enflée, rouge, et très-enflammée. L'existence de plusieurs follicules s'annonçoit par des points noirs qu'on observoit à l'insertion de l'ileum, dans le cœcum et son

appendice. Cette appendice n'étoit pas enflammée, et contenoit un peu de mucosité épaisse.

6) Les deux poumons se trouvoient adhérens à la plèvre; leur substance légèrement spongieuse, se déchiroit facilement.

7) Le cœur étoit peu volumineux, et nous trouvâmes dans son oreillette droite une grande quantité de sang ténace et coagulé.

RÊFLEXIONS.

1.° Voilà un exemple de maladie muqueuse très-digne de remarque, par rapport à l'existence d'un ver dans le foie, et aux symptômes éminemment nerveux (N. 5.) dont elle s'accompagna.

2.° Nous avons souvent trouvé dans la phtisie nerveuse, les dyssenteries et les maladies vermineuses, des volvulus des intestins et quelquefois plusieurs dans le même cadavre; cependant nous n'avons point observé de vomissement de matières stercorales pendant le cours de la maladie. Tout spasme ou tout volvulus n'entraîne donc pas nécessairement le mouvement antipéristaltique des intestins, et la maladie qu'on nomme *Ileus*. Bien plus, dans le cadavre d'un homme mort en Juillet 1761 d'une phtisie abdominale, suite d'une hydropisie, nous avons trouvé un squirre qui obstruoit le bassin, et empêchoit le passage des matières fécales,

de sorte qu'on ne pouvoit introduire la canule d'une seringue à lavemens, ni même un petit stilet. Tous les gros intestins, depuis l'endroit obstrué, étoient très-distendus par l'air et les excrémens, quoique pendant la maladie nous n'eussions observé aucun vomissement de matières fécales.

3.° Les animaux parasites trouvent leur nourriture dans le corps malade d'un autre animal, comme les plantes parasites et les insectes la trouvent dans les végétaux malades. Ces animaux ne sont point reçus dans un corps sain et bien portant; et si par hasard ils s'y développent, ils en sont bientôt chassés. Voy. IX.e Ouverture, Réflex. VII.e

4.° Comme la structure du végétal est altérée par la présence des vers, et éprouve des changemens qui suivent cependant certaines règles de la végétation, mais qui les rendent propres à loger ces insectes et à les nourrir; de même les vers déposés dans les viscères des animaux, y jouissent des avantages de l'hospitalité. C'est ainsi qu'une vésicule accidentelle renferme la *douve* reçue dans le foie, que les pustules de gale renferment des cirons (maladie très-commune dans les montagnes de la Saxe), et que dans ce cadavre, la substance du foie creusée en forme de poche, logeoit un ver lombric qui, allèché par quelques substances de son goût, s'y étoit fourvoyé.

5.° On verra dans la treizième ouverture de cadavre, quelle route ce ver a suivi pour se rendre des intestins dans le foie.

6.° L'altération de la substance des organes vasculeux, la fait dégénérer en une espèce de végétation; et par une erreur de la nature, elle s'est transformée en une masse d'hydatides qui ressemble à une grappe de raisin. Ainsi, le lien qui unit l'embryon au placenta étant détruit par un état maladif, celui-ci suit les lois de la végétation comme les plantes parasites, et se change en une môle vésiculaire, composée d'un nombre infini d'hydatides, qui toutes ont leur pédicule. C'est de la même manière que se forment dans les maladies les hydatides des ovaires, des trompes, des plexus choroïdes et des autres parties. Ici, le parenchyme du foie malade avoit subi le même changement. Mais les hydatides se sont-elles formées des cellules du tissu de ce viscère, ou sont-elles le produit de l'expansion de l'extrémité des vaisseaux? C'est ce qui est encore incertain.

7.° Il paroît d'après l'étendue de l'excavation du foie, que le ver y faisoit son séjour depuis quelque temps. La croûte épaisse et inorganique qui recouvroit les parois du kiste, paroît avoir été formée par le parenchyme en dissolution, par le sédiment d'une humeur qui transudoit

de l'ouverture des vaisseaux, et par les excrémens du ver qui avoient acquis peu à peu de la consistance. Quoïque ce ver fût très-petit, sans doute faute de nourriture, il paroît cependant qu'il a joui de la vie jusqu'à la fin de la maladie ; ce que nous avons pu juger par sa roideur et la vivacité de sa couleur.

8.° On peut voir dans le Sepulcret. de *Bonet* (Lib. III, Sect. 21, Observ. IV, §. 30) des exemples de vers trouvés dans le foie.

IX.e OUVERTURE.

Cadavre d'un jeune homme de 19 *ans, apporté de l'hôpital militaire, ouvert le* 3 *Février.*

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps étoit amaigri, le ventre affaissé et verdâtre, les muscles pâles et environnés d'une substance gélatineuse. Le bas-ventre contenoit à peu près une livre de sérosité. Les viscères étoient très-fétides. L'épiploon offroit le même aspect que celui du septième cadavre ; et le colon présentoit des appendices dépourvues de graisse. Le mésentère étoit amaigri, ses glandes engorgées, étoient plus grosses que dans l'état sain.

2) Il n'existoit pas de tubercules apparens dans le foie qui étoit d'un volume

médiocre, livide dans toute sa surface, marqué de taches noires qui pénétroient plus profondément sa substance à mesure qu'elles approchoient de son bord. Le reste du parenchyme étoit d'un brun pâle, et les parois des grands vaisseaux sanguins paroissoient environnées d'un cercle d'un brun livide. Mais la surface du lobe gauche présentoit sous la membrane commune, de grosses ramifications blanches, épaisses et ténaces sans cercle livide. Ce lobe se terminoit par un prolongement mince. La vésicule du fiel volumineuse, pleine, jaune, pâle, contenoit une bile ténue, jaune, hétérogène, mêlée de masses solides d'un jaune intense.

3) La rate étoit triangulaire, légèrement engorgée, et d'un bleu obscur. Le pancréas étoit un peu dur. Nous trouvâmes la petite courbure de l'estomac et son cu-de-sac noirâtres, et tellement frappés de gangrène, que l'inflammation s'étendoit jusqu'au tissu cellulaire environnant le pancréas. Sa face interne présentoit dans son fond plusieurs replis, et dans toute son étendue çà et là quelques ouvertures de follicules qui n'étoient point saillans, si vous en exceptez deux ou trois aux environs du pylore. La tunique villeuse étoit mince et légèrement fongueuse. Du reste, la cavité de l'estomac contenoit une saburre ténue, noire et putride. La substance de ce viscère, dans les en-

droits frappés d'inflammation, et sur-tout à la face interne, étoit épaissie, dissoute, et vraiment gangrenée.

4) Toute la face interne du duodenum étoit parsemée de plusieurs points noirs qui, devenant plus rares dans le reste du canal intestinal, disparoissoient enfin. Les valvules duodénales étoient teintes en jaune, et leurs intervalles parsemés de petits follicules. Les intestins grêles affaissés, étoient d'un gris cendré, pâle et d'un aspect désagréable. Le colon transverse rempli d'air, offroit un resserrement très-fort dans sa partie moyenne; la courbure du colon descendant, présentoit un resserrement pareil. Nous trouvâmes dans le jejunum une matière hétérogène, un peu épaisse, d'un jaune pâle, mêlée d'un ver; plus loin, elle devenoit verte, visqueuse et semblable au meconium, ensuite elle prenoit une couleur grisâtre; dans l'ileum elle étoit jaune, ténue. Le cœcum et le colon contenoient une matière un peu plus épaisse, écumeuse, putride, verte, mêlée avec quelques vers *trichurides*; cette matière existoit en moindre quantité dans le colon transverse, dans lequel se trouva un lombric; elle étoit plus épaisse et d'un verd obscur dans le colon descendant.

Inspection de la poitrine.

5) La poitrine étoit pleine d'une séro-

sité rouge, abondante et putride. Le poumon gauche, quoique sain d'ailleurs, se trouvoit uni à la plèvre par de légères brides ; la partie supérieure du poumon droit, dure, engorgée, pesante, lui étoit fortement adhérente, et renfermoit une matière cendrée, à demi-cuite, et un peu purulente. Le lobe inférieur du même côté étoit spongieux et sain.

6) Le péricarde contenoit une quantité médiocre de sérosité putride, d'un rouge obscur et opaque. Le cœur étoit flasque, son oreillette postérieure étoit pleine de sang ; nous trouvâmes dans les deux ventricules un polype ténace se prolongeant dans les artères pulmonaires et dans l'aorte. Celui du ventricule droit étoit baigné dans le sang, celui du gauche adhéroit à ses parois.

Inspection de la tête.

7) Les cheveux étoient garnis de poux. La fontanelle droite présentoit sous la peau une tumeur gélatineuse. Le sinus longitudinal renfermoit un polype fort long. Nous trouvâmes entre les deux lames de la dure-mère, une grande quantité de glandes de *Pacchioni*. Sans inflammation marquée, les vaisseaux du cerveau étoient gorgés de sang. Le plexus choroïde ne présentoit pas non plus des signes d'inflammation. Les ventricules du cerveau renfermoient une sérosité pâle.

Remarques.

1.° L'état de maigreur du corps , la tuméfaction des glandes conglobées , l'épanchement des sucs lymphatiques autour des muscles et sous les tégumens de la tête ; les traces d'un pus à demi-cuit dans les poumons , la présence des poux nous fait conclure que la maladie primitive qui avoit le caractère lent , étoit passé sur sa fin à l'état aigu , et s'étoit accompagnée d'une dissolution putride des humeurs , d'une diarrhée bilieuse et d'inflammation gangreneuse.

2.° La couleur verdâtre des tégumens du bas-ventre , l'état dégoûtant des viscères tombant en dissolution , leur odeur insupportable , la flaccidité du cœur , la retraite d'un ver dans les gros intestins , le fluide trouble , opaque , bourbeux qui est épanché dans les cavités , etc. , phénomènes qui dépendent de la dissolution gangreneuse des humeurs , indiquent la cause de la prostration des forces qui a lieu dans le cours d'une maladie maligne , et la tendance du corps à une putréfaction rapide.

3.° Il n'est pas très-rare de voir dans les maladies putrides des globules d'un sang gangrené s'échapper à travers les parois des vaisseaux, et former des ecchymoses qui environnent leurs ramifications.

C'est à un état pareil qu'est dû le cercle brun qui dans ce cadavre, environnoit les vaisseaux.

4.° Les points noirs dont se trouva parsemée la tunique villeuse, nous présentent une autre espèce d'ecchymose, produit de l'extravasation d'un sang gangreneux qui a lieu par l'extrémité des vaisseaux. Celles de ces ecchymoses qui sont récentes, prennent à l'air libre une couleur vive ; celles qui sont anciennes ne changent pas jusqu'à ce que le sang dissous s'infiltre dans les parties voisines, et leur donne une couleur brune plus égale.

5.° De même aussi la couleur rouge et sanguinolente de l'humeur épaisse, épanchée dans les cavités, vient certainement de la transudation de la partie rouge du sang mêlée à la sérosité.

6.° On doit regarder comme de très-mauvaises crises les dépôts de matières gélatineuses et lymphatiques qui se font dans les cavités pendant le cours d'une maladie maligne, parce que ce fluide est très-nécessaire à l'intégrité des fonctions (1). Cette humeur gélatineuse est mobile, passe d'un lieu à un autre à mesure qu'on remue le cadavre, et par son propre poids gagne les parties inférieures.

---

(1) V. Sect. I, N.° X, p. 55 et suiv.

7.° Nous mettons au nombre des phénomènes critiques, la présence des poux, puisqu'ils fuyent les corps en santé et que leur éruption ne se soutient que chez les malades. C'est pour cela que dans les maladies et sur-tout chez les enfans, lorsqu'une crise s'établit à la periphérie du corps, l'apparition des poux est de bon augure, et par l'irritation qu'ils produisent, ils soutiennent les efforts critiques. C'est ainsi que dans la vérole, le virus contagieux perdant de sa force par une crise à la peau, produit des insectes qui occupent le pénil. (*r*)

8.° Les glandes de Pacchioni paroissent plutôt être des éminences fongueuses ou verruqueuses, et peut-être le produit d'une espèce de crise, que de véritables glandes. En effet, souvent on ne les rencontre pas, sur-tout dans les corps sains, et dans un cadavre qui a souffert quelque maladie elles ne gardent ni ordre, ni nombre, ni siége déterminés ; elles occupent tantôt la face externe de la dure-mère, tantôt elles sont logées entre ces deux lames, tantôt elles font saillies au travers de la

---

(*r*) Je crois que l'Auteur a choisi un objet de comparaison qui n'est pas juste, car outre que ces insectes par leur apparition, ne diminuent en rien la gravité des symptômes vénériens, la maladie n'est jamais soulagée par les éruptions qu'elle pousse à la peau. (*N. D. T.*)

P

lame externe qui est percée, tantôt enfin on en rencontre dans le sinus longitudinal supérieur lui-même.

X.e OUVERTURE.

Cadavre ouvert le 10 Janvier.

Un soldat malade à l'hôpital militaire, étoit depuis peu de jours en convalescence d'une fièvre muqueuse, et ne gardoit déjà plus le lit ; il éprouva une rechute et mourut le lendemain.

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps n'étoit point amaigri ; nous trouvâmes le ventre tuméfié, sa cavité étant pleine de sérosité. L'épiploon replié sur lui-même, étoit empreigné d'une couleur jaune, verdâtre et dégoûtante. Le mésentère lâche, allongé, d'une teinte bilieuse, offroit des glandes dures, plus volumineuses que dans l'état sain, rouges et obstruées.

2) Le foie d'un rouge bleuâtre, mou, un peu dissous, ne présentoit pas de tubercules granulés ; sa face concave étoit livide. La vésicule du fiel contenoit une quantité médiocre de bile jaune, et se trouvoit adhérente aux parties voisines.

3) La rate volumineuse, d'un bleu noirâtre, tomboit en dissolution. Le pancréas étoit dur et granulé.

4) La face interne de l'estomac étoit couverte de replis, parsemés de villosités couleur de pourpre ; de sorte que chacun d'eux présentoit une bandelette d'une couleur éclatante. On voyoit çà et là aux environs du pylore et sur-tout dans le duodenum, les orifices de quelques follicules, et plusieurs éminences fongueuses formées par la tunique villeuse. La face interne de l'estomac étoit revêtue d'une matière muqueuse bilieuse et ténace, sous laquelle nous trouvâmes une quantité de mucosité visqueuse, épaisse, qu'on n'enlevoit qu'avec peine des interstices des replis.

5) Les intestins remplis d'air étoient enflammés dans presque toute leur étendue. Les grêles renfermoient quelques lombricaux. Toute la tunique villeuse, sur-tout celle de la valvule de *Bauhin*, présentoit une couche de matière jaune, bilieuse, qu'on ne pouvoit détacher par aucun moyen. Les gros intestins se trouvoient modérément pleins d'une matière pultacée, excrémentitielle ; leur tunique n'étoit pas très-enflammée.

R E M A R Q U E S.

1.° Sur les causes des rechutes de la maladie, (Voy. Sect. II, N.° V, p. 102 et suiv.)

2.° La tuméfaction de l'abdomen étoit rare dans les personnes mortes de la ma-

ladie muqueuse ; dans le cas où elle avoit lieu, elle dépendoit en grande partie de la distension des intestins par l'air, et non pas de la dissolution putride des viscères.

3.° Pour ce qui regarde la couleur rouge des replis de la tunique villeuse, voy. le cadavre précédent, Réflex. IV.

4.° Cette couche de mucosité si adhérente, démontre que le mucus après son séjour dans les follicules, en sort épais, visqueux, et qu'il n'est atténué que par son mélange avec les humeurs qui le délayent.

XI.e OUVERTURE.

FIÈVRE muqueuse maligne, inflammatoire, avec des pétéchies.

UN homme âgé de 34 ans, avoit été affecté depuis long-temps, d'après le rapport de sa femme, d'un asthme, et depuis quelques années, d'une légère hémoptisie. S'il portoit un fardeau, il tomboit en défaillance, et ne revenoit à lui qu'après avoir éprouvé un vomissement. L'emploi d'un purgatif drastique lui donna la diarrhée qui duroit depuis deux années ; de sorte que de temps en temps il alloit du ventre sans s'en appercevoir. Il étoit sujet à des affections des parties génitales, savoir, un engorgement

des testicules et une incontinence d'urine. Il avoit souvent reçu des coups de bâton, et quelques semaines avant de tomber malade, il avoit été frappé dans le côté avec une massue. Sa maladie avoit été devancée par une toux violente qui revenoit sur-tout la nuit. Epouvanté et sentant sa santé s'altérer, il s'étoit fait titer du sang, il y avoit huit jours.

Le 25 Février, il fut pris d'un frisson suivi de chaleur; depuis ce moment, il ne cessa de se plaindre et ne dormit point. Il éprouvoit une douleur intense dans les parties génitales, et sentoit ses membres comme brisés. La soif, dès le principe, fut peu considérable, mais sur la fin, elle fut très-intense jour et nuit, et l'on ne pouvoit l'étancher.

En proie à de grandes anxiétés auxquelles se joignit une incontinence d'urine, il sortit du lit comme un furieux, tâchant de s'évader en poussant de grands cris. Le même soir, il avala une grande quantité de lait.

Il sortit des pétéchies; le délire fut suivi d'assoupissement, et pendant sa durée, le malade ne rendoit plus des sons plaintifs. Le ventre étoit opiniâtrement constipé, on n'apperçut pas de vers: enfin pendant les derniers jours, il s'échappa par l'anus une petite quantité de sang coagulé, et un suppositoire excita la sortie d'une masse d'excrémens très-durs. Le

malade abandonné à son sort, ne fut point saigné pendant sa maladie, et mourut avec les symptômes d'une péripneumonie.

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps n'avoit que très-peu perdu de son embonpoint. Les muscles étoient sains et d'une belle couleur. Les bras étoient encore couverts de pétéchies rondes, rosacées, semblables à des piqûres de puces, mais qui ne présentoient pas dans leur centre, le stigmate que l'on trouve dans ces dernières; on en voyoit aussi sur le cou, la poitrine et les cuisses, mais elles étoient moins nombreuses. Le bas-ventre contenoit une quantité médiocre de fluide extravasé; celui qui occupoit le bassin étoit un peu sanguinolent, et pouvoit être évalué pour le moins de huit à dix onces.

2) L'épiploon un peu enflammé, étoit sain d'ailleurs. Ses vaisseaux, ceux de l'estomac, du mésentère et en général de tous les viscères du bas-ventre, se trouvoient très-gorgés de sang, de sorte que les réseaux formés par les petits vaisseaux, étoient colorés comme si on y eût poussé une injection. Le mésentère étoit aussi légèrement enflammé, dans les portions sur-tout qui répondoient aux intestins enflammés. Le mésocolon frappé d'une inflammation bien plus violente, étoit réelle-

ment gangrené dans la partie qui répond au colon ascendant. Les glandes mésaraïques très-pourvues de sucs, gardoient une consistance moyenne; les unes étoient d'un rouge pâle, les autres d'un rouge éclatant; leur volume varioit, de sorte que quelques-unes surpassoient deux avelines en grosseur.

3) Le foie conservoit son volume ordinaire, il étoit même un peu plus petit, et ne présentoit pas de tubercules sensibles; sa face convexe paroissoit légèrement pâle, mais sa face concave et ses bords étoient livides. La vésicule du fiel affaissée et très-jaune, contenoit un peu de bile; elle marquoit aussi d'une teinte jaune la portion du duodenum qui lui correspond.

4) La rate de couleur livide, brune et même noire, étoit profondément festonnée sur son bord. Elle avoit huit pouces de longueur sur trois et demi de largeur; étoit remplie de sang; et du reste, présentoit le même état que dans les 3.e, 4.e, 5.e cadavres.

5) L'estomac enflammé près de sa petite courbure, très-rouge dans toute son étendue, devint d'une couleur plus vermeille, étant exposée au contact de l'air.

6) Tous les intestins se trouvoient distendus par l'air. Le trajet des grêles vide, enflammé par intervalles, étoit coupé par quelques resserremens annulaires. Les

cellules des gros intestins renfermoient des masses d'excrémens endurcis, mêlés de quelques matières pulpeuses; très-près de l'insertion de l'ileum, on trouvoit parmi ces matières, un ver lombric flétri et flasque. Le colon ascendant étoit gangrené et même frappé de sphacèle; le colon descendant l'étoit aussi, mais à un moindre degré.

7) Les vaisseaux du bas-ventre, sur-tout les iliaques, en général tous ceux du bassin étoient engorgés, et les régions inguinales et hypogastriques violemment enflammées; de sorte que non-seulement les muscles paroissoient remplis de sang, mais on trouvoit encore des ecchymoses entre les tégumens et ces mêmes muscles; et entre ceux-ci et le péritoine qui, dans sa totalité, mais sur-tout à sa partie antérieure et dans celle qui revêt le bassin et ses viscères, présentoit des marques profondes d'inflammation et un réseau vasculaire très-engorgé. On remarquoit aux environs du cordon spermatique gauche, et dans toute la région de l'aîne, une ecchymose très-prononcée. La substance des reins étoit plus dense que dans l'état naturel; elle étoit aussi d'une couleur plus obscure, engouée par une congestion de sang; et les capsules surénales enflammées paroissoient ecchymosées.

Inspection de la poitrine.

8) Les deux cavités de la poitrine contenoient une quantité médiocre de liquide sanguinolent. Les poumons adhéroient à la partie antérieure de la plèvre par des membranes et des brides foibles et lâches ; leur adhérence plus forte à la partie postérieure , se faisoit au moyen d'un tissu cellulaire très-dense. Tous les deux , le gauche sur-tout , étoient gorgés de sang , leur bord inférieur étoit cependant encore lâche et spongieux ; leur couleur changée par la putréfaction , étoit variée et paroissoit plus obscure que dans l'état ordinaire ; celle du poumon gauche étoit d'un brun noirâtre. Sa substance étoit brune , engorgée , écumeuse et nullement spongieuse ; on trouvoit çà et là quelques traces d'un pus cuit.

9) Les vaisseaux du col ayant été ouverts , laissèrent échapper une grande quantité de sang. Le péricarde contenoit un peu de sérosité. On trouva dans le ventricule antérieur du cœur , un polype blanc et mou ; dans le postérieur et dans l'aorte beaucoup de sang noir.

R É F L E X I O N S.

1.° Cette maladie paroît un composé de trois élémens morbifiques , de l'inflammatoire , du nerveux et du muqueux. Elle nous donne un exemple du vice épi-

démique, se portant du fluide muqueux sur la gélatine (1). Elle présenta prématurément le caractère de l'épidémie inflammatoire (2) qui suivit celle-ci. Par son siége primitif, elle s'annonça pour appartenir à l'épidémie muqueuse; mais elle prit vraiment le caractère péripneumonique et inflammatoire. En effet, elle suivit d'abord la marche d'une maladie abdominale; mais sur la fin, elle affecta les poumons, et le malade mourut péripneumonique (3). Aussi trouva-t-on dans le bas-ventre quelques traces seulement de l'altération muqueuse, réunies à une inflammation violente et gangreneuse des intestins, tandis que les poumons étoient réellement farcis d'une matière comme purulente. Les rapports de cette maladie avec les maladies de la poitrine, sont démontrés par l'excrétion critique d'un crachat cuit, qui eut aussi lieu chez d'autres malades atteints d'une affection pareille (4).

2.° Il existe entre le système reproducteur ou de la génération, et le système

---

(1) V. Sect. I, N.° IX, p. 54; et N.° X, p. 55 et suiv.

(2) V. *ibid.* N.° IV, p. 28; et N.° X, p. 55.

(3) V. *ibid.* N.° X, p. 57.

(4) V. Sect. II, pag. 73.

nerveux, une correspondance intime ; de sorte que le premier étant affoibli, il en résulte une disposition à des affections morbifiques de différens genres, et un trouble dans la marche des maladies.

3.° Cette diarrhée habituelle, cette toux sèche, ces défaillances annonçoient une ancienne altération des viscères du bas-ventre et une foiblesse du systême nerveux. L'asthme et l'hémoptisie indiquoient un vice des poumons.

4.° Cette éruption prématurée de péréchies ne calma pas l'inflammation des viscères ; mais annonçoit plutôt la gangrène qui la suivit de près.

5.° Le mélange d'excrémens mous et durs, la présence d'un ver macéré dans le colon, les évacuations de sang par les selles, les grandes ecchymoses étoient les effets de la dissolution gangreneuse des humeurs.

Ce malheureux eût sans doute été sauvé aussi facilement que bien d'autres qui étoient affectés de la même manière, par l'emploi de la méthode antiphlogistique, par les résolutifs et les adoucissans.

XII.e OUVERTURE.

Cadavre d'un soldat mort d'une maladie de poitrine, qui étoit accompagnée de toux intense.

Inspection du bas-ventre.

1) Le corps étoit gras et bien nourri; le bas-ventre soulevé et tuméfié, étoit couvert d'une couche épaisse de graisse. Sa cavité contenoit une médiocre quantité de sérosité. L'épiploon sain présentoit un joli réseau graisseux.

2) Le foie dur, sans tubercules, d'un brun livide, étoit gorgé d'un sang gangrené; son parenchyme roide, dur, livide, noir, se déchiroit facilement; son lobe gauche se terminoit par un prolongement; le bord antérieur de son lobe droit présentoit une place dépourvue de sang, blanche, dure, ténace, semblable à une cicatrice. La vésicule du fiel d'un jaune pâle, contenoit un peu de bile épaisse, ténace, d'un brun désagréable.

3) La rate étoit livide, de différentes couleurs, un peu dissoute et plus volumineuse que dans l'état naturel. Le pancréas en présentoit d'autre altération qu'une dureté assez grande.

4) Nous n'apperçûmes pas d'altération remarquable dans l'estomac.

5) Nous trouvâmes les intestins grêles

pleins d'air en quelques endroits , et affaissés dans d'autres. Dans ceux où ils étoient affaissés , leur substance étoit épaisse ; elle étoit plus mince ailleurs. Leur couleur livide comme dans les cadavres précédens , résultoit d'un mélange de la couleur grisâtre des tuniques avec la rougeur des petits vaisseaux et de la tunique villeuse. Les gros intestins se trouvoient affaissés et vides. Les intestins grêles contenoient une matière ténue, muqueuse bilieuse , brunâtre çà et là. Nous trouvâmes un lombric dans le jejunum. La tunique villeuse étoit épaisse, boursoufflée , parsemée de points rouges ; les valvules étoient épaisses , et les petits vaisseaux étoient gorgés de sang. Le colon ascendant offroit les mêmes phénomènes que dans le 9.ᵉ cadavre. Le colon descendant étoit enflammé à sa face interne ; le reste se comportoit comme dans le cadavre précédent.

Inspection de la poitrine.

6) Les poumons étoient altérés ; le gauche se trouvoit intimément uni à la plèvre, sur-tout par son sommet et par sa face postérieure, au moyen d'un lien facile à détruire ; il étoit d'ailleurs dur , gonflé et gagnoit le fond de l'eau. En comprimant son parenchyme, engoué dans sa totalité d'une matière cendrée , on en faisoit sortir du pus à demi-cuit. La même altération avoit lieu dans le poumon droit ; mais à un degré moins marqué.

7) Le péricarde contenoit un peu de sérosité. Le cœur étoit volumineux, pâle, couvert de beaucoup de graisse. Son oreillette antérieure renfermoit un sang ténace, et les deux ventricules un sang coënneux et polypeux.

RÉFLEXIONS.

1.° Les phénomènes ont quelqu'analogie avec ceux du cadavre précédent ; et d'après leur ensemble, nous jugeons qu'ici la maladie présentoit aussi trois élémens ; savoir, l'état inflammatoire, la putridité, et quelques légères traces du caractère muqueux ; de sorte cependant que la maladie qui d'abord fut abdominale, porta ensuite ses effets sur la poitrine. Voy. le cadavre précédent, Réflex. 1.°

2.° L'abondance de graisse paroît dépendre du vice particulier du foie, qui devient aussi cause prédisposante des fièvres de mauvais caractère. Voy. le V.e cadavre, Réflex. 2.°

3.° La dureté squirreuse de tout le foie, l'altération de la rate désignent un vice ancien ; mais si le parenchyme précédemment endurci, reçoit une congestion de sang gangreneux, il se ramollit de nouveau et conserve une espèce de roideur qui le rend friable. Autrement, cet état dans lequel une partie de son parenchyme privée de sang se trouve simple-

ment condensé, sans congestion de matière étrangère, est très-rare.

4.° Les altérations du foie et de la rate, et les viciations de la bile qui en sont la suite, favorisent la naissance d'un grand nombre de maladies ; de sorte qu'on diroit que la santé dépend en général de l'état d'intégrité de ces viscères, et des bonnes qualités de cette humeur : delà vient que nous trouvons rarement le foie intact dans le cadavre d'un homme mort de maladie. Dans les affections de la poitrine qui, ayant débuté par une maladie du bas-ventre, deviennent idiopathiques, le foie ou la rate, et quelquefois même le pancréas, sont toujours altérés d'une manière sensible.

5.° La viscosité de la bile dans la maladie muqueuse, varioit suivant ses différentes espèces. Elle étoit tantôt l'effet de sa viciation même, savoir, la putridité; tantôt, de l'excrétion trop abondante du *mucus* par les cryptes de la vésicule du fiel.

6.° L'état de dissolution des viscères 3), 5.), la tuméfaction de l'abdomen, etc., tenoient à la gangrène, suite de l'inflammation, et à la distension des intestins par l'air que la putréfaction avoit rendu libre.

7.° L'analogie de cette maladie avec les affections de la poitrine rendues malignes par leur complication d'une altération des viscères de l'abdomen, est très-

patente, non-seulement d'après les symptômes survenus, mais encore d'après l'état des poumons ressemblans à ceux des péripneumoniques 6), par la congestion critique de gélatine destinée à être changée en pus.

XIII.e OUVERTURE.

Cadavre d'une femme âgée de trente-trois ans, ouvert dans notre amphithéâtre, pendant l'hiver de 1759 à 1760.

Inspection du bas-ventre.

1) L'habitude extérieure du corps étoit dans le dernier degré d'amaigrissement.

2) Le foie gardoit son volume naturel. La vésicule du fiel volumineuse, contenoit une grande quantité de bile jaune, trouble, hétérogène, un sédiment semblable à la poudre de la racine de *curcuma*, et un calcul rond, globuleux, irrégulier, brun, âpre, friable, mobile dans son col. Le conduit cholédoque dénudé, dur au tact, cylindrique et allongé, contenoit un lombric remplissant exactement son canal; il étoit long d'un pouce, et s'étendoit par une de ses extrémités, jusque dans la vésicule du fiel. La rate étoit petite et dure.

3) On trouva dans le duodenum, un

autre lombric dont une portion passoit dans l'estomac.

Inspection de la poitrine.

4) La cavité gauche de la poitrine présentoit une véritable hydropisie ; elle contenoit quatre à cinq livres d'une sérosité transparente, tirant sur le jaune. Ses parois étoient revêtues d'une croûte excrémentitielle jaune, irrégulière, inégale, épaisse au sommet de la cavité, et entremêlée à la surface du diaphragme, de papilles semblables à des grains de millet. Les deux lobes du poumon gauche étoient réunis ensemble ; la partie latérale gauche de son lobe inférieur se trouvoit suspendue à la plèvre par un fort ligament d'un pouce d'épaisseur. Son bord inférieur étoit uni de même avec le diaphragme, et sa face interne adhéroit avec le péricarde au moyen d'une membrane épaisse, irrégulière. La cavité droite ne présentoit pas d'épanchement séreux, mais le poumon étoit si fortement uni à la plèvre, qu'on ne pouvoit l'en séparer sans déchirer sa substance. La superficie des deux poumons étoit parsemée de taches noires, et leur substance lâche et flétrie en présentoit de semblables.

5) Le péricarde renfermoit une cuillerée de liquide. Les deux ventricules du cœur contenoient une concrétion polypeuse.

RÉFLEXIONS.

1.° Quoique cette maladie ne soit pas de nature muqueuse, nous avons rapporté ici cette ouverture de cadavre, pour prouver qu'il n'est point vrai que les vers fuyent la bile à cause de son amertume, sur-tout lorsqu'elle est corrompue, puisqu'au contraire, elle devient pour eux un appât, et qu'ils la recherchent pour en faire leur principale nourriture. Et voilà pourquoi la rhubarbe et les amers étoient inefficaces pour chasser les vers, tant que la bile se trouvoit altérée. Voy. pag. 68 et pag. 100. De quelque manière que leurs germes soient parvenus dans les intestins, ils ne peuvent éclorre sans le concours de l'air et de la bile corrompue; une fois éclos, ils ne peuvent se développer, s'ils ne trouvent dans la partie malade un foyer convenable. Voy. pag. 67. Mais la bile recouvrant son caractère louable, et les premières voies étant rétablies dans l'état de santé, les vers sortent de plein gré, même sans le secours des anthelmintiques.

2.° La dixième ouverture de cadavre et celle-ci, indiquent le chemin que suivent les vers pour passer des intestins qui étoient leur premier siége, dans le foie. Car, sans doute, dans le cadavre N.° X, le ver qu'on trouva dans le foie, avoit quitté le duodenum, en passant par

les canaux cholédoque et hépatique, et rencontra un asile convenable dans la cavité que laissoit la destruction du parenchyme du foie. Nous partageons, au reste, l'opinion des naturalistes, qui croient que les douves trouvées dans le foie des rats et des moutons, y pénètrent par une voie analogue (1).

3.° Le sédiment de la bile dépravée, (qui exposée au soleil, brille quelquefois comme des crystaux de sel), et les calculs qu'il forme, sont la suite critique d'une espèce de coction moins bonne que les autres coctions qui se font dans le pus et dans les urines. Cette coction se fait, pour ainsi dire, d'après des lois analogues à celles d'après lesquelles un fluide quelconque, par un mouvement intestin, se trouble et s'épaissit en formant un sédiment analogue à sa nature. C'est de cette même manière que les autres espèces de calcul se forment dans le corps humain; ils doivent tous leur origine à une sécrétion maladive. Les particules du sédiment déposé forment un corps solide, le plus souvent par une simple juxta-position, quelquefois par incrustation; de sorte qu'elles se réunissent couches par couches; très-rarement elles suivent les loix de la cristallisation; nous les avons ce-

---

(1) V. Gotting. Gel. Anzeig. p. 25, 1762.

pendant observées dans un calcul urinaire qui nous présenta des stries, divergeant du centre vers la circonférence. Assez rarement, ces calculs sont chassés par les efforts de la Nature; quelquefois cependant ceux de la vésicule du fiel sont expulsés par les selles, au moyen d'un flux de bile; ceux des bronches, par la toux, etc.

4.° La vraie hydropisie de poitrine est rare; celle du péricarde très-rare; l'une et l'autre sont toujours des maladies consécutives et critiques d'une autre maladie.

5.° Les poumons sont unis à la plèvre par une vapeur gélatineuse, qui transsudant d'une manière critique, acquiert de la solidité par le frottement qu'elle éprouve de la part du mouvement continuel de la poitrine. Si dans l'état sain, la plèvre et les poumons sont séparés l'un de l'autre par un liquide, le sédiment de ce fluide ou sa coagulation forment les liens inorganiques. Voy. Réflexions, sur la II.e ouverture.

6.° Les taches noires et les pétéchies du poumon qui se trouvent parsemées sans ordre sur sa surface et dans son parenchyme; les ecchymoses linéaires du bord de ses lobes, sont le produit de la dissolution gangreneuse du sang.

FIN.

DESCRIPTION

DES VERS TRICHURIDES,

Insérée par le docteur Wrisberg, dans la préface de l'édition qu'il a donnée de ce traité, en 1783 (*).

NOUS n'avons pas de description des vers trichurides antérieure à celle de Rœderer (Goettingische Gelehrte, Anz. 1761, 25 St., pag. 243), qui les nomma ainsi, parce qu'une de leurs extrémités forme une queue extrêmement ténue. Il est aussi probable que les premiers trichurides qu'on ait vus, sont ceux qui furent trouvés dans les malades victimes de l'épidémie dont l'histoire est consignée dans ce traité. On crut d'abord qu'ils étoient le produit des affections muqueuses; mais on sut bientôt que cette espèce de vers se rencontroit aussi dans d'autres maladies : il est même raisonnable de croire qu'elle existe chez quelques personnes dans l'état de santé. Wagler a avancé avec assez peu de fondement (pag. 67), que ces vers n'habitent que les gros intestins,

(*) Je ne me suis point asservi à traduire fidellement cette description ; mais après l'avoir lue, j'en ai formé cette espèce d'extrait. *Note du Traducteur.*

et sur-tout le cœcum ; car les premiers que j'ai eu occasion de voir, furent trouvés dans le duodenum, enveloppés avec deux lombrics dans des débris de racines de reglisse : et depuis, j'en ai rencontré fréquemment dans le jejunum et l'ileum. On doit donc présumer que leur présence plus fréquente dans le cœcum, tient à ce qu'ils y ont été poussés par les évacuations qui ont vidé les intestins grêles pendant la maladie.

1.° Les vers trichurides n'ont pas tous la même forme extérieure. Les uns sont contournés en ligne spirale, comme une coquille de limaçon ; les autres n'offrent qu'une légère courbure.

2.° Leur corps dans sa plus grande épaisseur, est d'un tiers de ligne ; sa longueur n'est que de sept lignes. Il se rétrécit peu à peu vers ses deux extrémités ; l'une d'elles se trouve armée d'un suçoir saillant, l'autre forme une queue très-ténue, longue de 15 lignes, plus ou moins recourbée en différens sens.

3.° Le suçoir part de la partie interne ou inférieure de la tête, en se courbant un peu. Il ne présente qu'un filament ténu ; mais examiné au microscope, il paroît enveloppé d'une espèce de gaîne, qui forme les deux tiers de l'épaisseur de cette partie, tandis que lui-même ne forme que l'autre tiers. L'épaisseur de cette gaîne varie, de sorte qu'elle est très-grande

dans quelques vers ; ce qui paroît dépendre de ce qu'ils ont été soumis à la putréfaction. Dans ce cas, son extrémité antérieure est disposée en pavillon. Sa longueur présente les mêmes variétés. Dans les *trichurides* de forme spirale, le suçoir la dépasse de la quatrième partie de son étendue. Dans les *trichurides* courbes, au contraire, autant que j'ai pu m'en assurer, il n'est jamais proéminent, et la gaîne n'offre à son extrémité qu'une ouverture qui se termine en un petit canal. La partie de la gaîne qui dépasse sur les côtés le suçoir, vue au microscope, est transparente, et le suçoir forme un point opaque dans le milieu. Quelquefois la gaîne à son origine, présente un renflement tuberculeux. Le suçoir plus ou moins saillant, offre une cavité dont on ne peut voir le fond. Il se continue en un canal obscur, dont nous parlerons ci-après. Voy. 7.°

4.° La substance du ver vue au microscope, paroît granulée et composée comme les polypes, de corpuscules égaux en volume. Elle présente dans toute la longueur du corps, des stries transversales qui, sans doute, sont des muscles destinés à le resserrer.

5.° Un canal contenant une humeur blanche, opaque, contourné sur lui-même, comme les vaisseaux spermatiques de l'homme, et ressemblant aux corps pampiniformes, parcourt en ligne droite le

tronc de l'insecte, en suivant un de ses plans. Dans la région de la tête, il paroît se continuer dans l'ovaïre ou réceptacle qui est plus large et plus transparent; gagne en droite ligne le plan opposé, et se change en un canal plus ample que le précédent; s'élargissant en approchant du corps, se rétrécissant à la naissance de la courbure de ce même corps, et se terminant vers le bord concave du ver, à deux lignes de la queue, par une ouverture garnie d'un tubercule divisé en deux lèvres. Ce canal qu'on peut regarder comme destiné aux fonctions de la génération, est adossé au canal alimentaire qui est plus près du bord concave du ver, tandis que lui-même occupe la partie moyenne. Le premier est argentin, transparent; l'autre est plus brun, moins transparent.

6.° Le réceptacle, ainsi que le canal spiral, contiennent beaucoup de petits œufs, creusés d'une cavité remplie d'une substance épaisse et sombre, transparens, devenant opaques en se desséchant. Ces œufs ne se trouvent point dans les *trichurides* contournés en spirale; mais ils y sont remplacés par une substance ténace, muqueuse, un peu vésiculaire. Ces vers spiraux ne seroient-ils point les mâles, et ne se serviroient-ils point du suçoir dans l'accouplement? Dans les vers courbes, l'ouverture postérieure ne seroit-elle point la vulve? Et à quoi est destiné le petit

tubercule

tubercule qui, chez eux remplace le suçoir (1) ?

7.° Le canal alimentaire paroît être la continuation du suçoir ; il se dirige en ligne directe, en suivant la partie courbe du ver. Il est très-épais dans son milieu, rempli d'une substance noire; et se termine au-dessous du canal de la génération, par un cu-de-sac un peu plus ample que lui-même. Souvent on trouve dans cet endroit une tache noire, une ligne transversale de même couleur, et quelques corpuscules sombres. Il paroît que la tache est formée par l'anus situé dans l'autre plan, et la ligne transverse par un amas d'excrémens.

8.° Ces trois canaux sont disposés de manière, que le canal alimentaire suit la concavité du ver, le réceptacle sa convexité, et le canal tortueux se trouve au

(1) On n'est pas d'accord sur l'usage des différentes parties des vers trichurides. Pallas assure que la portion effilée qui forme une de leurs extrémités, est la tête du ver, au moyen de laquelle il s'implante à la surface des intestins. (In Neven-Nordischen Beytragen. 1. B. S. 112.) Linné est du même avis. Werner prétend le contraire. Voyez au reste, la description et la figure de ce ver, dans Bloch et dans Brera dont on vient de traduire l'ouvrage. Les vers gravés dans les planches de l'Ouvrage de Rœderer, ne donnent aucune idée de leur structure. *Note du Traducteur.*

milieu. Entre ces deux derniers, se rencontre un canal noueux, plein d'une matière blanche; celui-ci descend vers la tête, se réfléchit sur le canal tortueux, et jusque sur le réceptacle. Le canal tortueux naît là de lui-même, et n'a de communication avec aucun conduit : il se continue peut-être dans la partie inférieure du ver avec le canal noueux. Ces différens conduits se contournent à l'infini dans la tête, et forment un corps presque obscur.

9.° Vers la terminaison du canal alimentaire, on en voit commencer un autre qui s'étend dans la queue; celui-ci est quelquefois rond et en ligne spirale. Il ne paroît pas tenir à la génération, ne présentant jamais d'œufs; mais la matière qu'il contient, ne seroit-elle point des sucs nutritifs déposés là, après avoir été séparés dans l'intestin?

Nous avons apperçu dans une queue desséchée, une cavité qui pourroit être un second canal. La queue elle-même se termine par une pointe aiguë; de manière cependant que cette pointe est parcourue par deux lignes jusqu'au sommet, qui se termine par un tubercule arrondi.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 2, ligne 15. Nous observons chaque année, une ou deux constitutions épidémiques, et chacune d'elles a ses lois particulières; *lisez*, chaque année amène avec elle une constitution épidémique, laquelle est assujettie à ses lois particulières.

Page 13, note. Hoffmann, *lisez*, Hollmann.

Page 32, ligne 13. Lorsqu'on fait attention que la fièvre intermittente, etc.; *lisez*, lorsqu'on fait attention que pendant cette automne les fièvres intermittentes qu'on arrêta par le quinquina, se terminèrent d'une manière critique par la dyssenterie.

Page 42, ligne 16. Quoique toujours simple. Dans ses opérations, *lisez*, quoique toujours simple dans ses opérations.

Page 84, ligne 32. Eprouvoient *lisez*, éprouvoit

Page 96, ligne 13. Du malade, *lisez*, du malade.

Page 119, ligne 19. Crépitant *lisez*, rébondissant

Page 150, ligne 32. Qui, subsistant après la mort, *lisez*, subsistant après la mort.

Page 158, ligne 15. Elles-mêmes ne se fermoient qu'avec peine, et après plusieurs jours; *lisez*, elles-mêmes, ne se fermoient qu'avec peine; et après plusieurs jours

Page 311, ligne 14. Connue. *lisez*, connée.

Page 357, ligne 5. Donné, *lisez*, donnée.

Idem. Note. Cet, *lisez*, cette.

Nota. Lorsqu'en parlant du foie ou du pancréas, vous trouverez les mots tubercules, état tuberculeux, *lisez*, tubercules granulés, état granulé.

